

## Préambule

N'imp est un essai.

N'imp est un essai qui a la forme d'un livre.

Comme tous les essais, il est une création expérimentale non aboutie.

Il n'est pas une thèse, un roman, mode d'emploi, recueil, n'appartient pas à la science-fiction, technique, policier, poésie, littérature, ésotérique, religieux ou historique, mais plutôt un peu tout cela à la fois.

N'Imp est écrit pour le plus pur plaisir de son auteur. Bavard, celui-ci a cherché pour s'exprimer, un moyen facile qui ne lui la ferait pas mettre en veilleuse. Il a donc commencé à se répandre sur le papier en couchant les choses comme elle tombaient c'est à dire en vrac. Puis il a croisé un ordinateur et il y a rentré tout ce qu'il avait écrit dedans. L'ordinateur a corrigé ses fautes, alors il a commencé à le regarder de travers. Il a sorti quelques illustrations de ses cartons et les a mélangé avec les écrits. L'ordinateur a refait la mise en page, et cela ne lui a pas plus du tout ! Ils ont discuté âprement...

Un jour, on lui a conseillé de donner forme à son ouvrage afin de pouvoir le faire lire au public.

Il a d'abord refusé, arguant que tout cela ne pouvait intéresser personne, que ça n'avait pas de nom et que là comme ça c'était n'importe quoi.

" Et bien tu n'as qu'à l'appeler N'imp. quand tu l'aura mis en forme " a suggéré quelqu'un.

" Et bien si c'est cela que vous voulez ! " a-t-il répondu.

Il est retourner négocier avec l'ordinateur dans le but d'écrémer la chose et de renvoyer à plus tard quelques kilo-octets, et ils sont tombés d'accord sur un genre de mise en page.

Il nous a servi le truc sur quelques disquettes.

Comme je lui proposais de faire la préface, il a sourit d'un air narquois en acceptant, puisqu'il n'attendait que cela.

Et me voilà bien embêté !

Aussi, Je vais le questionner histoire de bien lui renvoyer la balle. Vas-y, lâches-toi Jules. Vends ton bouquin...

♫ : " **Dis-moi Jules, pourquoi as-tu écrit N'imp ?** "

Jules : " *J'écris parce que la plume me démange. Je trouve trop peu de choses intéressantes dans la télé, et de toutes façons je ne veux pas passer mon temps devant à y guetter de beaucoup trop rares intelligentes apparitions en ingurgitant des kilos et des kilos de merdouilles. J'ai jeté par la fenêtre celle que j'avais en 1992, et je me suis mis à écrire ce qui me passait par la tête. Je n'en étais quand même pas à mon coup d'essai, mais le déclic s'est fait là. Comme je n'ai pas été très longtemps à l'école, je ne suis pas un fortiche des règles de grammaire et d'orthographe. Au début, j'ai écrit comme ça tombait en m'en moquant totalement.* "

♫ : " **Et ça t'as pris longtemps ?** "

J. : " *Ca a beaucoup meublé mes temps libres, même si j'ai souvent des idées, surtout quand je suis en train de travailler pour un patron, que je ne peux les immortaliser nulle part, et que je peine à les retenir. Dans ces cas, écrire devient un but, mais je n'ai pas écrit pour faire un livre. Le fait d'être lu est par la suite devenue une motivation, car finalement on ne peut trouver du plaisir dans l'écriture que par rebond sur des lecteurs, mais j'ai d'abord écrit dans celui de défouler ma haine. J'avais pas envie être édité. Enfin bon, ça ne mange pas de pain. J'espère avoir à vous remercier un jour.* "

♫ : " **Concrètement N'imp ça traite de quoi ?** "

J. : " *Concrètement je suis bien embêté pour te répondre... Un truc avec un genre de tête et un genre de queue, mais entre les deux... Toi qui l'a lu, tu répondrait quoi ?* "



♫ : " **Bin... Si je te demande... "**

J. : " *Ah les voilà bien, les potes ! Toujours là pour te filer un coup de main quand tu en as besoin ! Allez, t'as bien une petite idée quand même ?* "

♫ : " **Moi je dirais : L'autocritique des grands principes fondamentaux du système de base, mais... "**

J. : " *Et bien tu vois, quand tu veux !* "

♫ : " **Ouais. Bon, si on pouvait rester sérieux parce qu'on est pas là que pour rigoler. J'ai un boulot à faire. "**

J. : " *Ouais t'as raison, c'est vers toi : Fais-en un gros !* "

♫ : " **Je te rappelle qu'il s'agit de ta préface, et que le dictaphone que tu me prêtes gracieusement tourne, là. "**

J. : " *On la refera. On en est pas à une près.* "

♫ : " **Mais les piles qui sont dedans sont quelques peu fatiguées, et on n'en a pas d'autres. On ne pourra donc rien refaire vu que Monsieur n'a pas daigné souder sa nouvelle prise au transpho. "**

J. : " *T'auras qu'à la bidonner ta préface. Tu crois quoi, moi, avec N'imp ? Faut bien qu'ils travaillent ces pôv'nègres.* "

♫ : " ..... "

J. : " *OK, OK, t'as raison. Une autre question ?* "

♫ : " **Oui. A ce propos, c'est d'ailleurs moi qui pose les questions. Quelles sont tes influences ? "**

J. : " *La lecture, bien entendu ! Je lis beaucoup les magazines scientifiques, techniques, l'actualité des trucs pointus. D'une manière générale je suis assez près de l'actualité. J'aime bien les infos écrites en tout petit en bas des pages. J'aime bien aussi les journaux satiriques et les fanzines associatifs.* "

♫ : " **Quoi d'autre ? "**

J. : " *La musique. Le Rock'n Roll, les trucs alternatifs, les chansons françaises à textes engagées. J'écoute beaucoup la*

*radio, les radios associatives de la Ferarock, mais aussi les ondes courtes : Ca parle souvent français, ça te viens de n'importe où dans le monde sans que tu puisse vraiment choisir d'où, et ça t'éclaire l'actualité sous un tout autre jour. C'est sûr que quand tu attrape une radio nord-coréenne qui te parle de l'Europe en français par exemple, tu es en droit de douter de l'objectivité, mais c'est un point de vue qu'il est intéressant de considérer. "*

**♫ : " Et... c'est tout ? "**

*J. : " PFOUH ! Les bistrots, ça te va ? Et aussi un texte d'auteur inconnu à la fin de l'ouvrage. "*

**♫ : " C'est vraiment tout ? "**

*J. : " Non mais je rêve ! Non c'est pas tout : Le chocolat et le persil, tu veux ça ? Tu coupes, ça hein ? "*

**♫ : " Pas de Rabelais, Sulitzer, Hugo, Begbeder ? "**

*J. : " Ah, fallait le dire ! Plutôt... La fontaine, Vian, Prévert, Wohrol, Baudelaire; c'est à peu près tout. Je lis pas les trop gros pavés. J'aime bien les petits formats qui vont à l'essentiel. Pour ça les magazines me vont bien. Et il ne faut pas croire que ce n'est pas littéraire !*

*J'ai oublié de parler de la bande-dessinée comique. "*

**♫ : " Et tu attends quoi de N'imp ? "**

*J. : " Arrête ! on y croit plus, là ! La richesse, tiens donc ! Crouler sous les milliards ! Maintenant que vous m'avez traîné ici, vous avez intérêt à ce que j'en fasse au moins un, sinon... Non, sérieusement j'aimerais de la critique. S'il en vient, ce ne sera déjà pas si mal pour un galop d'essai. La critique ne pourrait être*



*que constructive pour moi. Je n'ai pompé sur personne, et je ne me compare pas. Elle va me fournir les outils qui me permettrons de mettre en forme correctement ce qui est encore de coté et ce qui vient. De toutes façons, cela ne m'empêchera pas de continuer d'écrire."*

**♨ : " Parles-nous un peu de toi. Qui est tu vraiment ? "**

*J. : " Je suis Jules que l'on appelle Jules. Je suis la belle- sœur du pompiste de la concierge de la grand-mère du Préfet, lui même cousin par alliance au facteur du dentiste du Père-Noel de la serveuse que tu avais la cote avec l'autre soir. Comme tu vois, le monde n'est pas grand. "*

**♨ : " Ah ouais ! Mais dit moi, quand est ce que... "**

*J. : " T'as mis une capote au moins ? "*

**♨ : " Les piles ! "**

*J. : " Et tu croix que ça protège bien ? "*

**♨ : " Est-ce que tu en as bavé quand tu as retravaillé ton bouquin à l'ordi ? "**

*J. : " Elle était pas comme ça celle-là t'taleur. T'arrêtes de changer les questions ? Enflure ! "*

**♨ : " Sincèrement, c'est du gros boulot ? "**

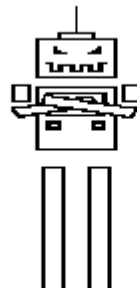
*J. : " Meuhnon, rien du tout. Pour un manuel comme moi, travailler avec des outils de bureau fait pour de petites mains féminines, c'est vachement facile, tu penses bien ! M'enfin maintenant, je connais tout ça qu'est ce que c'est l'internet. Et puis je sais un peu me servir d'un ordi. J'arrive même a m'éclater avec des logiciels modernes. En traitement de textes en tous cas, je suis imbattable ! Quand tu écris, l'ordi est un outil bien pratique : Tu déplaces, tu enlèves, tu rajoutes un truc que tu vas chercher ailleurs, tu le mets en plein milieu, tu en laisses derrière ton curseur, tu illustres, tu mets en pages... Et avec ça, ça corrige certaines fautes. L'orthographe est pas parfaite, mais ça le fait bien. "*

ج : " **OK. Parle-nous de N'imp maintenant. On veut tout savoir.** "

J. : " *N'imp au départ, c'était un déversoir. Je l'ai organisé parce qu'on me l'a demandé, suivez mon regard. J'ai enlevé des tas de choses qu'il m'était impossible de présenter en l'état, rajouté des choses qui tombaient à mesure, j'ai changé l'ordre, j'ai ré-écrit des passages, j'ai brodé, j'ai complété... Sa seule prétention et d'essayer d'offrir un peu d'air frais à l'esprit, même si par endroits j'entends apprendre des choses. Il est aussi une façon de montrer à chacun que l'on peut très facilement écrire, car ce que je fais n'est pas difficile et tout le monde peut le faire. On m'a donné la chance de savoir lire, écrire, compter, Je m'en sert. Je combine et j'immortalise comme ça tombe. J'essaye ensuite de faire que cela soit présentable. J'en bave bien, car mon niveau d'instruction n'est pas élevé, et il faut obligatoirement s'y coller. Au moins j'essaye.*

*C'est certain que N'imp est un ouvrage contemporain qui va se démoder, mais bon, l'histoire n'est toujours qu'un perpétuel recommencement depuis le début, alors je m'autorise à penser que ce genre de situation s'est déjà produit dans le passé et se produira encore après moi.*

*Il y a pourtant un phénomène nouveau qui est apparu : Autrefois, je pense à avant l'an mille, les éléments étaient encore à peu près maîtres de tout. Ca ouvrait toutes grandes les portes des brailleurs de catastrophes en tous genres, et la fin du monde se rapprochait ostensiblement. Mais une espèce animale a déniché les leviers de contrôle de sa bien drôle d'embarcation; Et depuis, il peut franchement rayer de la carte tout ce qui ressemble de près ou de loin à son espèce au moins, en des fois un clic de souris. La radio, la télé, le téléphone, l'Internet, tout*





*ça, ont aussi bien chamboulés le paysage mondial. Comment cela a-t-il été possible ? Un singe, une race de singe exactement, est allé chercher dans le sol des éléments actifs que la terre emprisonne depuis la nuit des temps permettant ainsi la vie telle que nous la connaissons, pour en tirer profit. La majorité de ces matériaux sont inertes ou peu actifs, et ne constituent pas un réel danger pour l'immédiat, mais les roches genres fossiles, par exemple, lorsqu'on les brûle, recréent les conditions inhospitalières des temps jadis. Et il y a d'autres choses vraiment moins drôles. Et il en abuse cet andouille ! Personne ne peut prédire l'avenir, mais je crois que la vie ne s'éteindra pas comme ça. A l'heure des communications, je me sent un peu brailleur d'idées, parce que je suis enfant de ces communications d'abord, mais aussi parce j'écoute parler la Terre-Mère. Je la remercie tous les jours de m'avoir fait. J'écris donc aussi parce que je me sent peut-être investit d'une mission. Il faut bien avoir des buts dans la vie. Bon, elles sont nazes les piles là ?"*

ج : **" Non. Ca tourne toujours. "**

J. : *" Je continue encore ? "*

ج : **" Ouais ouais ! "**

J. : *" Je ne suis supérieur à personne, je ne suis inférieur à personne. Sur ma tête est écrit 1, entier naturel contraire de 0, zéro, néant... etc. Ce que je fais est à la portée de tout le monde : Dès que je rencontre quelque chose qui me laisse béa d'admiration, ou plus simplement étonné, j'en prends de la graine. Je n'ai pas peur pour moi, on va dire que maintenant, j'écris juste pour essayer de changer le monde comme nous le changeons tous un peu tous les jours, et essayer de savoir ou sont posés mes pieds c'est à dire, savoir où je met mes enfants tant qu'un hypothétique bon Dieu me prêtera des jambes. Je suis vendeur d'utopies. En ces temps de crise, je brade, je solde, je fais des ristournes, surtout quand les idées sont futiles, époque contemporaine oblige. Je ne suis pas devin, je ne suis pas prophète. Non plus je ne suis grand technicien. J'énonce les choses qui sont devant moi, et je les combine entre elles. Je ne baisse pas les bras face aux choses dégueulasses que l'on voit*

*tous les jours ici ou là. J'entends juste me battre avec les armes que j'ai. En l'occurrence, vous voulez que je me serve de mots ; Et bien... en avant ! On verra bien. Il tourne encore le bidule ? Je vais rendre l'âme avant lui ! "*

**ج :** " **C'est bon, c'est pas celle-là la pire. De toutes façons, on n'a pas les moyens de faire mieux.**

**Merci beaucoup Jules pour ces propos. "**

*J. : " De rien. Tu repasses quand tu veux t'es bienvenu, mais ramènes un litron quand même. T'y crois pas, y tourne encore le machin. Vraiment pas vite, mais il tourne. Je ne l'ai jamais fait travailler à cette vitesse. Même sur la plus petite des petites vitesses, pour suivre tu vas en baver. Tu bidonnes. "*

**ج :** " **Non ! "**

*J. : " T'es taré. T'en as pas une p'tite dernière vite fait avant qu'il soit complètement crevé le machin ? "*

**ج :** " **Est-ce qu'il y a un message subliminal dans n'imp ? "**

*J. : " Ouais : Respectez-vous. "*



# C'est un trou...

...creux, irrégulier, tout pas beau, composé de vide, un endroit sans matière, une enclave de rien, un banal trou.

Au-delà, il y a la matière. Tantôt dure, tantôt molle, flasque, parfois presque liquide, mouvante. Ses couleurs variées trahissant son manque d'homogénéité, les étapes de son existence, l'origine diverse de ses composants et, pour part, sa structure. Elle s'étend jusqu'où la relaie une autre matière, où le vide en un amas quelconque, sa forme finale n'ayant pas une importance cruciale, excepté, en ce qui nous concerne, ce trou qui prolonge en elle le vide extérieur.

Vide ? Pénétrons. Son accès en est étroit, mais sa forme va s'élargissant pour devenir plus acceptable, puis correct. Il n'est pas très profond. Une douce lumière rassurante baigne l'ensemble, et précise le contour des choses, comme ce demi-cylindre fendu à plat surmonté d'un nœud de latex velu qui semble vivant, suspendu au néant. Le fond du trou est tapissé, comme badigeonné de substance, et divers objets jonchent les parois : Tiges d'allongements, bocal cubiques, structures molles où dures, entre las de couleurs vives...

Rompant un relatif silence, à cheval sur une ligne lumineuse, un genre de petit animal plat comme vêtu d'un fragment de nougat avec quelques appendices autour, disparaît derrière un conglomérat quelconque d'objets divers dans un bruit de chuintement.

Ici, la paroi bouge un peu, s'étire, se plisse : On dirait que quelque chose se meut doucement derrière une peau satinée, élastique et tendue.

Devant un autre trou plus petit, ondule une volute rouge translucide. Elle laisse échapper des soupirs sous forme de

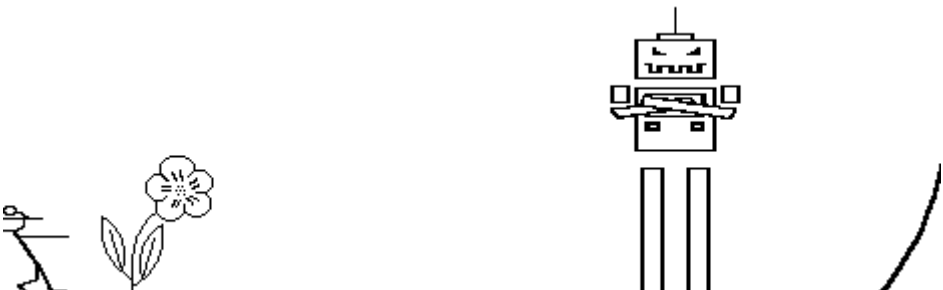
chapelets d'ondes qui déforment la vision dans de larges zones autour d'elle.

Une flaque verte fluo se déplace en s'épanchant doucement le long d'une surface. Un patatoïde allonge longuement un bras muni d'un doigt qu'il entortille avec un grincement au milieu de la flaque pour la saisir, et tire. La flaque couine, proteste, se cramponne. Elle est bien collée au mur, mais le patatoïde semble fort. Il continue de tirer doucement. La flaque s'étire, grince, siffle de plus belle puis, dans un claquement sec comme un élastique, lâche prise en même temps que le patatoïde, et se retrouve en apesanteur. Désemparée, elle se tortille dans tous les sens en couinant, cherchant désespérément à attraper quelque chose en allongeant sa forme dans toutes les directions. Elle parvient à toucher un objet, s'y tracte et s'y répand illico, poursuit son chemin en couinant en guise de ronchonnements. Quel taquin ce patatoïde !

Mais voilà que tout le trou se met à vibrer. C'est un frisson ininterrompu que nous percevons, lentement. Rien ne semble vraiment perturbé, mais néanmoins, une animation se crée, des choses se rencontrent, d'autres se déplacent, quelques sons nouveaux se font entendre.

La vibration devient tremblement. Les objets sont de plus en plus malmenés : Certains sont secoués, d'autres valsent, certains se déforment, il y a des chocs, la température augmente, on entend un grincement.

Une présence se fait sentir. En tous sens se déplacent maintenant les choses, tantôt volantes, tantôt bondissantes, agitées de convulsions, de spasmes, certaines se projettent et, comme retenues par un élastique, reviennent à leur point de départ, aspirés par un quelconque système, roulant sur les



parois, voltigeant en tous sens... L'agitation du lieu va croissante.

Au train où vont les choses, la caverne est maintenant animé de mouvements amples. Le grincement est devenu grognement, voie lointaine et résonnante, il se rapproche. La valse des objets s'est changée en sarabande dans un tintamarre infernal et chaotique. La voie lugubre est maintenant à nos portes...

Ce rond n'est pas constitué de matière. Il est le même trou, la même enclave dans le réel qu'ici. Il est notre liaison avec l'extérieur, notre origine, notre fil d'Ariane et, alors que tout n'est plus que bordel insupportable, insoutenable, il devient notre but : Taillo !

VLAF ! Evidemment, même constitué de vide, l'ambiance extérieure est différente. C'est elle qui vient de cingler, gifler, glacer. Victime de son silence, de sa froidure, de son immobilisme. C'est bien gentil de philosopher sur tout et rien, mais si cela doit faire oublier la plus élémentaire des prudences, c'est superflu, car il est utile d'éviter de prendre une grosse tarte ! D'esprit nous n'avons perdu, car esprit nous sommes. Là, à toute vitesse, le grognement se rapproche. Urgente est la décision : On s'arrache !

Le trou s'est retourné sur lui-même d'un "PLOP !" assez joyeux, et c'est lui qui hurle ainsi. Il ne ressemble à rien, suspendu à coté du gros bloc dont il est issu, mais arrive à fond de ballon.

Ce n'est pas parce que notre déplacement est prompt que nous ne touchons rien du tout. Depuis le début, nous n'avons encore rien touché. Il n'y a pas de sol en apesanteur, mais nous nous déplaçons facilement : Un coup par ci, un coup par là, la vitesse de fuite est vertigineuse. Toujours, ce grognement poursuit.

Il est difficile de dors et déjà donner une direction, car les lieux sont inconnus. Nous sommes partie de l'univers d'un gros objet dont les limites restent visibles. Le décors, c'est : des enchevêtrements, d'autres trous, des recoins, des successions, des formes, des obstacles, des ombres, des alignements... Certains éléments touchent le gros objet, nous non. Il ne nous attire pas. Nous sommes dans son aura, pour être précis.

Milieu du chapitre premier, lancé dans une course, poursuivis par un trou retourné qui hurle comme un fou. Quelle histoire ! Que faire ? Se cacher ? Oui, se cacher, profiter de la disposition des choses pour s'éclipser en douce. Hop, hop, il est toujours là. Et bien hop, hop, hop, hop, encore raté ! Une ligne droite, on fonce. Nous ne pouvons pas aller plus vite. Il est toujours là, plus bruyant que jamais. Virage à l'équerre puis, droit sur cet amas colossal, engagement entre les choses : Tac, tac, tac, puis hop, hop et hop, mais il ne nous lâche pas...

A faire des contours, de la vitesse a été perdue, mais il ne s'est pas rapproché pour autant, alors que son hurlement réduisait d'intensité. On attend un peu avant de reprendre de la vitesse.

Parfaitement, on attend ! On ralentit, encore même...

Rien ne se passe vraiment... On ralentit encore.

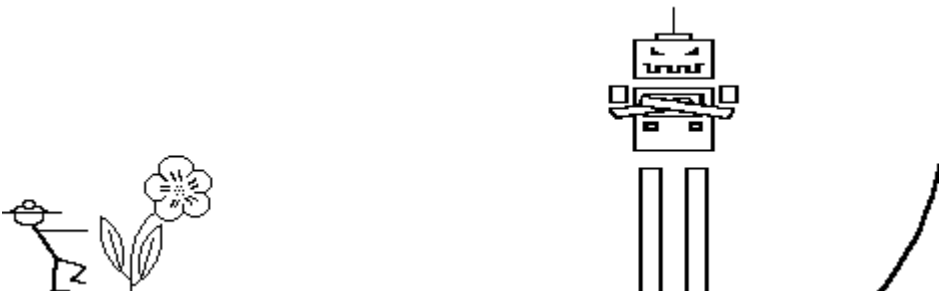
L'allure tient à présent de la promenade champêtre. Le hurlement est devenu ronronnement. Il ne semble pas vouloir nous engloutir, nous consumer ou nous dématérialiser d'une manière quelconque, si tant est que matériel nous soyons. Pour en avoir le cœur net, nous abandonnons encore de la vitesse : le ronronnement devient chuintement. Arrêt complet.

Il est là, immobile, silencieux.

C'était bien la peine de gaspiller toute cette énergie pour en arriver là ! Qu'est ce que c'est que ce monstre à deux balles, ce minable qui s'amuse à effrayer le touriste ? Qui est il ? Que veut-il ?

Il convient de ne peut-être pas trop le prendre de front, peut-être est-il capable de réactions inattendues et surprenantes.

Est-il réel ? Communique-t-il ? Il reste immobile à quelques distances, sans mouvement apparent.



## **BOUH !**

Rien...

Bien avancés...

Il doit être possible de l'abandonner ainsi, et de continuer notre déambulation à la recherche d'un but que nous ignorons et qui ne se situe nulle part, mais nous ne sommes pas pressés, et puis surtout, malgré l'absence de tout mouvement, il ne parvient pas à faire partie du décor. Il ressemble à tout ce qui est alentour, puisque tout ce qui est alentour ne ressemble qu'à lui-même, mais il n'est pas présentement intégré.

Etre ? Chose ?

Cela est certes captivant, mais il serait temps qu'il se passe quelque chose car, au-delà du fait que l'auteur fait du remplissage, tout cela va rapidement devenir ennuyeux.

La fascination et l'attrance qu'il exerce fait que nous nous rapprochons. Il demeure pour l'instant immobile. Va-t-il nous falloir aller au contact ? Nous en faisons le tour dans tous les sens. Ce n'est vraiment qu'un banal objet des lieux. Il ne délivre plus rien, n'est plus animé, n'exulte, ni ne sonorise plus. On le touche : Il est mou ici, plus ferme là. Cette partie dégage un peu de chaleur, il n'est pas homogène. Faudra-t-il le brusquer pour qu'il réagisse ? Si la puissance rauque de ses grognements est à l'échelle de sa force, il ne s'agit pas d'une bonne idée. Mais alors, qu'en faire ?

L'ennui nous gagne. Une réflexion s'opère. Intégré, il l'est sûrement au moins autant que nous. Il a su venir jusqu'ici et il est peu probable qu'il soit mort, ou même en panne. Il ne présente plus aucun intérêt si tant est qu'être l'enjeu d'une course poursuite présente un quelconque intérêt. Il est là, flottant dans le vide et nous aussi, dans l'environnement de cet énorme objet. Y a-t-il une clef ou un mot de passe pour le démarrer ?

Las, le silence nous répond, tandis que s'écoule un temps sans importance et sans mesure, sous une lumière diffuse sans provenance, variant peu, une température constante. Les lieux seraient plutôt caractérisés par une ambiance de calme : Les objets se meuvent doucement dans l'espace sans bruits anormaux, sans plus d'émotions que de raison, sans brusquerie.

Les ondes se propagent facilement sur toutes les fréquences, et l'atmosphère est sereine. Il y a une sorte de ciel qui va du bleu au noir en passant par des nuances pourpres, violacées, anthracite, marines. Il y a même des étoiles...

Il a bougé !

Le voilà comme convulsionné, changeant de forme en grinçant gentiment. Il s'étire ou s'aplatit, se roule, s'allonge ou se noue, régulièrement, fait défiler une palette de formes des plus insolites. Maintenant, les grincements s'alternent avec d'autres sons d'un éventail important. On dirait qu'il se cherche plus qu'il ne se métamorphose. Peut-être qu'en communiquant nous pourrions l'aider ?

Ca va ?

Une suite de sons incompréhensibles, pointus de précision, répond. On ne va pas lui demander l'heure.

Vous aurait-on importuné ? Veuillez nous en excuser : nous ne faisons que passer.

A quelque chose près, les sons sont devenus mots, il en est à une langue étrangère ou assimilée.

Nous avons eu très peur, vous savez.

Oui je vous comprends, dit-il soudain.

Que nous voulez-vous ?

Oui je vous comprends, reprend-il, vous m'avez chatouillé, et ça m'a réveillé. Ca va le réglage ?

Etrange question.

Oui, le réglage va bien. Ce n'était pas volontaire, nous sommes nouveaux ici.

Nouveaux ? Moi aussi je suis nouveau. Tout le monde est nouveaux ici. Que me vouliez-vous ?

Rien de mal, nous passions, c'est tout !





Moui... Fait-il d'une moue dubitative,

A l'avenir, il faudra éviter de me déranger de la sorte. Il m'est difficile de supporter certaines visites à certains moments. Tout le monde sait cela. Vous trouvez qu'il n'y a pas assez de place ? D'où venez vous ?

Nous l'ignorons, mais nous pensons que nos derniers souvenirs demeurent sur Terre.

La Terre ? Où cela se situe-t-il ? Vous n'avez pas quelque chose de plus précis ?

Vous parlez pourtant une langue terrienne, non ? Votre réglage...

Oui, je vois. Vous savez, toutes les langues existent dans l'absolu comme dans un épais catalogue. Quand à mon réglage, c'est sur vous qu'il porte. Nous parlons maintenant une langue, et c'est cela qui est important. C'est pour cela que le texte ne comporte pas de guillemets. En éternité, il nous faut faire fis de certains griefs.

Mais attendez, il me semble que je me souviens. La Terre, une petite planète de la Voie lactée, n'est ce pas ?

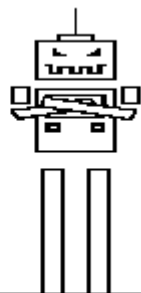
Oui, une planète proche du Soleil.

Ah oui, le Soleil, une étoile moyenne à vie longue, dans un des bras spiraux de la Voie lactée ! Le système solaire : Neuf planètes, dont la Terre avec une lune autour ! La Terre, grouillante de vie bouillonnante et intelligente, l'être humain qui se prenait pour le nombril de l'univers sans saisir la chance qu'il avait... Comment va-t-il, l'être humain ? A-t-il réussi à détruire son espèce et toutes celles qui l'accompagnaient, ce fou ?

Nous ne savons ! Comment pourrions-nous répondre à une telle question ?

Il y a un silence.

Elle est sûrement encore entière, presque inchangée, et même s'il y a quelques différences, nous devrions la reconnaître... Il songe : La Terre, c'est vrai ! J'y ai quelques souvenirs... Laissez-moi vous en conter un brin...



# Plume au vent

## Bois d'arbre

Lorsque l'oiseau se pose, peu importe d'où il vient. Il est là parce qu'il ne peut pas passer sa vie en l'air.

“ Heureux oiseau, toi qui parcourt des chemins invisibles, m'en conteras-tu ?

Car ils sont devant moi, ces chemins que lissent tes plumes; Le vent ne les change. Je ne sais les voir, je les vois sans les remarquer, je les remarque sans les situer, je vois en leur travers, les deux pieds sur la terre...

Conte-moi les rencontres, les paysages, souffle-moi musique qu'on y entend, s'il te plait, oiseau. ”

L'oiseau est posé là. Il ne fait pas très chaud, les graines et les insectes sont rares, et le vent qui ne change les chemins a tendance à rafraîchir l'atmosphère et à rendre la navigation pénible. Pour tout dire, il est un peu fatigué. Il se dit qu'il aimerait bien rester tranquille, il n'a pas trop envie de taper le bout de conversation. Aussi, il lui lâche une plume.

L'artiste est un peu surpris, mais agréablement. Il la prend : c'est une grande et belle plume. Il voit en elle un message. Il remercie poliment l'oiseau, et part.

Arrivé chez lui, il lui fait subir un interrogatoire serré pendant quelques jours : “ Tu vas me les conter ces jolis chemins que je ne sais voir, mais bon DIEU mais ooOOh !?! ”, mais pas moyen. Il se dit qu'il est bien embêté. Certes, l'objet est joli, et puis c'est un cadeau, mais cela ne fait guère avancer son Shmilblick qui est de collecter des infos pour faire un truc là-dessus.

Il hésite : L'urgence est de ne rien faire afin que l'esprit vagabonda. D'un autre coté, une promenade d'à peine deux kilomètres aller-retour lui ferait le plus grand bien. D'un intense effort, il décide de laisser passer la nuit qui porte conseil, et qu'il verrait cela demain. Il passe une bonne nuit.

Il ouvre les yeux. Sept heures. Nickel ! Il se lève. Le temps semble beau. Il est motivé !

Il jette quatre morceaux de bois dans le poêle, et va se débarbouiller pendant que chauffe le petit déjeuner qui, comme souvent du coup, déborde. Ce n'est pas grave. Il gratte tout cela plus tard, quand tout sera bien calciné. Il fait quelques tartines, avale le reste du liquide, et enfile ses chaussures. A huit heures, il ouvre la porte : il fait beau. Il part retrouver l'oiseau.

Un petit quart d'heure de marche et il est arrivé. Mais l'oiseau n'est plus là, tu penses bien ! Il y a belle lurette qu'il est parti voir ailleurs s'il y était. Il n'habitait pas ici. Il n'était que de passage. Il a juste laissé quelques crottes histoire de dire.

Notre artiste est dubitatif. Les oiseaux ne restant pas trois semaines à la même place, le voilà contrarié, alors que la journée avait si bien commencée...

Alors du coup, il déambule nonchalamment à la recherche de quelque chose de truculent. La forêt est belle, la nature respandit, l'air est pur, il devine les passages d'animaux, contemple leurs traces, il y a des champignons. Peut-être, rencontrera-t-il des petits lutins, des elfes ? Mais ce que notre artiste, qui s'appelle en fait Maurice, recherche sans doute inconsciemment, c'est l'oiseau.

Au bout d'une demi-heure, la mousse au pied des arbres indique le nord : il est paumé.



Il galère comme cela un certain temps, puis il prend marre et commence à péter un peu les plombs. Des lutins, il y en a toujours pour taper des sous ou du tabac, mais jamais quand on a besoin d'eux. Racailles ! Il demande aux arbres, mais voilà : Les arbres ne savent pas par où est la sortie de la forêt. A quand bien même ils le sauraient, qu'en feraient-ils, eux dont les racines sont si profondément ancrées au cœur de cette terre que Maurice aime tant ? Ils rigolent doucement.

Car ils sont loquaces, et à défaut de renseignements, Maurice participe aux commérages et compagnie, querelles de dolmen, engueulades, messes basses, vives insultes, chimères... Dans son malheur, il se marre un peu.

L'un d'eux, un vénérable, ne prend pas part aux conversations. Maurice, à qui ces commérages commencent à prendre un peu la tête, le choisit pour héberger une sieste. L'arbre le laisse s'endormir, puis intervient en rêve. Il lui fait visiter la forêt, lui montre la sortie, lui présente ses amis, sa famille, ses enfants...

Seul au milieu d'une clairière, un arbre bizarre est là. Personne ne lui parle jamais et pour cause : Il est étranger. Il vient d'une lointaine contrée, transporté il y a bien longtemps dans le tube digestif d'un volatile migrateur exotique que la météo avaient écarté de sa route. Il détourne l'eau, monopolise la nourriture, dépose dans le sol de drôles de produits qui empêchent les autres de pousser... Bref : Il se comporte en immonde tirant !

Maurice ouvre les yeux. Il est là, juste devant lui.

Il se lève. Il reviendra avec une hache, et il l'abattra. Ça tombe bien : il commence à manquer de bois.

A force de tourner en rond, Maurice finit par trouver sa route. La première chariotte qui passe le prend en stop. Il pense qu'il est heureux ainsi : Il vaut mieux voyager à cheval qu'à pied après pareille journée.

Le lendemain, il se la coule douce. Parfois, il ne fait rien, mais le plus souvent il préfère feignanter.

Le surlendemain, il regarde passer le temps. Il regrette que la télé, les journaux, l'Internet n'aient pas encore été inventés. Maurice est un visionnaire.

Et s'il commençait par l'inventer, lui, la télé ? Quatre planches pour faire une boîte, un tube cathodique (abondamment béni), deux ou trois fils, ça devrait marcher. Pour le tube, pas de problème: Il en a récupéré un dans une vieille église qui servait autrefois à supporter la vasque dans laquelle le curé baptisait les enfants. Il voulait s'en servir pour inventer la machine à laver, mais il verra ça plus tard. Il dispose de fils à revendre, mais il n'a pas de planches. Il farfouille un peu partout dans les endroits stratégiques de son atelier, ce qui lui donne l'occasion de faire des découvertes et du rangement. Mais il ne trouve pas la moindre planche. Il est consterné.

Le menuisier est fermé. De toutes façon, il n'a pas une tune. Il regarde toutes ces toiles qu'il a peintes, et qui demeurent invendues...

Elle s'appelle Annie. Sa douceur est sans égal. C'est une vraie femme. Elle a vécu un temps avec Maurice, avant que son chemin n'en croise un autre. Elle est représentée nue sur cette œuvre qui n'a pas encore trouvée preneur : trop moderne.

Il y a ces natures mortes, ces paysages, par exemple : l'étang avec les cygnes, ou la collinette broutée par les moutons que garde la bergère haute en couleur sous cette lumière particulière. Il y a ce petit coin de nature oublié : un morceau de pré où poussent de grosses fleurs blanches et pourpres, la rivière et l'arbre...

L'arbre ! Voilà l'idée ! S'il débite un arbre, il obtiendra du bois de chauffage et des planches pour inventer la télé. Et justement, il en connaît un, un salaud qui tyrannise ses voisins et qu'il a promis d'abattre !

Sitôt dit, sitôt fait. Maurice, hache sur l'épaule, s'enfonce dans la forêt. Bûcherons !



Les animaux, les lutins, les champignons... le voilà au pied de l'arbre. Le tronc comporte une partie droite dont il pourra tirer des planches. Le reste chauffera son corps et ses casseroles. La forêt s'est tue. Il crache dans ses mains et, à grands coups de hache, commence son travail de sape.

En moins d'une heure, l'intrus est à terre. Maurice coupe chaque branche et les met en tas. Il reviendra les chercher plus tard; Pour l'instant, il va se contenter de ramener le tronc à la maison en le traînant à l'aide d'une grosse lanière qu'il attache autour de sa taille. Le voilà parti, une heure et demi de route.

Lorsqu'il arrive, il est fourbu, mais le progrès n'attend pas. Il sort les scies, les outils à bois et, bon an mal an, débite ses planches, fabrique les boutons et une zapeuse. Le bois est de piètre qualité, ce qui rend la tâche moins ardue, mais atteindra forcément la qualité du concept final. Tant pis, il ne s'agit que d'un prototype.

Il fait nuit lorsqu'il a terminé, mais il ne s'arrête pas là. Il regroupe les chutes, en met dans le poêle avec quelques pommes de terre, assemble ses planches, monte le tube et, patiemment, exécute les branchements. La température a chuté, le bois brûle mal, Maurice ouvre le tirage du poêle et souffle sur les braises.

Lorsque le jour point, il a terminé. Il s'assoit et contemple son œuvre : C'est une belle télé !

Il appuie sur le bouton, et tourne les réglages un peu en tous sens. Rien !

Evidemment qu'il n'y a rien : il a oublié de connecter une antenne pour la réception ! La plume de l'oiseau doit pouvoir l'y aider ! Il s'affaire à la connecter.

Cette fois ça marche : L'écran est comme neigeux ! Il retourne les boutons dans tous les sens, mais l'écran reste neigeux quoi qu'il fasse... Ce qu'il capte, clairement cependant, est le rayonnement de fond de ciel. C'est alors qu'un rire sarcastique provenant de dehors le fait sursauter. Maurice ouvre la porte : L'oiseau est là, posé sur la fontaine, plié de rire.

" Oiseau, ô oiseau, quelles sont ces moqueries ? N'ai-je point assez travaillé pour n'arriver qu'à un résultat si pitoyable ? Comment puis-je parcourir ces chemins secrets que je désire ? "

“ Je ne suis pas technicien ” lui répond l’oiseau “ mais il me semble que la direction que tu prend n’est pas la bonne. Tu es certes génial, mais tu vas trop vite ! Il te faut vivre avec ton temps. ” Et l’oiseau s’envole vers d’autres aventures, tellement mort de rire que son vol est chaotique, et qu’il en zigzag tant en tous sens qu’il manque de justesse de se payer le pommier tête première.

Maurice est pantois. Il referme la porte de l’atelier. Les pommes de terre qu’il a mises dans la braise hier au soir n’ont pas réussi à cuire tellement le bois brûle mal. Frigorifié, abattu, fatigué, découragé après sa nuit blanche, il se laisse aller; il fait jour, il va se coucher.

Quand il se réveille, le lendemain matin, les patates ne sont toujours pas cuites dans le feu éteint. La télé, elle, est allumée sur ce paysage de neige, un fossile du rayonnement primordial, une photo de la création de l’univers il y a quatorze milliards d’années vieux.

Il l’arrête. Lui aussi est un enfant de l’univers, et pour aujourd’hui ça devrait suffire ! Il débranche tout ça et jette la télé dans un coin sombre où elle va s’empresse de se faire oublier en attendant son époque. Il va chercher du bois qu’il sait brûler, rallume le feu, met chauffer de l’eau : Aujourd’hui, c’est nettoyage général.

A midi, la maison, l’atelier brillent comme un sou neuf. Le bonhomme aussi. Les patates ont fini par cuire, mais il reste un problème : Que faire de tout ce bois à part des télé ? Il l’examine : il résiste peu aux efforts, se travaille mal car il est filandreux, est à peu près incombustible, et pour couronner le tout, flotte mal. Maurice se dit qu’il va en faire du compost pour





son jardin. Aussi, il le plonge dans la fontaine, et met une grosse pierre dessus pour le maintenir au fond.

Voilà, il a terminé. Il part au village. Peut-être rencontrera-t-il un petit cœur ?

Le temps a passé. Maurice ouvre les yeux. Il fait beau. Il se lève en silence, met du bois dans le feu, prépare le petit déjeuner, chauffe de l'eau pour la toilette. Dehors, le soleil brille.

Il fait quelques pas devant la porte. Le bois se transforme lentement au fond de la fontaine : il est maintenant une espèce de pâte blanchâtre dont Maurice extrait une poignée qu'il essore. Il rentre dans l'atelier, pose cette boule sur la table, et l'étudie : ça ne fait pas pousser les choux, ni aucun légumineux, ni rien d'ailleurs, à part les orties ! A l'aide du rouleau à pâtisserie, il est occupé à l'étaler le plus finement possible pour en extraire l'eau, quand le bruit caractéristique de petit déjeuner franchissant les limites du récipient le chauffant le sort de sa turpitude.

Il nettoie doucement ce débordement, verse le restant dans deux bols, prépare un plateau, le garnit, va à la rencontre de sa compagne nocturne prendre du bon temps pendant qu'un peu de pâte finement étalée sèche lentement au soleil sur la table de l'atelier...

Le lendemain est jour de perplexité pour Maurice : Il examine la feuille qu'il a obtenue avec le regard d'une poule ayant trouvé un couteau. En fait, il n'est pas tellement avancé car le papier a déjà été inventé depuis belle lurette. Celui-ci semble faire des feuilles minces plutôt solides, mais c'est tout.

Alors patiemment, jour après jour, Maurice va rouler, sécher, découper, empiler les feuilles une par une. Il aurait du commencer par inventer le journal, mais cela est déjà fait.

Maurice, l'artiste inventeur, poursuit la quête du chemin des oiseaux. Il les perçoit de mieux en mieux.

Un jour, alors que le nez en l'air, il en suit un tortueux des yeux, d'un grand PLOUF ! il croise celui des poissons. C'est d'ailleurs là que l'amenait le chemin de la mouette qu'il suivait, mais il aurait préféré une rencontre moins incisive. Lorsqu'il fait surface, l'oiseau est sur une branche, pété de rire, comme

d'habitude. Maurice, lui, n'a pas envie de rire du tout. Le cul dans l'eau, il attend. L'oiseau s'envole en rigolant, mais un gros poisson le regarde :

“ Tu es venu me donner une écaille ? ” demande Maurice.

“ Ca va pas la tête ? ” lui répond le poisson. “ Va trouver la pieuvre, elle a quelque chose pour toi. ” Et il se barre.

L'eau n'est pas assez chaude pour Maurice, alors il en sort. Il va se sécher au coin du feu. Il a vendu une toile hier et demain il doit faire des courses. Ce n'est pas le moment d'attraper froid.

Mais c'est gagné, le lendemain il a la crève. Sa compagne, qui le couvre de tendresse, lui prépare avec amour un bol de lait bien chaud dans lequel elle laisse fondre une cuillère de miel, puis en ajoute une de Rhum. Maurice regarde le bol sceptique et, dès qu'elle a tourné le dos, choppe la bouteille et en torche la moitié.

Cinq minutes après, il est debout. Ses chaussures font la bascule. Tant pis. Encore une rafale pour la route et il est dehors. Il ferme un oeil : Le village est pile en face.

Lorsqu'il arrive, il a parcouru trois fois la distance à vol d'oiseau, comme quoi il lui reste encore un certain chemin à faire pour les parcourir !

Il lui faut immédiatement parer à l'urgent. Il pousse la porte du bar. Il y a beaucoup de monde ce matin : le premier adjoint, le boucher, l'idiot, le sergent de ville, le forgeron, le boulanger, le facteur... Les conversations vont bon train : La Mère Pailleron aurait eu une aventure avec le fils de m'sieur le curé ! Vous vous rendez compte, si ça venait à se savoir !

Maurice commande un grand verre de gnôle, puis un



deuxième pour faire passer le premier, paie, et s'en va. Direction la boutique du poissonnier. Mais où que c'est ou caisse qu'il habite encore, foutu poissonnier ? Titubant complètement, Maurice passe devant le jardinet du " Comptoir des Indes " et pousse un cri d'horreur : Là, devant lui...

Les badauds ont délaissé leurs activités pour accourir vers ce cri de porc qu'on égorge, et contemplant la scène. Meunon, ce n'est pas une pieuvre, c'est Vishnou, divinité asiatique ! Chacun s'en retourne.

Effectivement, oscillant lamentablement, Maurice constate qu'il ne s'agit que d'une banale statue en pierre dure, " ...et qui répond même pas quand on lui parle, en plus ! C'est pas celle là, la pieuvre du poisson d'hier, moi j'vous l'dit ! ". Les badauds sont pantois. Il reprend ses recherches un coup dans le zig, un coup dans le zag, ou peut-être l'inverse; Ou peut-être même les deux.

Enfin, coup de pot, après de longues recherches, il tombe par hasard mais bruyamment sur la boutique tant convoitée. Il parvient à trouver la porte d'entrée. Du regard, il cherche son animal. Il ne sait pas à quoi cela ressemble alors, tout en décrivant de grands cercles dans tout le magasin pour garder l'équilibre, il cherche un animal à plusieurs pattes.

Le poissonnier ouvre de grands yeux éberlués et lui en montre une. Ca a l'air un peu dégueulasse comme ça, et puis qu'est ce que ça pue ! Mais il la prend, déterminé à l'interroger quand même.

Il termine tant bien que mal ses courses au village, et retourne au bar. C'est l'heure de l'apéritif. Fini les bla-bla de fornication des uns et des autres, à cette heure, on refait le monde ! Et ce jour là, on a de quoi : Un comptoir, des verres, et une bonne raison : Il paraîtrait que la terre n'est pas plate, mais ronde ! " Ronde ?? Non de Dieu patron, met une tournée ! ". Le curé est dans tous ces états : Depuis ce matin il a l'impression qu'on lui cache quelque chose d'abord, ensuite quelqu'un vient de jurer. Il s'exprime : " Le Pape a dit que en fait et bien NON ! " " Et qu'est ce qu'il y peut, cureton, ton Pape si des sauvages ont arrondi la terre pour tricher au football ? "

De la petite table du fond, intervient Grégoire l'aventurier : " La terre elle peut pas être ronde, parce que moi

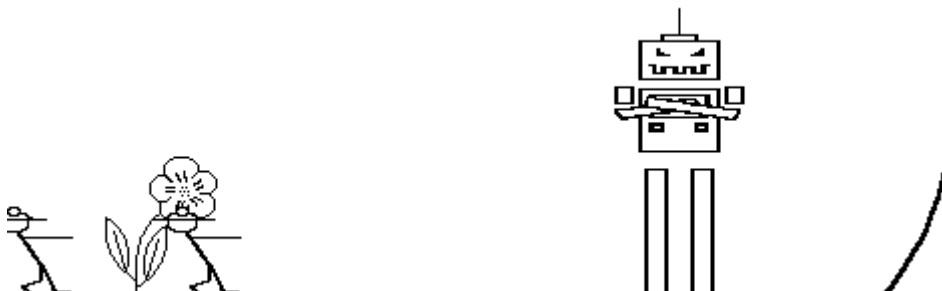
j'ai été au BOUT DU MONDE ! ". " Ah bon ? Et il y a quoi, au bout du monde ?? " " Eh bien au bout du monde, il y a un GRAND trou ! " " Un grand trou ??? Bon Dieu patron, remet un coup !! "

Hector, un autre zozo n'y croit pas beaucoup : " Moi aussi j'ai été au bout du monde, et je ne t'y ai pas vu ! "

Bref, Maurice sort du bar plus que grammé et tente de rentrer chez lui, mais c'est dur : Comme quelqu'un a arrondi la terre, il marche penché ! De plus, ne risque-t-il pas, en redescendant chez lui, de glisser hors de la Terre ? Et comment va-t-il retrouver sa table bien plate ? Penchée ? Heureusement, passe un quidam avec son tombereau à fumier qui le véhicule." C'est quoi cette odeur putride ? " demande-t-il. " Une pieuvre " Lui répond Maurice. " Et ça sert à quoi, une pieuvre ? A chasser les corbeaux ? " " Peut-être, je ne sais pas. J'ai pas encore essayé. "

Maurice est arrivé chez lui. Effectivement, sa table penche. Il se jette dans son lit qui penche aussi d'ailleurs, et tanguer dangereusement pendant qu'un crétin finit d'arrondir la terre. Sa compagne, découvrant un drôle de truc mou et nauséabond dans un sac carrefour, pousse un cri d'horreur et l'exporte illico en dehors de la maison.

Maurice se réveille la bouche pâteuse. Il s'assoit sur le bord de son lit. Un troupeau d'éléphants roses danse la Polka à l'étage supérieur. Il essaye précautionneusement de se mettre debout, mais cela déstabilise les éléphants qui chutent bruyamment en faisant trembler les murs, le plancher, menaçant de tout faire passer au travers. Maurice rentre la tête dans les épaules le temps que tout cela se passe. Comme il semble que la bâtisse tienne encore à peu près le coup aujourd'hui, il entame une lente progressions - au dessus, la répétition reprend



normalement - en direction de la cuisine, et se fait un peu de café. Il a niqué la grippe, c'est déjà ça. Sa compagne coud dans un fauteuil, sans un mot, sans un regard...

Maurice part à la recherche de sa pieuvre. Dehors, il a gelé. Son mollusque est dur. Il le rentre dans l'atelier et le pose sur la table. Il s'assoit devant et attend pendant que le déjeuné déborde. Elle ne semble pas avoir grand chose à lui dire. Il la tourne dans tous sens, appui dessus, regarde partout sous les pattes... Non, vraiment.

Après avoir passé la matinée devant, il entreprend de la découper en vue de la manger, peut-être qu'elle lui révélera quelque chose de cette façon.. Il met une espèce de petit bloc noir qu'il a extrait, qui tache les doigts et qui ne doit pas se manger dans un pot. Il jette tout le reste dans une casserole qu'il met sur le feu. Sa compagne, écœurée, pose son ouvrage et s'en va. Il en est malheureux, mais il n'a pas la force de réagir. Il fait cuire un peu de riz pour aller avec.

Il va jusqu'au lavoir. Il ne reste plus, au fond du bac, qu'une pâte marron provenant des écorces. Il l'en sort.

Même au rouleau à pâtisserie, il n'obtient qu'une très grande feuille épaisse. Tant pis, il la met à sécher près du feu. Il examine l'ouvrage de sa compagne : il s'agit d'un vêtement de couleur, près du corps, et de bon goût ! Il se dit qu'il pourrait fabriquer une machine pour coudre, comme ça, elle serait toujours belle ! Il se dit aussi qu'il pourrait coudre toutes ses pages ensemble.

L'odeur forte de la pieuvre est maintenant partie. Ca commence à sentir rudement bon, même !

La porte s'ouvre. Il ne mangera pas seul...

Avec un peu de farine de poisson, de blé, d'eau, il fabrique de la colle. Il en imprègne une étoffe, avec laquelle il réunit la pile de feuilles blanches sur un coté. Il plisse la grosse feuille marron vers son milieu, en une couverture qu'il coud aux pages.

Il tranche en biais le bout de la plume et la présente à la flamme pour la durcir.

Il la trempe dans le petit pot d'encre fondu, et écrit :

**Trois fois  
Quatre vers  
De taire**

“Je tiens la plume  
Dont je vais user  
A dire l’écume  
D’une société

Il était une fois  
Non je plaisante  
A la page trente  
Je dis mort aux lois

Contre les mots  
Point de couteaux  
Cela je tiens  
Et le tiens bien”



## CH 3

Ce Maurice est un souvenir de la Terre, une mémoire. Mais Maurice n'est culte. Maurice n'est qu'idée, me dit cette chose.

D'ailleurs il ne devrait plus beaucoup tarder maintenant...

On dirait qu'il s'endort.

Ici, ce n'est pas la vie.

Et puis : Parler, parler... Autour d'un verre, c'est toujours plus sympathique ! Sauf qu'ici, les bars ne sont jamais ouverts bien tard, étant donné qu'ils ne sont jamais ouverts vu qu'il n'y en a pas.

Posé sur le néant, cet être vrombit. On dirait qu'il prends des forces au calme. Il semble inépuisable.

Le présent est contraint. Mais qu'est ce présent sans contrainte ? Le temps à l'air de passer sans les heures. Il faut se repérer exemptés de nord.

A présent, cet habitant a le bla-bla en grève !

Il a furieusement tendance à faire de bonnes pauses. Quand il communique, il n'émet pas de son, mais ça passe bien son réglage.

Il communique, mais communiquer, est-ce le bon concept ? Le créneau est-il porteur ?

Déplaçons-nous un peu, peut-être réagira cet autochtone, peut-être voudra-t-il encore jouer à course poursuite ?

Sur fond sourd de volume moyen, cette chose semble pourtant vivre. Le réglage, ne comporte-il que le dialogue ? Une aura règne.

Ce silence pèse. Partons.

Grommelante, cette chose suit, nous accompagne. Bon !

Nous cheminons dans le voisinage de quelque chose d'immense, un énorme caillou, une vague planète sans pesanteur. Qui pourrait donner notre destination ? Ce qui nous gère n'a pas d'importance.

Mais soudain, tout est à bas. Notre copain le trou retourné s'en va. Nous voila abandonné.

Nous faudra-il maintenant le suivre ?

Le décor, que fait-il ?

Il Bouge. Guère, mais il bouge. Depuis le début, il est en évolution constante, sans afficher de profonds changements.

Ici, le noir profond.

Là, gris-bleu paraît matière

Flottement outrancier. L'éloignement fait masse, alors que seul le silence trouble pareille quiétude.

Seul, un point part au loin, lumineux. Un trou retourné s'éloigne sans adieux, régulièrement, de plus en plus vite à mesure que la distance s'éloigne, du moins le percevons nous tel que, multiplié par le carré de sa vitesse.

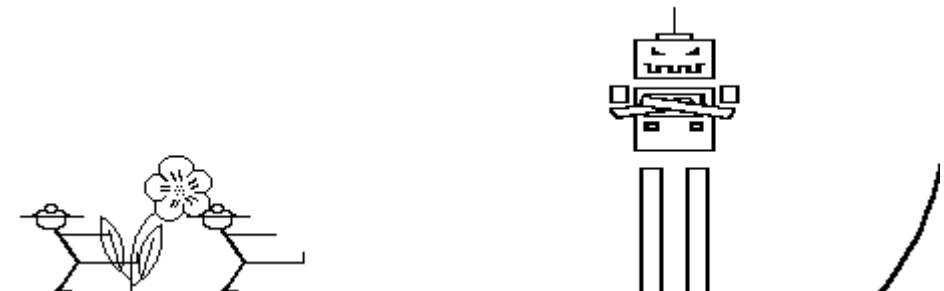
Le plus troublant n'est pas tant la rapidité du déplacement d'un point par rapport à un autre, mais plutôt l'immobilisme général, le calme ambiant, cet engouement aux relents de lassitude.

La douceur étant règle, la sphère de perception alentour n'agit, ne focalise, ne crée, ne subit aucune attention.

Tout est si calme.

Bercé ? A fond ! Parfum de nonchalance...

L'ordre des choses varie toujours selon plusieurs axes fondamentaux, dévoilés dans la malle aux solutions ouverte depuis longtemps. Il s'épanche d'abord dans le vide qui nous entoure. Chaque axe est une constituante de base de la lumière





et de la nuit et plus encore, de toute chose et de son environnement.

On pu dire cela dès que l'on découvrit des planètes plus ou moins bien rangées autour des étoiles. On batailla ferme pour assurer cette évidence. Tant de systèmes tellement différents, tant d'exceptions, tant de modèles théoriques...

Il fallut donner une définition de " rien ", traduire l'espace avec des unités de longueur, de temps, mesurer en objets vieillissants, tout recalculer perpétuellement, onduler, circuler, découvrir.

De plénitude nous nous repaissons. Notre copain le trou retourné nous a lâché dans cette irréalité dont nous jouissons. Nous pourrions nous en contenter s'il ne laissait un horizon trop vertical.

Car si nous tombions, nous ne pourrions nous en rendre compte. D'ailleurs nous tombons. Plus exactement, nous nous déplaçons, car la notion de tomber implique d'aller en direction de quelque chose de plus gros, attiré par lui. Donc, nous tombons sur quelque chose de très lointain, à vitesse vertigineuse. Et tout s'arrête, puis repart plus vite encore. Dans le vide.

Tiens, un truc à coté, dessous, pareil.

Bonjour, truc, tu vas quelque part ?

Non, je suis bien là.

Sidérant !

Mais, ne chutons-nous pas ?

Bin non. Enfin... je ne crois pas.

Subjuguant ! C'est la moue.

Il rompt le silence :

Pourquoi ? Vous allez quelque part vous ?

Pour qu'y faire ?

Certes !

Ce qui s'exprime ressemble à un esprit de taille moyenne, translucide, à la forme et aux couleurs changeantes. Il n'émet d'ailleurs aucun son et s'exprime ainsi, mais reste très compréhensible. Le pourquoi de l'absence de guillemet. Le deuxième habitant de l'endroit. Très différent du premier.

Ah, et qui était le premier ?

Le premier ? Un trou retourné qui grommelait. Qui grommelait et qui racontait des histoires.

L'esprit pétille et scintille un peu de partout. Il n'y a qu'une chose qui corresponde cette description : C'est N'imp !

C'est quoi ca N'imp ?

N'imp est de passage depuis le début. Il a une conception un peu pragmatique des choses et il est bougon. Il est passé à beaucoup d'endroits, mais tout le monde est passé à beaucoup d'endroits. Ce qui fait sa différence c'est que n'imp n'existe plus. Il n'existe plus, mais il ne le sait pas encore. Plus exactement, il n'y croit pas; Alors il fait des farces. Pourtant, c'est écrit dans son casier. Lui, il s'en fout ! Il raconte des histoires. Il croit que tout cela est pareil que si c'était comme !

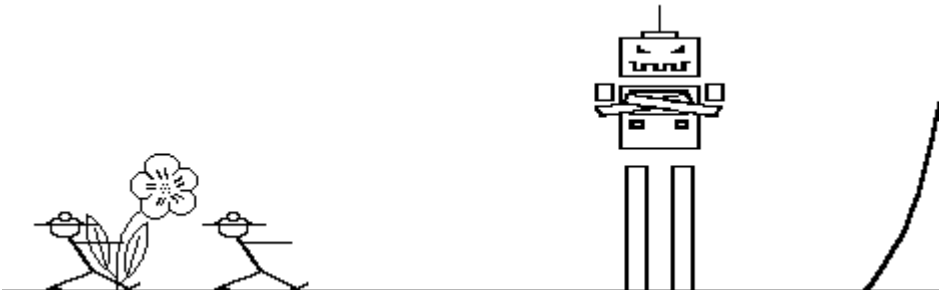
Surtout, N'imp est trop souvent passé par la terre. Ca, il n'aurait pas du. Maintenant, il prend l'éternité pour une onde. Il cherche des choses partout, agi subrepticement, a des propriétés bizarres... Mais il n'est pas méchant.

D'ailleurs, quand on parle du loup... il nous a capté, et le voila qui intervient.

Non je ne suis pas mort, car la mort est un truc terrestre peu tendance, même s'il est de bon ton de mourir de vieillesse, pas trop vieux cependant.

Mais de quoi serais-tu mort, N'imp ? Il Réfléchit :

Ca dépend. Ca dépend quand. La première fois, un volcan est entré dans le salon ou je me faisais masser dans une ville qui s'appelait Pompéi. Le 8 juin 1653, il me semble avoir reçu un piano à queue sur la tête alors que je montais des escaliers; mais je n'en suis plus très sûr : peut-être ai-je été trépané, et avec le bruit du marteau sur la broche à différents endroits de l'os du crane, j'ai cru qu'il s'agissait de musique...

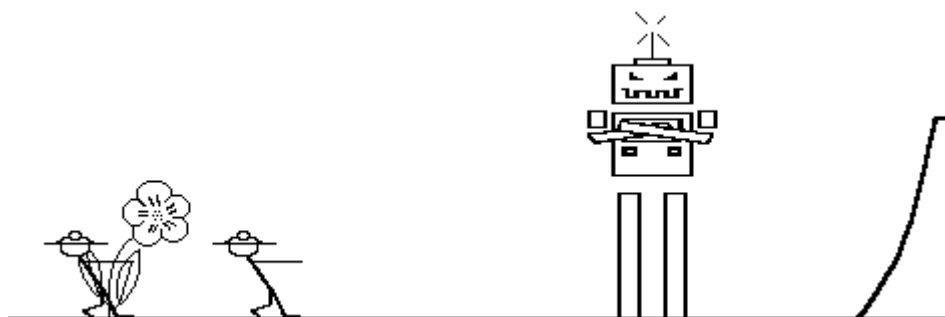


Je dois reconnaître que j'étais quand même vachement mort là ! En février 1827, mon bateau a coulé dans les quarantièmes rugissants, et en 1942 je suis tombé dans un camp de concentration; Du mirador je suis tombé. Dans, le camps de concentration. Je plaisante !

J'ai aussi été attaché dans le désert avec de la confiture sur le corps, un jour je me suis gazéifié sous la pression des radiations, et même une fois j'ai oublié de respirer.

Je suis passé plusieurs fois par la terre, mais je n'ai jamais mourus total. J'ai toujours démourus. Je ne suis pas mort, mais c'est pareil que si c'était comme.

Mais comme ça pour de vrai un jour...



# Trucs comme ça sur la mort

...je vais mourir. Content de l'apprendre. Mais il ne s'agit pas là pour moi d'une grande nouvelle. A peut-être quelques exceptions près, ce qui reste à prouver, s'il est une chose qui nous attend bien tous au tournant, c'est celle-ci.

Alors bien sûr, de toute notre grandeur et de toutes nos maigres forces, on essaie, tant qu'à faire, que cela se passe le plus tard, et aussi le mieux possible. J'ai encore à l'oreille la voix des anciens, pensant certainement à juste titre avoir effectué plus de la moitié de leurs parcours, déclarer mélancoliquement : " Je voudrais mourir en baisant ", vœu pieux s'il en est, de franchir de la manière la plus agréable sans doutes, la barrière qui nous sépare d'on ne sait quoi, et qui assure de tout quitter un sourire niais sur la face, mais que bien peu d'entre nous ont eu ou auront la chance - pardonnez-moi l'expression - de vivre, voir même - luxe suprême - d'accorder. Peut-être que ceux qui ont trempé leurs appareils dans de sordides tripots et sont vérolés jusqu'à l'os d'une certaine manière partent ainsi. Cela ne ressemble peut-être pas à ce qu'ils en pensaient, mais existe-t-il une bonne façon de mourir ? Destin ou pas destin, On doit partir, point barre. Eh oui, nous sommes tous atteints de mort sûre !

Il faut faire son temps, et puis partir.

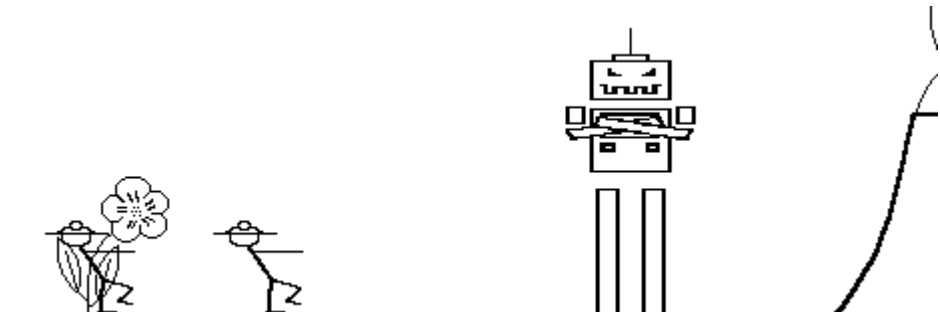
La mort n'est pas une fatalité. La mort est l'accomplissement de la vie. Elle en est peut-être la récompense,

le but. La vie n'est une victoire ni sur le néant, ni sur la mort. Elles sont indissociables. La mort n'existe pas sans la vie, et la vie n'existe pas sans la mort. Elles sont si fortement, si intimement liées qu'il s'agit bien là du même mot. On ne doit pas avoir peur de la mort (sinon on ne vit plus, sans jeu de mots), et qui a peur de la mort a peur de la vie. La mort se doit bien d'exister, car des êtres immortels ne pourraient pas se reproduire, et passeraient donc leur temps à s'ennuyer. La mort, c'est l'assurance que la vie renaît, et quand la vie renaît, elle s'embellit, évolue, progresse, s'améliore. La mort vie-elle ? En tout cas, la vie ne meurt pas. Seuls, les êtres meurent. Elle, elle s'en va, elle apparaît, va, vient, passe, grandit. Notre rôle est de la fructifier, pour nous, pour nos descendants.

Il est égoïste de parler de sa mort, mais on peut toujours l'imaginer. Elle n'est que l'accomplissement, le drapeau de fin de course, aussi futile qu'une ligne qu'on franchit, et derrière laquelle se prépare peut-être la course suivante.

La mort est un état d'esprit. Ne dit-on pas : Un mort vivant ? Plus vivant que jamais ? La mort ne doit pas être bravée, mais peut-être défiée. Ou l'inverse, je ne sais plus. Elle ne doit être voulue ni pour autrui, ni pour soi-même, et même si elle peut-être désirée, sa venue doit être inattendue. Que l'on la cherche, la révulse, la désire, la hâisse, elle nous attend tous au détour du chemin. Nous avons tous eu droit à la vie, nous aurons tous droit à la mort.

Tout ce que nous côtoyons est mort. Soit qu'il l'ait toujours été, soit qu'il fut partie d'être, donc vivant : Meubles en bois, super sans plomb, coton, chocolat... La vie d'un être compliqué est l'extraordinaire coïncidence qui consiste à faire travailler ensemble un groupe de cellules. En fait, la vie est un poste de



direction. La matière retourne à la matière. Un être se crée dès que deux molécules adoptent un comportement symbiotique. Pour qu'elles soient au point dans leur travail, il faut des millions d'années. La vie, c'est le bref passage d'un ange dans un tas de cailloux. La vie n'est qu'une victoire tout court. Elle complète la mort. Elle est l'exception dans la règle générale de la mort - qui nous entoure : du métal, des pierres, du papier, du plastic... C'est mort tout ça ! C'est un pléonasma de dire que la mort rôde, elle est partout - moins en foret qu'en ville cependant - Elle guette, se joue, tolère, observe, frôle parfois, fait des farces, maîtrise - elle ne se cache pas, nous ne voulons pas la voir - alors qu'elle est grande, si belle, tant indispensable, la mort c'est la vie !

Prenons les deux premières molécules qui ont formé une bande. On les appellerait l'une Eve, l'autre Adam par exemple. Cette bande a donné le premier être vivant, fabriqué dans des conditions de température, pression, gaz, acidités atroces. Il fallait vraiment qu'ils en veuillent pour d'abord créer, ensuite prolonger, puis transmettre le premier maillon de la chaîne chromosomique jusqu'à l'homme, et ce dans une ambiance générale de mort drôlement bienveillante. Tellement bienveillante qu'elle en aurait été presque complice.

Ils ont du en baver, c'est sûr, mais leur plaisir nous revient toujours intact : Chaque fois que nous copulons, ce sont nos milliards de cellules qui vibrent de ce désir - et l'homme, et bien l'homme, alors que tout est devenu trop facile, ne veut que se détruire. Il est évident que la destruction est toujours plus facile - mais lorsque la terre aura évolué dans ses conditions, se sera dirigé vers une facilité moindre, il faudra qu'un maximum de vie s'y tienne, y reste collée, qu'elle y ai donc été préparée, formée.

Ces êtres égoïstes qui ne vivent que pour eux-mêmes, et accessoirement pour leurs enfants, qui polluent la terre en toute simplicité sans le moindre scrupule, que laisseront-ils aux enfants de leurs enfants ? Ces gens qui se repaissent de leur vie, ne sont ils point des voleurs de vie ? S'ils ont le temps - ce que je ne leur souhaite absolument pas - de voir venir leur mort quelques minutes, ils se retourneront et se demanderont ce qu'il ont fait. Ils prieront un hypothétique Dieu. Car qu'en font-ils sur ce tas de

météorites toutes différentes qu'une chance inouïe, presque infinie a justement placée là ?

N'imp s'étire dans tous les sens avec des craquements et des grincements. Nuage variable s'est échoué dans les gris-marron-violetes sombres, après être passé par nombre de couleurs.

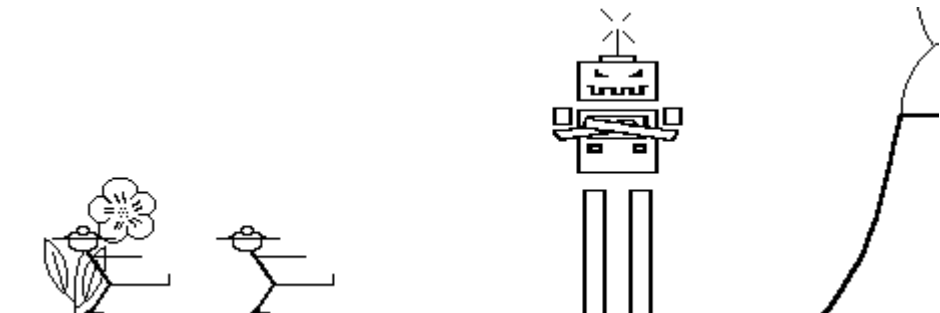
Je leur ai dit, quand j'étais sur la terre la dernière fois, reprend N'imp, mais j'étais simple d'esprit et bien peu m'écoutaient. C'est vrai, je ne connaissais rien, je ne savais pas lire, mais je n'étais pas un con, hein ! Et puisque je n'étais pas très équipé pour le monde de l'homo sapines, j'ai cultivé tout le reste. J'ai communiqué avec les plantes, les nuages, les animaux. Ils m'ont tous dit la même chose : Dit leur d'arrêter les conneries, pitié pour les innocents. Je faisais tout ce que je pouvais pour leur dire. J'essayais qu'il se posa des questions, comme par exemple :

La vie ailleurs ? Sûrement, possible, probable...

La mort ailleurs ? Oui, partout !

Pas de panique.

Nous avons tous droit à la vie - qui commença à la mort - par la mort peut-être - et dont nous n'aurons qu'un exemplaire qu'il nous appartient de fructifier pour que chacun puisse fructifier, bonifier, et ce qui est plus sérieux, pour nous-même, car en bonifiant l'autre, on se bonifie soi-même, ses enfants. La vie, elle grandit ainsi, elle progresse. C'est notre devoir de la faire progresser. On se tue tous les jours à petit feu dès lors que l'on a fini de grandir. La vie, c'est l'enfance toute sa vie, mais la belle enfance : Le coté créatif, le coté curieux, cette faculté de





s'étonner d'un rien, le coté innocent, de ne jamais s'avouer vaincu. Le monde est infesté de lascars qui tirent à eux les couvertures et se moquent de ceux qui ont froid. Ils ont trop peur de perdre la vie et pensent pouvoir vivre éternellement ainsi. Ils ont trop peur de la mort.

N'imp laisse un blanc avant de continuer.

Je leur Faisais franchir cette ligne si fine. Je leur demandais de fermer les yeux.

Que voyons-nous ? Il s'agit d'un rêve grandiose, que l'on ne vie pas, et dont on ne se souviendra pas. Un rêve encore plus fou que le plus fou de tous les rêve d'un vivant. Plus de temps, plus rien de solide, plus de liens. Nous sommes soudain un esprit, un regard en nous et en autrui qui nous constitue maintenant et dont nous faisons partie. Nous sommes un passage, nous voyons dans toutes les directions, nous sommes lumière, chaleur, rosée délicate.

Nous faisons des rencontres. Tout le monde est là, sauf une toute petite part : les vivants, mais nous en sommes la pensée. Nous sommes les coups de génie des être sensibles et réceptifs. Nous sommes un neurone de cet immense cerveau et nous vibrons de lui. Nous voyons le vivant vivant (je fais de plus en plus fort !), et beaux avec ça car il est le fruit d'un être bonifié et qu'il poursuit involontairement cette œuvre, donc de son mieux, car n'agit mal que celui qui veut mal agir. Un innocent n'est pas coupable (Je suis vachement en forme !). Nous sommes un sublime voyage. Sans fin ? Imaginer l'infini, c'est dissocier la vie de la mort. Alors je les ramenais sur terre.

Mais ils avaient mal en rentrant dans leur corps, et moi j'étais triste de ne pouvoir leur faire toucher que du doigt.

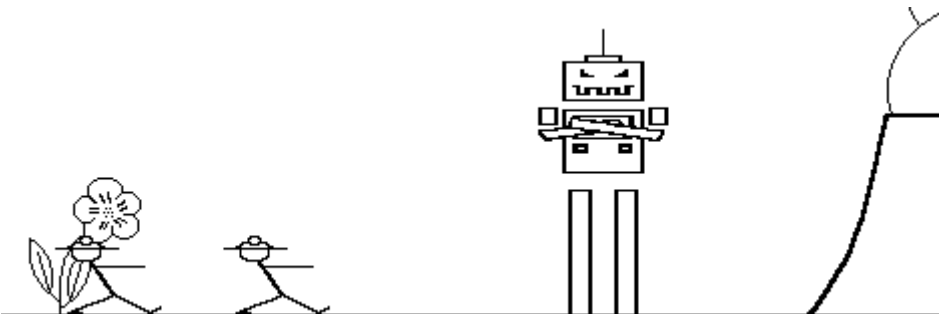
Celui qui est méchant, nocif, envahissant, étouffant, celui qui veut plein d'air à polluer pour lui, pour ses machines, ne bonifie pas son âme durant le cours de ces actions qui sont sommes toutes, il faut bien le reconnaître, vachement égoïstes. Il la bonifie néanmoins dans les instants de lucidité qu'il connaît

car, comme tout être, il a besoin d'aimer et d'être aimé, et malgré tout, un être aussi méchant, cruel soit-il, est bon.

L'enseignement du Yin et du Yang nous apprend que personne n'est complètement bon, complètement méchant. Et que donc, nous avons tous au fond de nous, un fond de méchanceté qu'il nous faut canaliser, neutraliser pour nous améliorer sans cesse toujours plus.

Devant la mort, nous pourrions nous demander ce que nous avons fait et nous nous reprocherons. Il vaut d'ailleurs mieux se reprocher de son vivant car la seule accumulation d'actes mauvais fait la peur de la mort.

Et le remord tue. Lui seul.



# Les Monstres

Debout sur son tonneau quelque part au milieu de la petite place près du port en ce jour de marché, N'imp fait l'attraction et se lâche carrément :

" Vous a-t-on déjà parlé de monstres ? Mais qui sont les martiens ? Quelles sont donc les questions qu'il faut poser pour définir les grands principes fondamentaux du système de base ? Où et quand il est nécessaire d'admettre trop de matérialisme

**Stop ~~~~~ !?!**

Voici pourquoi je vous ai fais venir.

Il était un fois...

Euh... Non ! C'est pas ça. Plutôt :

Un jour qu'il faisait nuit, je regardais à la lumière de la lampe électrique, dans un livre, la composition de la matière.

Petit cours de physique rapide : Un bloc de matière n'est qu'un conglomérat de grains si minuscules que seul le microscope effet tunnel parvient à en faire apercevoir les plus fines structures nommés " molécules ".

Une molécule est un groupe d' 'atomes ", plusieurs atomes de corps simples, tenus entre eux par quelques corrélations d'ordre magnétiques assez stables. Enfin, ça dépend.

Un atome est composé de particules. Certaines forment un noyau, et d'autres tournent autour.

- Les trucs qui tournent autour s'appellent les " électrons ", signe électrique moins -, négatif;
- L'une des sortes de particules du noyau s'appelle les

“ protons ” et comportent un signe positif, plus +;

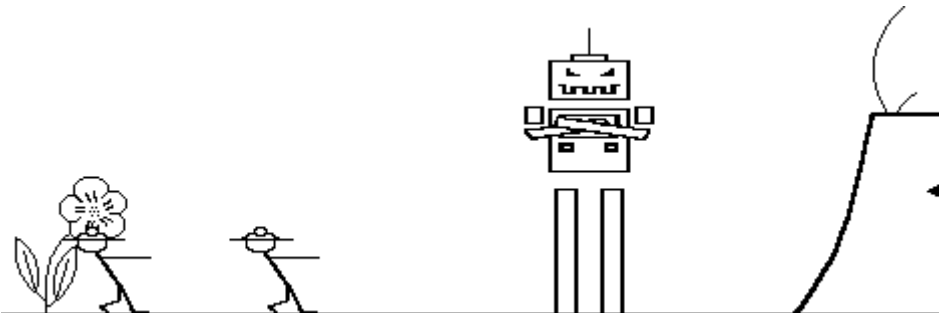
- L'autre s'appelle les “ neutrons ”, et comme leur nom l'indique, ils sont neutres. Un peu comme les Suisses. Les Autrichiens aussi.

Suivant les corps simples, il y a plus ou moins de ces particules ci-dessus nommées mais, il y a normalement toujours autant de protons que d'électrons, sauf brièvement pour les métaux conducteurs car l'électricité est un flux d'électrons mais on s'en fout. Les électrons tournent autour du noyau un peu comme les planètes tournent autour du soleil.

Et j'étais là à regarder batifoler mon atome sur les pages du bouquin : Ça contient de l'énergie, un atome ! Quand on en casse un, surtout un d'uranium, un peu plus fort qu'en le laissant tomber par terre quand même, ça projette les particules dans toutes les directions. Ces particules vont à leur tour casser les atomes alentour...etc, et reformer à l'aide de ces briques primordiales d'autres atomes de matières différentes. Cette drôle de propriété s'appelle la radio-activité. Rapide topo d'une matière vivante non protégée qui passerait à proximité : Irradié. Modifié dans sa structure. Transformée parfois définitivement. Lorsqu'une particule ne rencontre aucun atome à fracasser, elle voyage dans l'espace.

Tellement il y a d'énergie dans un atome, je me suis dit : “ Vu la configuration géographique des lieux d'un atome et d'un système solaire, et en faisant abstraction de toute échelle, l'univers est peut-être cailloux dans un autre monde ? ”

Si nous y sommes minerais d'uranium, il se peut qu'on éclate la gueule de cet électron qu'est la terre en lui projetant - avec un gros lance-pierre quand même - une planète dessus à une vitesse proche la lumière mais ce n'est pas grave :



Nous devrions juste changer de dimension.



$E = MC^2$ . Cette formule, que tout tend à laisser croire qu'elle est vraie, signifie que l'univers est courbe dans sa quatrième dimension d'espace-temps. Application : le temps s'écoule différemment pour deux observateurs qui se déplacent à des vitesses différentes dans l'univers. On se déplace toujours dans l'univers. Exactement comme l'observateur ci-contre.

La lumière telle que nous la connaissons, est universelle : Elle appartient à notre univers-cailloux. Le temps, lui, est inter-universel : Il s'écoule dès que l'existence est acquise. Forcément. Il existe donc plusieurs mesures de temps. La vie est très certainement inter-universelle. Elle a très bien pu paraître sur la terre dans un truc flasque et mou qui était vaguement une algue bleue, d'un autre univers microscopique. Elle est sûrement apparue ailleurs dans l'univers, dans d'autres univers similaires, dans ces univers que constituent les choses, dans les univers ou nous ne sommes que chose...

Car il s'agirait bien de définir un cadre tel que :

**petit < nous < grand.**

Mais nous observons que toutes les lois qui régissent l'infiniment petit ne s'appliquent pas dans l'infiniment grand, et vice et versa. Alors on cherche une faille dans la relativité générale. On en bave bien !

Je ne voudrais pas tomber dans la paranoïa, mais il me semble qu'évoquer le problème des martiens dans ces conditions amène invariablement à émettre l'hypothèse de pouvoir se faire balayer en moins d'une fraction de seconde, sans même nous rendre compte de rien, HOP ! Comme ça.

Il faudrait inventer d'autres échelles pour parler de ces petits/grands nains/monstres quand on sait que les limites de notre univers/objet se situent vers quatorze milliards et demi d'années lumière, que la lumière voyage aux environ de 300 000

kilomètres par seconde, et qu'il faut trente deux ans pour compter jusqu'à un milliard...

Pour les atomes, c'est pareil : un homme (ou une femme) sans les vides sidéraux de constitution de la matière n'est pas bien gros ! Une tête d'épingle si on ne compresse pas trop ?

Je n'irai pas par quatre chemins : Qu'est-ce qu'on fout là ?

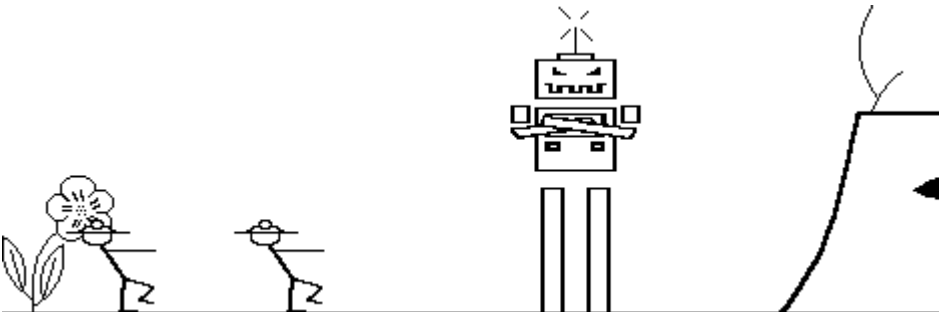
Tout ceci n'est qu'un infâme bordel qui ne tourne même pas rond !

Tout d'abord, il est bon de savoir que l'on n'est que de passage ici. Une étincelle a jaillit un jour de je ne sais où - une toute petite parcelle de vie dans un univers totalement inconnu qui évolue envers et contre tout - et qu'il nous appartient de protéger pour qu'elle survive et évolue. En grandissant, elle nous emmène et entraîne, mais quelque part, c'est sûrement nous que nous protégeons.

Il faut aussi se préparer à être recyclé dans ce monde ou dans un autre, c'est-à-dire que de ce vivant, nous préparons le monde où non seulement nos enfants vivront, mais en n'étant pas vraiment sûr de le quitter, le nôtre encore, peut-être sous la forme de plusieurs parties de plantes ou d'animaux, et peut-être, dans plusieurs autres mondes...

Notre corps, c'est de la matière qui s'use et vieillit. Nous passons la majeure partie de notre temps là-dedans, et quand la matière est usée, elle s'en va nourrir les asticots, et nous, nous sommes peut-être déjà les asticots ! Les asticots s'en nourrissent, mais peu importe : Nous avons assassiné plantes et animaux pour vivre.

Le paradis est là et la terre est belle parce que la vie est belle et c'est tout !



La terre, c'est du matériel mais c'est nous et notre environnement, même ce qui ne semble pas humain, ou sans vie. Il s'agit pour un vivant, de provoquer chaque jour la vie.

L'humain est formidable, car la terre a rarement été si évoluée - en tout cas, le genre humain a fait des choses géniales (génial = présence de génie). Mais il est dommage que le passage soit ouvert à toute forme de consommation d'espace, de matière, de temps, car il faut bien le reconnaître, notre époque est formidable de gaspillage : On ne prend plus le temps de rien, et une partie du monde court très vite pour défaire ce qu'une autre a bataillé ferme, transpiré sang et eau à faire, et vice-versa. Faire et défaire. Agitation, croissance, emploi, richesse...

Et comme, scoop, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme (Lavoisier) dans cet univers probablement courbe (Einstein), c'est-à-dire où le plus grand univers est également probablement le plus petit, on a réussi à fabriquer de belles machines à énerver le populo à coup de " dépêche-toi ". Se lever avec le soleil ? Que nénies, le réveil est bien plus matinal !

Heureusement, notre hygiène de vie a grandement évoluée, et l'on peut maintenant tirer très fort sur nos corps avec grandement moins d'inconvénients. Mais si l'on devait retourner dans les cavernes, on tomberait vraiment de haut !

Allez, je vous fais une révélation surprenante, nous sommes en 3D. D comme dimensions.

Dimensions que voici : Temps, espace, matière.

- la matière, c'est des objets, des univers...
- formés de molécules, de constellations, galaxies...
- peuplés d'étoiles, soleil, atomes, planètes, astéroïdes, électrons, protons, météorites...
- qui s'attirent entre eux et se repoussent à l'aide de champs magnétiques.

Dans le vide intersidéral qui constitue tout, c'est-à-dire en l'absence de tout frottement, astres - particules (je ne ferais plus ce rapprochement à toutes les fois) ont inventé le mouvement perpétuel. Il existe une corrélation magnétique entre les étoiles et ces infimes particules car tout est question de champs magnétiques partout. Notre minable cerveau d'être " civilisés " et débile répond à des lois qui nous dépassent franchement. Ainsi

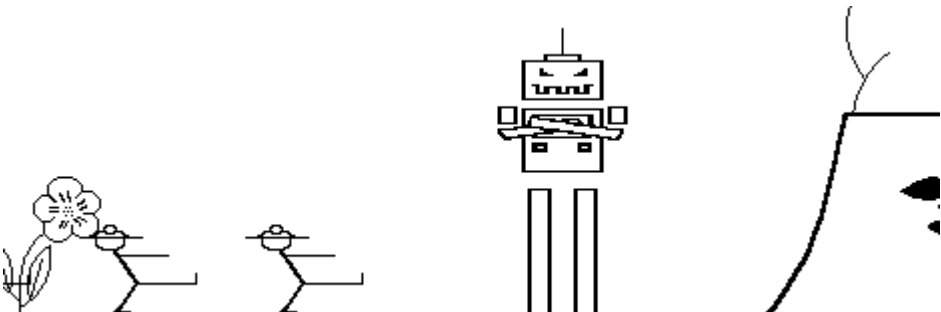
telle personne subit l'influence de tel astre parce que tel astre est en symbiose, vibre, résonne avec telle ou telle autre particule. L'astrologie est donc une science, mais ceux qui prédisent l'avenir ainsi : POUF ! l'astre qui les magnétise reste peuplé de charlots. Les champs magnétiques, c'est aussi la météo, les marées, les saisons, les masses d'eau, d'air... Ne dit-on pas que le vent du sud travaille les fous ? Sans les champs magnétiques, nous ne serions même pas de la poussière, pas même l'ombre de nous-même, nous ne serions rien.

Tous les phénomènes se passent en un temps. Un temps est, ce théorisme et ce matérialisme à la foi, qui sépare deux actions. Il existe autant de mesures de temps que d'univers emboîtés les uns dans les autres. Songez que nos martiens petits ont le temps d'apparaître et disparaître de nombreuses fois en une fraction de seconde. Petits ou grands, même si nous étions susceptibles d'établir un contact, nous ne pourrions communiquer car:

- notre temps est trop différent du leur,
- et puis je nous vois mal causer à un caillou ! "

Sur ces entre faits et de derrière, sont arrivés deux sergents de ville. Ils s'arrêtent, regardent, et écoutent en contenant leur rire. Le public commence à s'éclipser doucement. N'imp continu :

" Les astronomes ont raisons de tourner leurs instruments vers l'univers, ils peuvent y capter toutes sortes de résonances. Les résonances, c'est interjection temps-espace-matière. Tout n'est que résonance, ainsi : on écoute la radio, on téléphone portable, des systèmes de freins broutent et les vaches aussi, une bille de verre rebondit sur du carrelage, on entend des sons,





on voit des couleurs... bref, sans les résonances, je ne sais vraiment pas ce que nous serions ! ”

Les sergents de ville se sont approchés. Ils attrapent le tonneau que surmonte N'imp et se mettent à le secouer. N'imp, qui est assez souple et adroit, parviens à rester dessus, fournissant ainsi un assez joli numéro de cirque. Quelques personnes jettent rageusement en partant des pièces de monnaie dans son chapeau pour bien les faire tinter en guise de protestation. Ca regonfle N'imp qui leur sourit, et s'acharne de plus belles :

“ Mais oui ! Sans les résonances, mais que serions nous donc ? Et aussi, tout n'est qu'activité-Radio, n'est-il pas ? Car en fait, l'arrivée de forces n'est tout de même pas qu'une coïncid... ”

Ils l'interrompent :

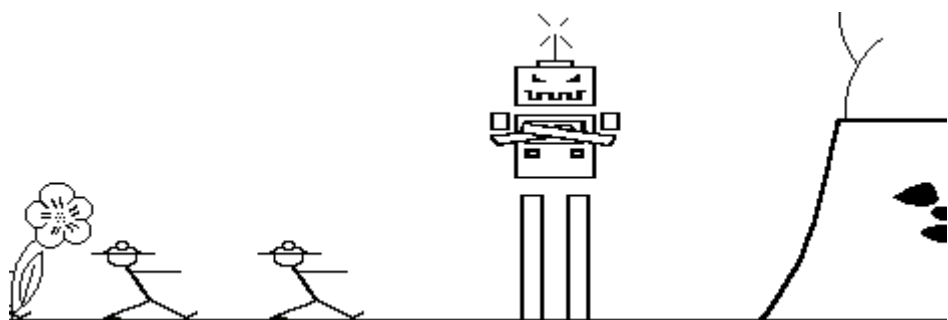
“ On nous a signalé un individu dangereux qui mettait des idées bizarres dans la tête des gens et qui faisait du tapage nocturne en plein jour debout sur un tonneau. Vous ne l'auriez pas vu roder ici par hasard ? ”

“ C'est pas moi m'sieur l'agent, c'est la faute à l'ordinateur... ”

“ Allez, descendez de là. Dérangement intempestif des forces de l'ordre durant la belote de l'apéritif, ça va vous coûter cher ! On va vous mettre un peu au frais déjà pour commencer. ”

“ Ah-la-la, vous êtes durs ! ”

“ Eh oui, mais que voulez-vous, les temps sont durs pour tout le monde ! ” Ils regardent le chapeau : “ D'ailleurs, à ce propos, si vous aviez un peu de bricole, il y a peut-être moyen : On va tomber en panne d'anisette à la brigade... ”



## CH 6

Et tu faisais quoi d'autre sur la terre, N'imp ?

Il réfléchit un instant, comme s'il regardait en l'air sauf qu'il n'a pas d'yeux, puis il dit :

Une fois, j'ai travaillé dans une fabrique. J'étais à l'emballage. J'emballais les mars. J'ai emballé les mars pendant trente ans. Trente-quatre exactement. Trente-quatre ans de bons et loyaux services, Monsieur ! Trente-quatre ans à emballer les mars ! Puis ils ont acheté une machine pour emballer les mars automatiquement, une machine qui marchait avec du nucléaire ! Et ils m'ont remercié en s'excusant très gentiment, mais j'ai très bien compris : C'est tellement mieux pour les mars d'être emballés par une machine. Et puis ça semblait tellement important pour eux !

Je me suis retrouvé au chômage. Au début, j'ai trouvé ça bon, puis rapidement je me suis ennuyé. Mais je ne savais rien faire d'autre que d'emballer les mars. Pas les bounty. NON NON NON ! Les mars ! Alors j'ai été à l'agence pour l'emploi. J'y ai rencontré des gens très gentils qui m'ont dit qu'ils n'avaient pas d'emploi d'emballer de mars à me proposer, que les mars s'emballaient tous seuls maintenant. Ils m'ont dit aussi que l'époque avait changé et qu'on ne pouvait plus passer son temps à emballer les mars.

A la place, ils m'ont proposé d'enculer les mouches. Mais vous pensez bien, trente ans de métier, j'ai tout de suite vu que c'était pas pareil ! Imaginez la même vie, mais à la place d'emballer les Mars, j'encule les mouches... Non, vraiment !

Ils m'ont aussi proposé d'enfiler des poches, d'enquiller des douches, d'encaisser des patches, d'empiler des couches, d'employer des farces voir même, d'employer des taches. Mais faut pas me la faire à moi : J'ai tout refusé.

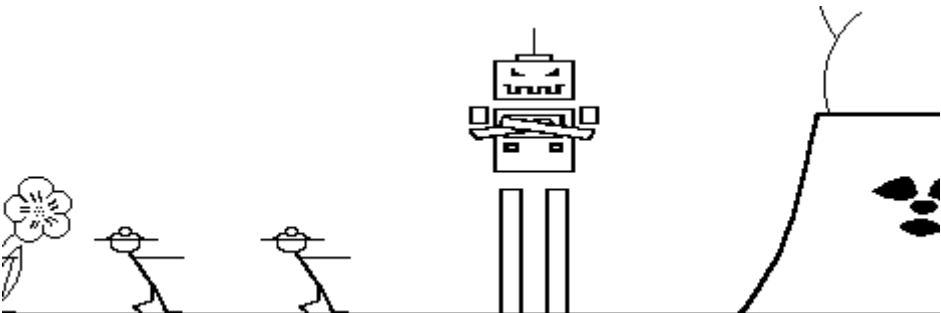
A bout de nerfs, ils m'ont dit que je n'avais qu'à aller à la fabrique de nucléaire voir s'ils en avaient à emballer. J'y ai été, et là ils m'ont dit que oui. C'était facile : il fallait juste l'attraper au fond des cuves.

Au début, c'était bien, mais rapidement je me suis retrouvé un peu dérangé par des mutations. Je mutais, voyez-vous ! Chaque nouvelle tentacule qui poussait faisait beaucoup rire les copains dans leurs tenues de cosmonautes, et aussi lorsque une espèce de grosse oreille est apparut vers mon genou, à coté la bosse que l'on attribuait à mon estomac. Mais j'étais radieux. Pourtant, les voisins, mes amis, tout le monde m'évitait au loin et, si je rayonnais et que je n'avais jamais besoin de lampe malgré l'électricité que la compagnie m'offrait gratuitement en guise de salaire, j'avais du mal, la nuit, à fermer l'œil si je puis m'exprimer ainsi. Enfin : ça dépend lequel...

Et puis des individus bizarres ont commencé à me poursuivre avec des instruments qui crépitaient en criant : " Houlala ! Houlala-lala-lala ! " La compagnie a alors arrêté mon contrat pour éviter les scandales.

Alors une nuit, j'ai bouclé mes valises. Un peu marre de cette vie de daube. Je voulais des épitaphes au dessus de ma tête : Je voulais gésir. Mais ça n'a pas été possible : Je suis parti en vapeur avant ! Adieu mars, douche, pochon, couché...

J'ai tout de suite vu beaucoup plus clair une fois que j'eus quitté la terre. Quelle belle planète !



Nuage variable est toujours là. En fait il ne comprend pas tout. Des Mars, ça, pas de problèmes : Il sait, mais sa s'arrête là.

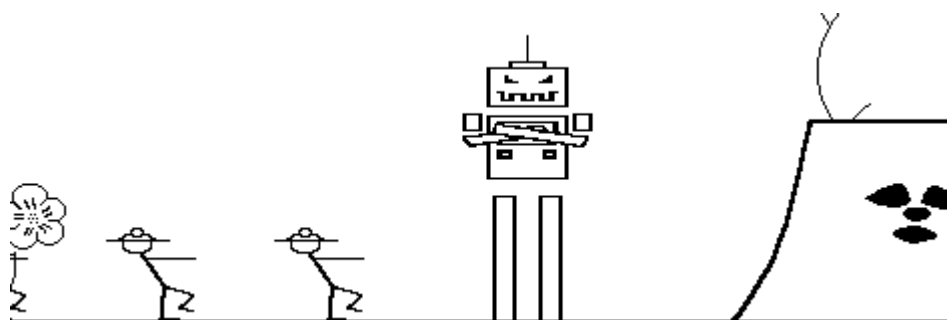
Dans les vert-violets, il demande :

Dis-moi N'imp, c'est quoi le nucléaire ?

Le nucléaire ? HOULALAAA ! C'est très compliqué, faut pas en parler !

Il laisse passer un moment.

Un petit garçon dans un HLM d'une banlieue sensible, fréquentait une école humide et en parlait très bien :



# Le NUCLÉAIRE

## Expliqué aux néophytes

- " Alors voyons : Pour expliquer ce qu'est l'énergie nucléaire... "

- " Moi M'sieur ! "

- " Euh... Oui, élève Jésus. C'est bien votre nom qui est en face de ce sujet que vous avez choisi pour votre exposé, mais vous auriez pu attendre que je vous appelle (vous n'êtes pas toujours aussi motivé !). Voulez-vous passer au tableau et expliquer objectivement à vos petits camarades ce qu'est le nucléaire ? "

- " Oui M'sieur ! "

(Plop-plop-plop Poum Aie!-Pardon-Excuse-moi Plop-plop (fayot !) toc tchic pof toung plop-plop pof aie pouf toc). Voilà !

- " Bien ! Elève Jésus, nous vous écoutons. "

- " Alors voilà : Je voudrais d'abord dire que, même si le nucléaire qui préoccupe, il est délicat de mener des recherches dans ce domaine. La cause en est que son développement qui a été - et est toujours - très controversé, a rencontré une vive et virulente opposition, a mobilisé de nombreuses forces : polices, gendarmeries, services de renseignements, gestion de la rumeur, militaires...etc, pour éponger les quelques sueurs froides qui perlaient au front de nos dirigeants d'il y a quelques temps. Le brouillard le plus opaque possible est donc prié de régner autour de ce qui touche au fonctionnement des centrales et des entreprises traitant de l'atome.

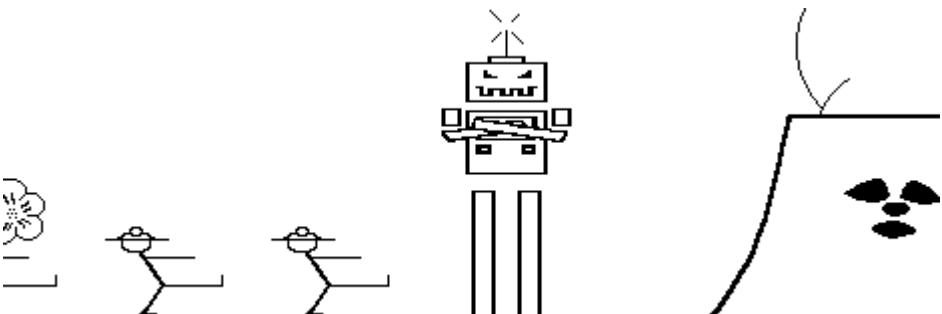
Tout est fait pour que rien ne clarifie cette situation. Les médias et les éditeurs sont soigneusement invités à éviter le sujet. Beaucoup prendraient des risques en le faisant, ce qui fait que de nos jours, peu d'ouvrages documentés sont publiés.

Les dictionnaires et les encyclopédies sont ceux qui en permettent finalement la meilleur approche, mais paradoxalement ce sont plutôt les ouvrages anciens qui sont le mieux documentés, ceux du début de l'application civil et d'exploitation de l'énergie atomique à des fins pacifiques d'indépendance, de Henri Becquerel, Marie Curie, Albert Einstein, jusque dans les années 1970, à l'époque où l'étalage de science avec force schéma et textes clairs servait de vitrine au développement, même si tous les domaines n'étaient pas abordés : celui des risques tout d'abord, mais celui tout aussi sensible des déchets; Disons que pour les déchets c'est très logique : On ne sait pas quoi en faire.

Pour mener des recherches approfondies, il est nécessaire de se tourner vers les associations d'opposants, qui regroupent leurs informations, quelques (trop rares) titres de la presse nationale, et vers la presse étrangère.

Les militaires ont toujours été intéressés par les propriétés fulgurantes de l'atome, des ravages que sa puissance expansive était susceptible de causer, et de son aspect énergétique. Leur collaboration avec le milieu du nucléaire civil n'a pas contribué à dissiper - loin s'en faut - la nébuleuse qui n'allait déjà que s'épaississant. Puis en 2003, même ce qui concerne le nucléaire civil a été classé " secret défense ". Les seules fuites autorisées sont alors devenues celles des centrales.

Peu d'organisations de contrôle totalement indépendantes existent. Toutes sont dans le collimateur du lobby nucléaire, qui





comprend la puissante AREVA ancienne compagnie générale des matières CoGéMa, l'ANDRA agence nationale pour la gestion des déchets radio-actifs. Quelques uns parviennent pourtant encore à chatouiller les géants : Greenpeace organisation étrangère, l'ACRO minuscule dans le cotentin, la Cri-Rad association loi de 1901, et quelques autres qui ne bénéficient plus depuis longtemps d'aucune subvention. Ils tentent de faire au moins respecter les quelques procédures définies par les organismes de contrôle, d'assurer une surveillance des sites, de dénoncer les pollutions. Evidemment, tout est mis en oeuvre pour entraver leur travail et gêner leurs publications. A coté des géants, ils ne sont pas bien gros... Mais tels de petits grains de sable, ils tentent d'enrailler les mécaniques trop bien huilées qui, sans cela, auraient tendance à s'emballer.

De l'information est diffusée par la compagnie d'électricité EDF et les entreprises sous-traitantes du secteur nucléaire, qui prennent aussi place dans le paysage audio-visuel en achetant des pages entières de publicité dès qu'ils sont attaqués quelque part, et bien qu'ils soient encore sans concurrence, dans l'unique but d'abreuver largement le milieu journalistique, pour de là noyauter l'information. Sans véritable contre-pouvoir pour leur faire face, on peut parler de propagande.

Petit exemple : On parlait pour Super Phénix, avant son pseudo-démarrage heureusement avorté, d'oxydation de sodium.

Le sodium est un métal actif très instable qui, à température ambiante et à l'air libre se sublime (passe de l'état solide à l'état de vapeur), et réagit violemment avec l'eau. L'oxydation brutale de quelques milles tonnes de sodium en fusion présent dans le circuit thermique de cette centrale et dans lequel est immergé du plutonium ne peut-être qu'une gigantesque explosion cataclysmique. Je pèse chaque mot, et je ne parle que de l'onde immédiate de choc. Tout est donc fait - et c'est bien normal - pour éviter pareille catastrophe. Mais si on nous dit comme ça dans la télé : " L'autorisation de re-démarrage n'a pu être donnée car l'autorité de sûreté tient à s'assurer qu'aucun risque d'oxydation de sodium n'est possible ", on a tout de suite l'impression d'une lenteur bureaucratique pour un problème secondaire, non ? Et bien il faut savoir que toute la

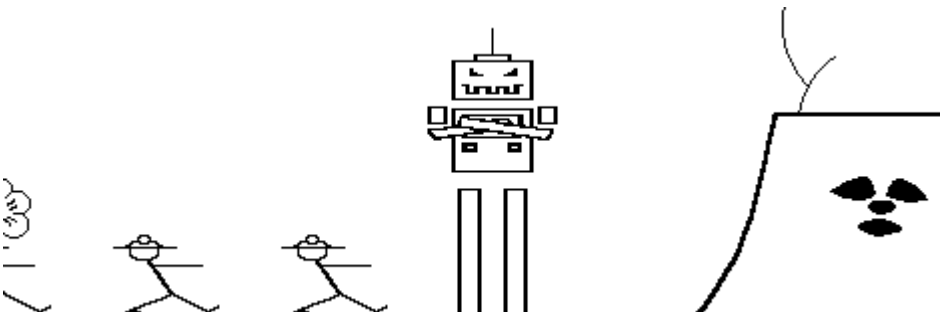
bulle nucléaire n'existe que par ce genre de communication.

Quand aux employés de la branche nucléaire, ils sont aussi les vecteurs de cette propagande, mais ils ont une excuse : ils sont les mieux désinformés; Ce qui est tout à fait compréhensible : Leur seule source est le service communication de l'entreprise qui les paie, qui préfère ne pas trop les voir en difficultés face d'éventuels opposants et surtout, éviter qu'il ne quittent leur poste sous l'effet de la panique en cas d'urgence ou de catastrophe, et tout le reste de la population avec, si possible.

J'ai parlé de plutonium sans expliquer : Le plutonium est longtemps resté le déchet ultime du travail de l'atome, mais on commence à disposer maintenant de voies pour en retirer encore de l'énergie. Il est le poison le plus violent que l'on est pu un jour fabriquer sur cette planète. Quelques micro-grammes dans l'alimentation en eau potable d'une ville comme Lyon sont susceptibles d'en faire disparaître toute population. Il vaut d'ailleurs mieux le faire exploser car, pour aussi dangereux qu'il soit, il ne provoque pas autant de dégâts de cette façon. C'est même son débouché premier : La bombe, pour le plus grand plaisir des militaires !

Malheureusement pour eux, et heureusement pour nous, la guerre nucléaire n'est plus trop inscrite sur la liste des finalités terrestres. En faire quoi alors ? On le stocke. On voudrait pouvoir le re-incorporer au circuit. Ou l'enterrer très profond. On bataille ferme : Le plutonium supporte mal le stockage : Il est instable, dégage de la chaleur en permanence, vieillit en se décomposant en sous-produits dont la manipulation est délicate, avant de redevenir de l'uranium - pour moitié - au bout de 24 000 ans.

Mais je m'éloigne de mon sujet : Qu'est ce que l'énergie nucléaire ?



L'énergie nucléaire, c'est l'extraction de l'énergie interne à la matière. Voyez la composition de la matière expliquée aux enfants chapitre " Les Monstres ". Si notre univers est une baudruche clairesmée de micro-grains de poussière en mouvements perpétuels liés les uns aux autres par quelques corrélations magnétiques et en équilibre précaire, il en va de même pour la matière.

Bien entendu, on peut extraire de l'énergie de quasiment n'importe quelle matière, aussi par fission, fusion... mais quand à fournir des milliers de mégawatts, il est nécessaire de bien choisir ses matériaux. On les choisit donc lourds, complexes, instables. On va en retirer de l'énergie dans une centrale nucléaire en le rendant encore plus instable.

Mais quel en est donc le principe de fonctionnement ? Simple : On prend des blocs uranium 235 et uranium 238 par exemple, préalablement formés en barres de combustibles. Ces matériaux sont très radio-actif, c'est à dire qu'ils projettent alentours des particules de hautes énergies en quantités importantes. On les dispose sur les supports prévus plongés dans le fluide primaire au cœur du réacteur - une enceinte de béton armé et précontraint fort robuste - en une alchimie moléculaire calculée fonction des masses et vitesses des particules de chacune pour qu'elles interfèrent entre elles afin de former une charge critique capable de démarrer seule sa fission, mais pour l'instant encore séparées par des plaques absorbantes nommées barres de contrôles.

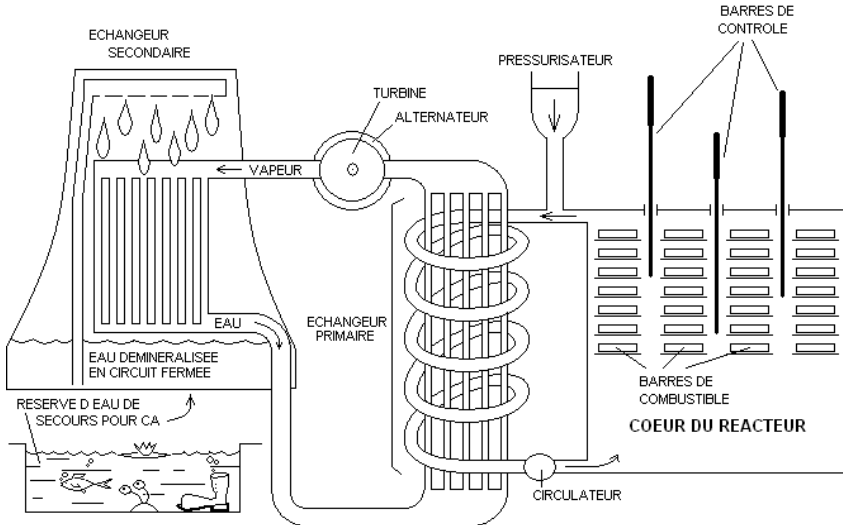
On ferme le couvercle. C'est prêt.

On fait circuler le fluide primaire, et on éclipse doucement les barres de contrôle. La charge critique se forme et la réaction démarre : Les particules des barres de combustible bombardent leurs voisines, cassant leurs noyaux atomiques, et reforment avec ces nouvelles briques d'autres matières, en un nombre énorme de cataclysmes interplanétaires minuscules qui dégagent une certaine chaleur. On laisse chauffer le tout gentiment en stabilisant et en contrôlant au mieux, car à tout moment et en un instant peut se créer un matériaux exotique, par exemple une grosse bulle de gaz - argon, hydrogène, strontium, radon - radioactif en surpression qu'il faut immédiatement évacuer à

l'extérieur de la centrale sous peine de voir tout ça exploser. On maintient une certaine pression (environ 130 bars), qui permet de maintenir une température d'eau élevée (autour de 230°) sans bouillir, puis on peut aller se reposer un peu. Un peu seulement...

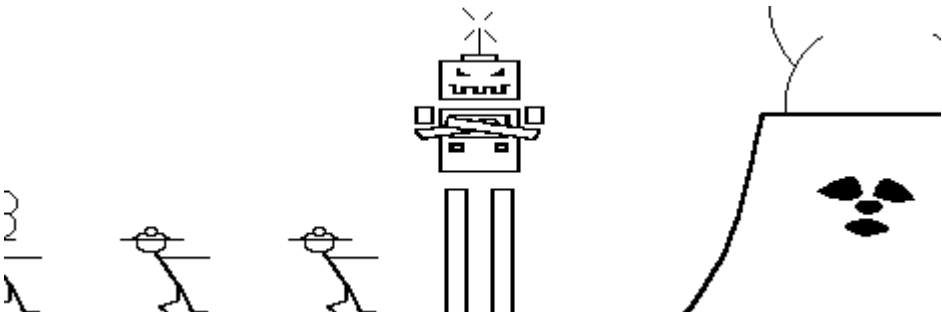
## PRINCIPE DE FONCTIONNEMENT

DE LA MAJORITE DES CENTRALES D'ICI BAS



Tout baigne, si je puis m'exprimer ainsi. Dans le fluide primaire. Le rôle du fluide primaire est d'assurer le refroidissement du cœur en véhiculant la chaleur en vue de son utilisation; Mais il entre aussi dans l'alchimie moléculaire:

- soit de façon (assez) neutre ( $H_2O$ ),
- soit en tant qu'agent modérateur ( $CO^2$ ),
- soit profondément dans la physique des transformations matérielles (Sd).



La qualité du fluide primaire, et la façon de l'utiliser, déterminent la " filière " d'une centrale.

Tout ceci est donc fait pour produire de la chaleur. On en veut de la chaleur ? On en obtient. Beaucoup même. Le fluide primaire véhicule cette chaleur jusqu'à l'échangeur primaire où elle change l'eau d'un deuxième circuit non radio-actif en vapeur, avec laquelle on entraîne les turbines des générateurs électriques. Cette vapeur est ensuite re-condensée en eau dans l'échangeur secondaire, ces grandes tours qui fument blanc, ou l'eau du fleuve à proximité passant en circuit souterrain, avant de retourner au circuit. La chaleur est donc dans tous les cas évacuée dans la nature. Parfois, elle sert encore un peu avant. Par exemple : On fournit de l'eau chaude à des élevages de crocodiles pour les touristes. Une centrale ne produit pas de rejets toxiques tant que la chaleur n'est pas toxique au climat qui se réchauffe.

Les premières centrales étaient de la filière dite " à eau bouillante ", vieux principe sans avenir où l'eau du fluide primaire est directement changée en vapeur à la sortie du réacteur par dépressurisation. Il n'y a pas d'échangeur primaire : Le circuit unique, qui comprend la turbine et le condensateur de vapeur, est radioactif tout du long. Toute fuite est donc automatiquement contaminante. Il est de plus délicat à refroidir après l'arrêt, bref : On abandonne ce principe qui nécessite des matériaux miniers basiques, chers, peu énergétiques, embêtant à extraire pour l'environnement et les opposants, pour se consacrer aux matériaux de plus hautes énergies qu'on a obtenus des précédentes fissions. En subsistent quelques-unes dans les pays de l'est qui, bancales, continuent de produire de la chaleur car elles sont indispensables à l'économie de ces pays pauvres, participent à la lobotomisation de la population locale, sauvegardent le patrimoine mondial.

Et puis il faut bien être moderne, c'était un peu sale, on disposait de plus en plus de matériaux déjà irradiés, et puis on a les moyens de semer la mort à des coûts autrement prohibitifs.

On a donc développé la filière eau pressurisée, plus polyvalente, qui permet de pousser les performances des centrales, c'est-à-dire : de poursuivre la partie de bras de fer

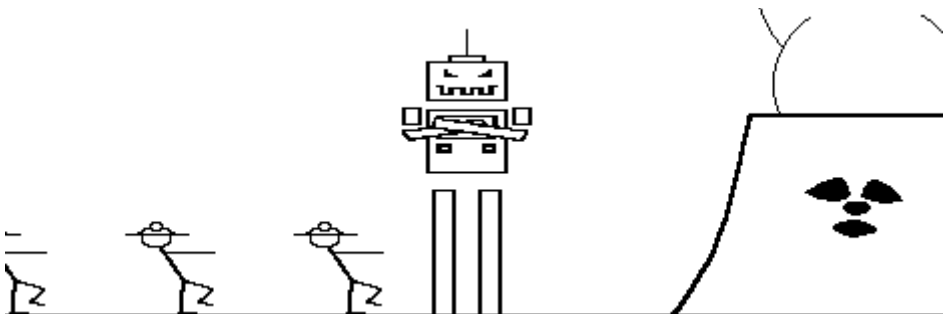
avec la matière, irradier encore plus nos matériaux, en retirer encore plus de chaleur... etc. Ce principe, plus propre, met en oeuvre un échangeur et un circuit secondaire non radio-actif. Pile-poil le schéma de la page de derrière. Le système eau pressurisée est le plus employé dans le monde.

On a autrefois développé la filière graphite-gaz parce que le fluide primaire, du gaz carbonique sous pression, ralentit la vitesse des particules, jouant ainsi un rôle d'agent modérateur intéressant lorsqu'on utilise certains matériaux déjà plusieurs fois sollicités, et dont l'instabilité nécessite ce genre de fonctionnement. La filière graphite-gaz présente entre autres inconvénients que les fuites difficilement détectables de ce gaz lourd forment des nappes radioactives qui envahissent les espaces clos et rendent le travail sur les sites délicat. On abandonne aussi ce principe. En subsistent encore quelques unes dans les pays, qui participent... etc.

On a développé ensuite la filière dite " neutrons rapides ". " Neutrons rapides " pour éviter de nommer le Sodium en fusion qui sert de fluide primaire;

" Neutrons rapides " pour enjoliver une technique qui permet de retirer encore de matériaux qui ont déjà beaucoup donné, qui étaient considérés comme des déchets ultimes, qui ressortiraient avec une instabilité encore accru... etc.

Pour parer à tout contact entre le sodium en fusion et l'oxygène de l'atmosphère par les inévitables fuites, et de tout contact avec l'eau, ce qui provoquerait dans un cas comme dans cataclysme, le réacteur et tout le circuit primaire sont dans une enceinte de confinement emplie d'argon, un sel neutre est dans le circuit secondaire à la place de l'eau, et en bout de chaîne le circuit tertiaire de vapeur.



Fort heureusement, ce très dangereux principe est en voie d'abandon. En subsistent encore... etc.

Quelque soit la filière :

- On dose la fission en montant et descendant précautionneusement les barres de contrôle,
- On fait circuler le fluide primaire pour refroidir, et ceci est l'**I**mpératif, avec un **I** majuscule et en gras, et même encore un certain temps après arrêt.

S'il cesse de circuler, la température au cœur du réacteur s'élève. Si l'on ne rétablit pas la circulation rapidement, et que le fluide primaire est l'eau, celle-ci entre en ébullition (Flash-boiling), et se retrouve via les soupapes de sécurité, toute radioactive qu'elle est dans l'atmosphère. Si l'on insiste encore, c'est le " syndrome chinois " : Privées de refroidissement, les barres de combustibles détériorent leurs supports et tombent au fond du réacteur. La réaction, qui échappe ainsi à tout contrôle, continue de chauffer fortement. Elle traverse le fond du réacteur et s'enfonce dans le sol en fabriquant des mètres cube et des mètres cube de gaz, comme cela s'est passé - et se poursuit toujours - à la " centrale Lénine " de Tchernobyl. Mais on avait des précédents de fontes partielles de cœur moins bruyants : Three miles Island aux Etats-unis, pour ne citer que lui. Elle s'enfonce dans le sol car rien de ce que l'on connaisse ne sait résister à la température d'une réaction de ce type en liberté; Et à partir de ce moment là, on ne sait plus rien faire, que contempler dubitativement. En creusant, les matières tombent. Tant que l'amalgame tombe en position de pouvoir continuer à réagir d'une manière ou d'une autre, il continue, de produire du gaz, de la chaleur, et de s'enfoncer. Un jour, par miracle - et uniquement par miracle - la charge critique ne se reforme pas. On peut alors, à partir de ce moment, envisager, avec d'infimes précautions, d'aller récupérer le jeu de Mikado au fond du trou...

Pour arrêter normalement une centrale, on " tombe les barres ". Meuhnon, on n'emballe pas la réaction : On descend gentiment les plaques qui séparent les barres de combustibles !

Une fois les barres de contrôle descendues, ce qui n'est déjà pas si anodin, il faut continuer de refroidir. Autant dire que

le circuit de refroidissement fait l'objet de toutes les attentions : doublement voir triplement des pompes, des circuits, des systèmes, des réseaux de surveillance... Mais il peut arriver des choses un peu imprévisibles, par exemple : une inondation peut paralyser certains fonctionnement (Blayes), le gel peut gêner les diesels de secours (St Laurent des eaux, Bugey), une info peut faire défaut... Et là... Des cas sont répertoriés de ces incidents insignifiants qui font peser au-dessus de nos têtes de graves dangers.

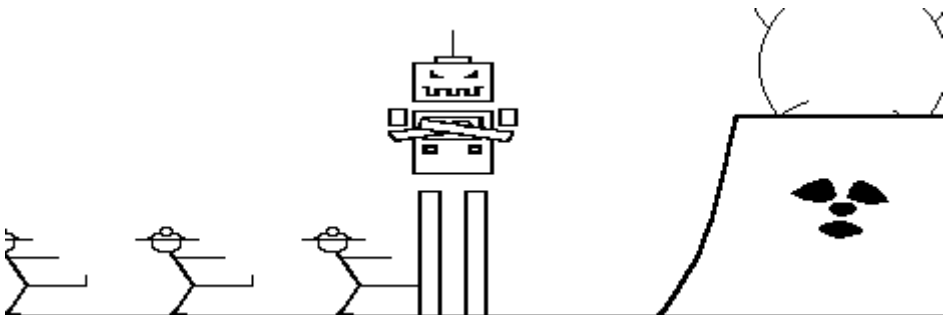
Fin du cycle électrique.

Mais je parle, je parle et donc, le temps passe...

Au bout d'un temps, plusieurs mois quand même, nos barres de combustibles perdent de leur intérêt. Elles ont délivré de l'énergie, leur structure a évolué, et leur rentabilité pour ce type de fonctionnement est moindre. Mais elles ne sont pas, loin de là, devenues inoffensives : Non non non ! Elles sont transformées, plus instables, plus dangereuses, en tous cas moins intéressantes pour ce principe. On descend alors les barres de contrôle pour arrêter complètement le réacteur, on remplace un tiers de ce combustible que l'on stocke dans une piscine en attendant que le plus gros de sa radioactivité décroisse un peu, puis on l'envoie dans un centre de retraitement.

Petite parenthèse : Le transport se fait par train, par bateau, par la route, avec tous les risques environnementaux que cela comporte (déraillement, sombrage, collision...) et au milieu des gens, mais enfin Passons.

Là, on sépare les différents radio-éléments : On extrait les plus actifs en bout de chaîne devenus inintéressants, on les stocke en attendant de savoir quoi faire de leur devenir, puis on





bidouille le reste pour alimenter les filières, d'où elle reviendront encore plus active, sur une période encore plus grande... etc. Cette opération s'appelle l'enrichissement.

C'est comme ça le nucléaire : On ôte les plus actifs pour enrichir...

Dans tous les cas, reste la matière. Jamais la radioactivité n'en décroît avec le retraitement. Le retraitement n'est capable que d'effectuer des transferts de matières pour continuer de nourrir les filières.

Radioactivité : (Par Le Petit Larousse) Propriété de certains noyaux atomiques de perdre spontanément de leur masse en émettant des particules ou des rayonnements électromagnétiques.

Telle est la définition de base du dictionnaire. Il est cependant utile de préciser certains points :

- Tous les corps de l'univers sont constitués de noyaux atomiques;
- Tous les noyaux vieillissent et perdent de leur masse en émettant des particules;

Tous les corps de l'univers sont donc radioactifs, mais :

- Avec le temps, ils gagnent en stabilité sans jamais atteindre zéro. Comme on peut difficilement mesurer la radioactivité d'un corps stable, elle est dite négligeable (Même si l'on date des objets de cette façon). On réserve le terme " radioactivité " à des choses ayant une forte activité radio.
- Une particule dégagée voyage parfois très longtemps dans l'univers, jusqu'à ce qu'elle rencontre :
  - Une antiparticule avec laquelle elle s'annihile;
  - Un autre corps avec lequel elle interagit.

Fonction de leurs masses et de leurs vitesses (de leur énergies donc), certaines particules sont inoffensives, d'autres dangereuses. Les conséquences occasionnées dépendent aussi du corps qu'elles rencontrent. Chaque matière a sa propre réaction à chaque particule. Ainsi :

- Il est des cas de transparence: les particules traversent la matière;

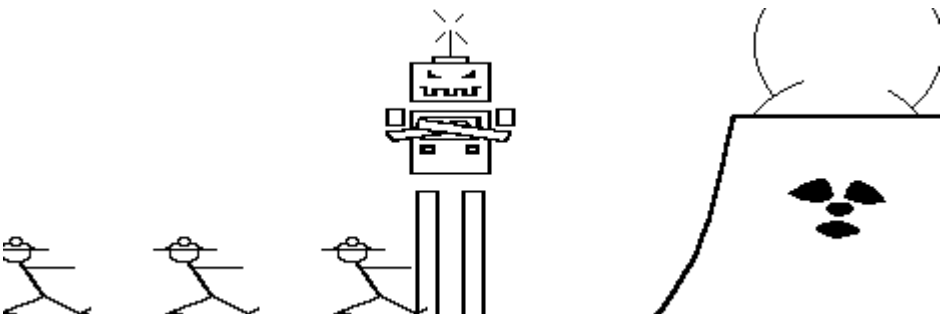
- Elles traversent celle-là, mais telle autre les intercepte;
- Parfois, elles sont juste ralenties;
- Déviées;
- Il est des cas de réflexion : La matière renvoie les particules;
- Il est des cas d'absorption : les particules sont intégrées;
- Il est des cas de restitution;
- Souvent encore longtemps après;
- Avec, ou sans modifications de la matière initiale.

Par exemple :

- Les neutrinos, issus de l'activité solaire, traversent la terre de part en part dans les vides inter-sidéraux de constitution de la matière;
- Les photons lumineux sont réfléchis par une surface claire, absorbés par une surface sombre, modifient rapidement les plastiques. Ils sont absorbés par le phosphore et le radium qui les restitue plus tard. En nucléaire, ce principe est appelé "modération".

Les trois particules alpha ( $\alpha$ ), bêta ( $\beta$ ) et gamma ( $\gamma$ ) concernent plus particulièrement le nucléaire. Elles font partie des plus énergétiques et sont donc celles dont l'impact cause le plus de dégâts, surtout dans le vivant.

Les cas de réflexion ou de transparence sont dues au fait que certaines particules n'interfèrent pas avec certaines matières, ou sont repoussées par elle.



L'absorption par un corps de particules de hautes énergies est appelée irradiation ou contamination. De là, il se met généralement à irradier :

- Soit en restituant les mêmes particules qu'il a absorbé,
- Soit en en restituant d'autres,
- Soit les deux,
- et souvent à se modifier plus ou moins à la suite de la réaction en chaîne.

Un corps de très forte activité radio est appelé " source ". On en fait généralement des barres de combustible ou des bombes, mais il y a d'autres débouchés. Une source projette alentour quantité de particules : Elle irradie, elle rayonne, elle est radio-active.

Une source étant un corps ponctuel, la dose reçue diminue avec la distance. Un fluide - de l'eau ou de l'air - absorbe également de l'énergie aux rayonnements.

Si un rayonnement modifie les propriétés des matériaux qu'il irradie, l'univers n'existe que par la radioactivité, et nous ne vivons que par cela. Un certain rayonnement nous est donc nécessaire. Mais comme le " pas assez " est l'ami du " trop ", aucune des radiations que nous recevons n'est anodine.

A hautes doses, un rayonnement provoque rapidement de graves lésions dans le vivant, mélange subtil d'une multitude de corps simples en interférences radioactives les uns par rapport aux autres et en équilibre précaire, enfant délicat d'un triage atomique multi-milliardaire d'année vieux qui nous précède : Le loup dans la bergerie.

Pourtant, si vous étiez hautement irradiés, vous ne sentiriez rien du tout. Vous le sentiriez un peu plus tard avec l'arrivée des lésions, d'autant plus vite que la dose reçue est importante.

L'activité-radio décroît avec le temps, et seulement avec le temps. Elle décroît de moitié en une période, puis de moitié encore au bout d'une autre période...etc, pour ne jamais atteindre zéro. La période, va de quelques micro-secondes à plusieurs millions d'années.

L'industrie nucléaire emploie le mot " demie-vie " plutôt que période pour dé-dramatiser, mais ce n'est pas exact :

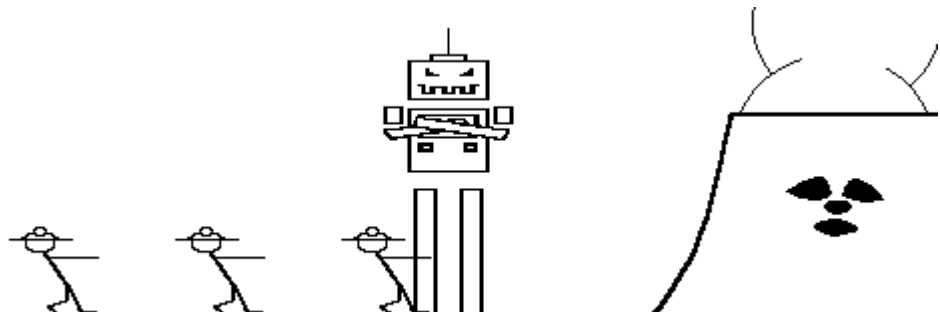
Certains matériaux ont besoins de plusieurs demi-vies pour atteindre une valeur " acceptable ", d'autres - des gaz surtout - n'ont parfois pas besoin d'une demie-vie complète.

Un corps irradié doit être stocké à l'écart de tout, dans une enceinte - on dit confiner - jusqu'à ce que, demi-vies après demi-vies, ses valeurs de radiations finissent par atteindre un seuil acceptable. Pendant tout ce temps de décroissance, il continue de dégager de la chaleur qu'il convient d'évacuer afin de respecter ce confinement, et aussi d'autres choses dans l'évolution de ces corps qui imposent une surveillance pointue, des interventions délicates, et rendent les stockages forts complexes, et donc coûteux.

Plus on irradie un corps, plus on en retire d'énergie, plus on allonge sa demi-vie et l'intensité de son rayonnement. Il devient source. Ce paragraphe traite de matériaux de fission, ou de déchets à vie longues, ou de combustible nucléaire ce qui est exactement la même chose.

La vie de ces matières atteint maintenant les millions d'années, années pendant lesquelles il nous faudra confiner, refroidir, veiller ces matériaux; Les éminents spécialistes en sont bien conscients, ils l'étaient au départ, ce qui est un scandale.

La physique et la chimie moléculaire sont des domaines où tout est possible. Par exemple : un corps peut augmenter du carré de sa masse volumique en  $10^x$  seconde en changeant d'état. Concrètement : une gigantesque bulle de gaz se forme en un bref instant, à la suite disons d'une erreur dans le réglage d'une barre, ou d'une mauvaise répartition du refroidissement. Les murs de béton tremblent alors comme château d'allumettes. Ce genre d'accidents pas si rares nécessite la dépressurisation du cœur par un clapet de sécurité, et le relâchement à l'extérieur



d'une poche de gaz radioactive d'une période six heures en général. Ce gaz demeure invisible. Surtout on n'alerte personne et on clôt l'incident. Classique.

Et on en est là aujourd'hui. On sait que ces retraitements qui poussent les matériaux vers des limites inconnues jusqu'alors, mais que l'on calcule mathématiquement au fur et à mesure, induisent des principes de fonctionnement de plus en plus sophistiqués, de plus en plus potentiellement dangereux.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'homme n'est plus du tout maître de son destin.

Il a cessé de l'être dès lors qu'il a commencé à fabriquer du bouton rouge, car le seul débouché des matériaux les plus contaminés, s'il n'est de continuer de fournir de la chaleur, est de fabriquer des bombes, sinon d'être stocké définitivement, avec toute l'onéreuse logistique que cela comprend.

Si l'on estime maîtriser notre sujet, on le doit à la physique et aux mathématiques, qui n'étaient pas sans savoir qu'aucune solution n'est possible pour atténuer la virulence d'un matériau, que le temps. Ils ont confié à l'avenir le soin de trouver une solution à la décroissance rapide de l'instabilité de ces matières, en sachant pertinemment que, mathématiquement, il n'y avait rien à faire. Ils sont donc partis droit dans le mur sans oublier de nous entraîner nous, nos enfants, les leurs, pour de la satisfaction personnelle et du profit à cours terme.

Sauf que on n'est pas encore dans le mur. On a des alternatives à proposer, et on voudraient être entendus.

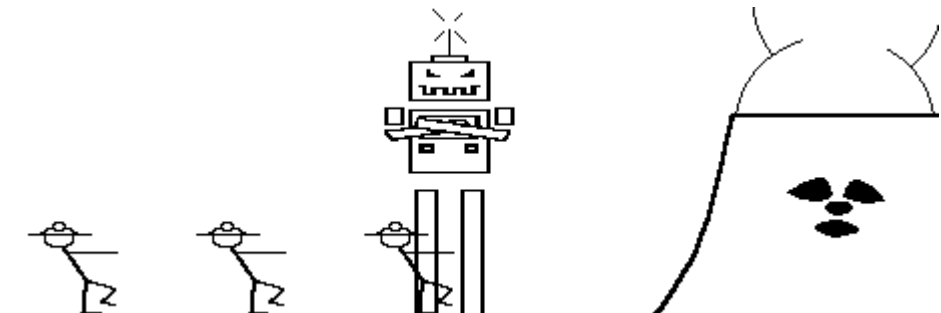
Années de grâce 2000 : La consommation d'électricité en France est telle qu'elle possède la plus grande concentration de centrales nucléaires par surface et par habitants au monde, mais elle en exporte la majeure partie vers des pays qui jouent la modération face à ce type d'énergie. La Suisse, qui construit naguère quelques centrales a lâché l'affaire (après s'être fait frayeurs !). La Suède, qui en possède pas mal, songe à mettre le holà (frayeurs là aussi). L'Allemagne s'est fixé une date limite pour un retour une vie sans nucléaire, et même les Etats-Unis d'Amérique ont ralenti leur politique d'expansion (frayeurs toujours). Le Japon marche avec ça (et malgré de bonnes

frayeurs). En Russie ça boîte vraiment, mais il faut vraiment - malgré plusieurs catastrophes - que ça tourne. Les pays en voie de développement en voudraient. On leur en fournit.

La France poursuit gentiment son rêve d'indépendance. Elle a développé un temps la filière " neutrons rapides " (Phénix et Super phénix), avec comme raison, l'écoulement des stocks de plutonium. Mais ce système en fabrique plus qu'il n'en consomme, et quoi d'autre de pire ? Mystère... Elle l'a fait en collaboration avec, entre autres, l'Allemagne et l'Italie, qui ont eu vite fait de retirer leurs billes, car Super phénix est un bide et le restera.

La situation française au jour d'aujourd'hui est la suivante:

- La France ne dispose plus de mines d'uranium. Elle est capable d'extraire de cette matière de ses sous-sols et de la transformer, mais elle a laissé les autorisations aux mains des maires des communes qui, dans leur grande majorité, refusent de signer les concessions minières : Les sites transpirent une anormale radioactivité très longtemps après la fin de l'exploitation. Mieux vaut donc laisser cela aux pays en voie de développement;
- Manque de bol, elle a parié sur le " tout nucléaire ". Elle dispose de réserves assez considérables de matériaux déjà irradiés dont on peut retirer encore de l'énergie, question de technologie. Il faut savoir qu'elle se permet de continuer de produire à l'aide de matériaux considérés depuis longtemps par certains pays comme des déchets ultimes.



- A ce train là, elle court à la pénurie. On pourrait s'en réjouir;
- Mais elle creuse dans une directions bien précise pour gérer ses stocks de déchets à vie longue qui représentent 10% du volume total conteneurs compris, mais 96% de la radioactivité totale : Elle cherche à les transmuter. Le nom est joli pour dire qu'elle poursuit encore des recherches nucléaires accessoirement à but énergétique.
- Elle met en fonctionnement, et malgré des opinions hostiles, des générateurs expérimentaux (Civaux), expérimental étant un mot fourre-tout bien pratique.
- Elle cherche aussi à mettre au point des fusions au plasma en suspension dans des champs magnétiques ou la température du cœur du réacteur se parle en... centaines de millions de degrés. Brrr !

J'ai aussi trouvé cela à l'ombre d'une centrale, ses panaches de vapeur variables suivant l'heure, le jour de semaine, la température, la demande extérieur, les maintenances... ses effets de réchauffement sur le fleuve.

D'un endroit ou l'on voit l'indépendance énergétique tourner à l'isolement carcéral.

Pour justifier une politique qui prouve depuis le début qu'elle est dans une impasse, on tentera encore d'insinuer que l'on peut faire décroître l'instabilité d'un matériau en le faisant réagir encore et encore dans une centrale toujours plus moderne. Il s'agira ni plus ni moins que de boniments de nucléocrates en quête de gigantisme que l'on connaît déjà.

Si on s'oppose, ils enverront les flics.

Ils saupoudreront le tout d'une tartine d'emplois, car c'est bien connu : Faire licencier crée des emplois.

Si cela était le cas, faudrait en effet que le bougre, remplacé par une machine automatique qui consomme de l'électricité retrouve de l'emploi. Ce n'est que peu le cas. Faut-il dire heureusement ? Sans emploi, ce bougre ne consommera plus : les machines tourneront à vide, plus personne ne paiera le courant.

Les voila se taisant, car ils ont réussi le tour de force de devenir indispensables : Même si demain tout le nucléaire était arrêté, le stockage des matériaux imposerait pour longtemps encore une évacuation permanente des calories, et d'une manière générale, une logistique telle qu'elle nécessiterait de gros moyens, de grosses sources d'énergie et donc... de centrales !

Chacun son boulot, disent-ils, sans vouloir regarder qu'un sous-sbire incapable d'intervenir laissera une fuite se produire sans pouvoir réagir.

Ce qu'ils pensent vraiment sans le dire : Il faut incorporer discrètement les matières contaminées dans l'environnement.

Ce qu'ils attendent de nous sans nous le dire, là ou ils nous emmènent : Croire que le risque est psychologique.

Ce qu'ils nous disent sans nous le dire : " Dormez braves gens, tout est calme ".

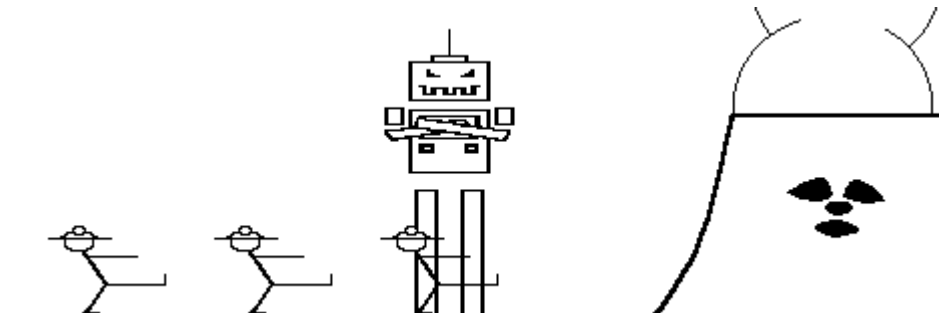
Ce qu'ils recherchent sans nous le dire : Le Grandiose et à travers, le pognon.

Ce qu'ils pensent de nous : .....

Tant que le prix de l'électricité reste élevé, qu'il y a une demande, la sécurité est " à peu près " assurée. Qu'un seul de ces paramètres vienne à flancher...

Alors vous ferez croire leurs bobards à qui vous voulez mais pas à moi. Je mets quiconque au défi de prouver le contraire de ce qui est exposé ici.

Bien sûr, ça ou là, une petite erreur due aux nombreuses et transparentes informations qui nous inondent comme la pluie dans le désert a fort bien pu se glisser, mais si cet exposé vient un jour à trouver auditoire, elle servira immédiatement d'appui au levier du discrédit qui l'enverra illico rejoindre les stocks





d'invendus. Il subira directement les assauts de la propagande et de la désinformation. Des mensonges seront proférés pour cela. Les services d'état de la rumeur seront de la partie.

Le nucléaire est une pente savonneuse : Maintenant que nous y sommes engagés, nous ne pouvons plus reculer. Il nous faudra, dans tous les cas, faire face. Impossible d'y abandonner en l'état : Impossible d'arrêter seulement une centrale et de la laisser telle qu'elle. Je ne parle même pas des centres de retraitement.

Les nucléocrates, derrière des masques de gentils bienfaisants sont près aux ignominies les pires pour se défendre : Ce sont eux qui nous ont engagé dans cette voie, et ont tout à perdre si la gabegie est découverte. Ils savent que le futur ne sera pas beau, refusent de payer les pots cassés avant qu'ils ne soient découverts, et pour cela usent de cache-pots, continuent leurs conneries dans le secret, rafistolent et bricolassent tant bien que mal en attendant la mort. C'est tout.

Il n'y avait pourtant pas besoin de sortir de l'ENA pour savoir qu'il n'est pas possible d'obtenir une énergie telle qu'elle nous permette de contenir les mouvements cosmiques des étoiles, si petites soient-elles, en brûlant une partie de l'énergie garante de leur stabilité dans nos lampes, en le faisant manger par des machines à fabriquer des chômeurs, en réchauffant la terre. Maintenant, nous reste les corps instables. Et si nous ne voulons pas finir ce qui nous reste de planètes en mains, faut y arrêter avec le nucléaire.

Le nucléaire n'est pas un problème comme un autre

## **Le nucléaire est LE Problème**

Malgré tous leurs boniments, nous ne disposons toujours pas de solutions acceptables à l'énorme problème que nous pose ce type d'énergie : Le recyclage convenable de tous les déchets hautement instables, toxiques, et dangereux.

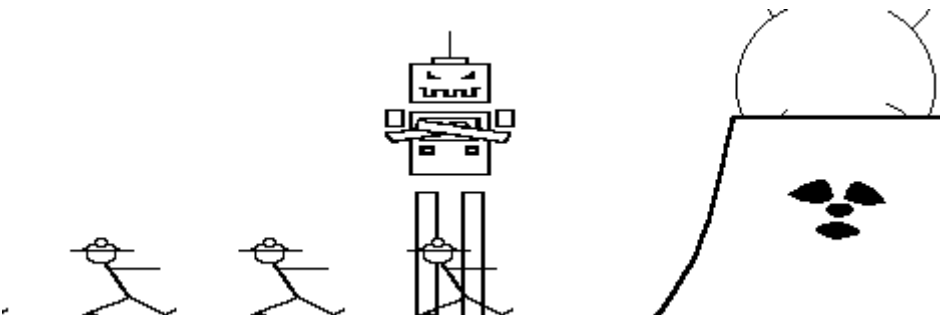
Il nous faut développer les énergies douces et renouvelables sans faire des choix dont on est sûr qu'ils finissent en cul-de-sac ou en trou à rats.

Il nous faut faire face dès maintenant, avant que la situation ne soit plus grave : Démontez et préparez des stockages sérieux pour l'avenir plutôt que d'attendre bêtement du futur, d'hypothétiques solutions comme on attend un train dans une gare désaffectée, c'est à dire en sachant pertinemment que rien ne viendra.

Il n'y a qu'à ce prix qu'il sera possible de laisser à nos enfants une Terre où ce problème, qui est loin d'être un des moindres, aura commencé à trouver solution.

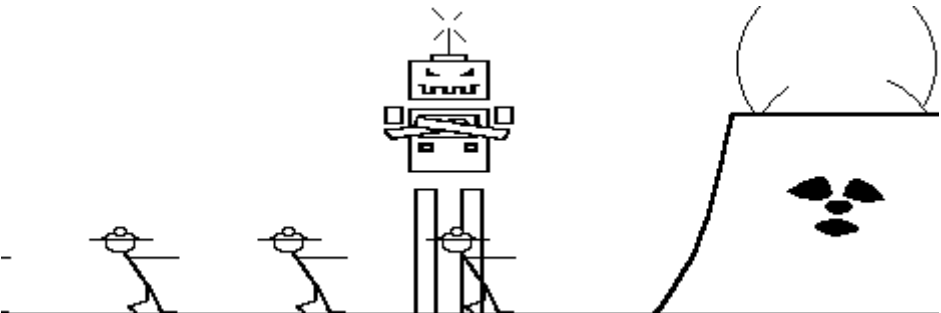
Et laisser une Terre correcte à nos enfants, n'est-il pas clairement et de loin le plus important ? ”

Bzzzzzzz



- " Elève Jésus, il me semble avoir pourtant très clairement prononcé le mot " objectivement " dans mon énoncé. Or, je constate que, comme d'habitude, vous ne pouvez vous empêcher de faire étal de vos opinions personnel ? "
- " Mais M'sieur, c'est juste un peu à la fin passque là vram... "
- " D'accord ! Je vous met huit, et encore, je suis trop bon : Votre texte traîne un petit peu en longueur, et on éprouve au bout d'un moment, une irrésistible envie de se chauffer avec votre exposé. Vous pouvez retourner à votre place ! "
- " Je peux dire une poésie de ma composition avant, M'sieur s'il vous plait ? "
- ???!?? " Euh... Ma foi... oui ! allez y ! "
- " Ca s'appelle : " On ne va pas tout de suite crever " "

On ne va pas tout de suite crever  
Parce qu'on est condamnés  
Ils ont besoin de nous pour consommer  
Faire augmenter leur PIB  
Il nous faut voter  
Des impôts et payer  
Pour travailler  
On ne va pas tout de suite crever  
On va agoniser  
Dans la Radioactivité  
Mais on va acheter  
Circuler  
Capitaliser  
Assassiner  
Nos proches pour manger  
Même s'il n'y a plus de libertés  
On ne va pas tout de suite crever  
Ils ont besoin de nos cervelles écervelées  
De nos muscles atrophiés  
De nos noms dans les fichiers  
Pour se rassurer  
Se reconforter  
Toujours plus gagner  
Alors on ne va pas tout de suite crever  
Encore un peu ils vont nous faire durer  
Jusqu'au dernier sou ils vont grappiller  
Jusqu'au bout ils vont nous faire trimer



En sachant qu'ils vont nous lâcher  
Mais vu qu'ils peuvent s'engraisser  
On ne va pas tout de suite crever  
On va se faire enculer  
Même si ce sont eux les pédés  
Il leur faut nous affamer  
Nous faire ramper  
Et lécher  
Mais pas expirer  
Et eux profiter  
De cette liberté volée  
Escroquée  
Mais endommagée  
Détériorée  
Au nom de leur complexité  
On ne va pas tout de suite crever  
On peut encore envisager  
De vivre quelques paires d'années  
Dans ce monde désagrégé  
Nos pays civilisés  
Vont tuer  
D'ancestrales idées  
Notre identité  
Est morte et enterrée  
Et ce n'est pas terminé  
On ne va pas tout de suite crever  
Mais ça ne va pas tarder  
On va se lever  
Pour résister  
Ne pas rester désabusé  
Face à la monstruosité  
Se préparer  
A leur mettre une tannée  
Les déboulonner  
Se révolter  
Pour ne pas tout de suite crever

- " Vous avez terminé ? "
- " Oui M'sieur ! "
- " Vous désirez regagner votre place ? "
- " Oui M'sieur ! "
- " Et bien faites-le. "

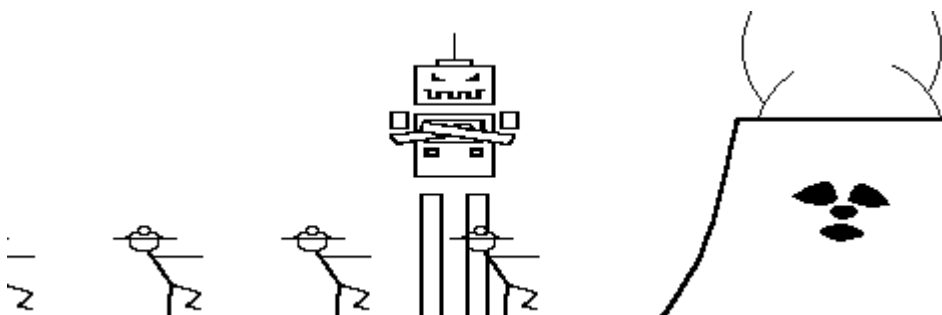
(Tchic-pof plop-plop Pouh Aie!-Pardon Plop-plop-plop-plop  
Tong (Hin-hin!) pouh Toc Wouizzz-Poc AIE! (Bien fait!) Plop-  
plop-plop Tchic-ping-Pouf....)

- " Alors nous reprenons le cours : Chapitre 9, au... "

**POUF ! .....**



- " Tiens ? C'est quoi cette coupure de courant ? "
- " C'est les barres qui sont tombées... "
- " Elève Jésus, vous avez **ZÉRO\_!!** "



## Le chemin

Le soleil est couché depuis cinq ou quatre heures minimum. Maurice pousse la porte de chez lui. Tout est sombre.

Il n'a rien sur lui pour éveiller la lampe qu'il sait être sur la table juste devant. Il part donc à tâtons dans la pièce d'à côté, la cuisine. Il n'y voit pas grand'chose, mais il connaît trop chaque recoin de son logis et son rangement si particulier. Il sait que, si par malheur, il n'a pas remis en place les allumettes derrière le pot de sel sur le plan de travail à côté du poêle, leurs place normale, il en sera réduit à l'amadou et au silex pour trouver flamme ce soir, mais - ouf ! - elles répondent présent.

Il en pousse le tiroir, sort une allumette, referme, la passe sur le frottoir, laisse la flamme qui naît grandir, retomber, se stabiliser tout en la surveillant avant de ranger la boîte .

Une main contre le courant de l'air, il repart doucement vers la lampe, soulève le verre à l'aide du levier, la présente délicatement à la mèche qui s'enflamme spontanément.

En prenant de l'assise, la flamme apporte la plénitude. Maurice la régule, et s'apaise du spectacle du feu. Que c'est beau une flamme !

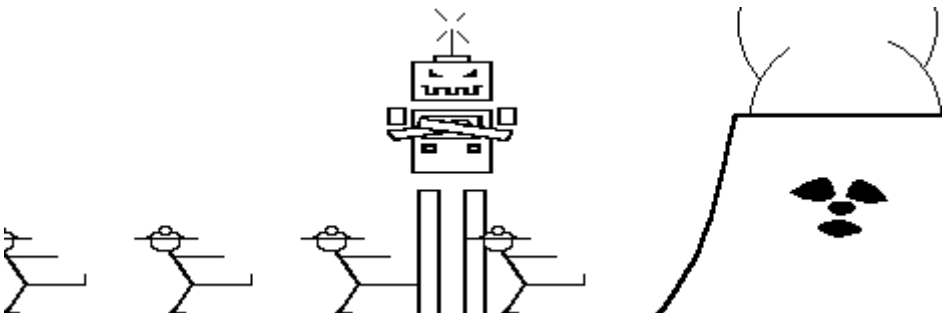
Il regarde autour de lui : les murs, le sol et le plafond, les portes et les fenêtres, les tableaux, les bibelots, les meubles... tout est là. Le même endroit qu'il a laissé. Chez lui. Pour combien de temps encore ? Tout dans sa tête est brumeux. Il ne saurait réfléchir maintenant à la situation qu'il sait pourtant critique. Il préfère aller se coucher.

Lorsqu'il ouvre les yeux, le jour est levé. Depuis Déjà un bon moment.

Il bouge un peu la tête pour chercher une ombre quelque part sur le sol qui pourrait lui donner une vague approximation de l'heure qu'il est; Mais aucune n'est nette car le temps est gris, et ce mouvement lui fait prendre conscience qu'il a horriblement mal à la tête. Il la repose donc sur l'oreiller. Sa bouche est pâteuse. Il met sa main devant, baille un bon coup, sent malgré lui, et éprouve un haut-le-cœur : Il a une haleine à tuer un bœuf ! Il a donc la gueule de bois.

Il tente de se remémorer ce que fut la veille; Il faisait beau, tout le monde était là malgré le froid en ce jour de fête. Les beaux costumes du dimanche, et puis la fanfare, les marchands, les flonflons, la tribune officielle et les cocardes et leurs discours - Monsieur le Maire en tête, plus pressé de s'en retourner tâter du vin nouveau dans la joie et l'allégresse générale au milieu des vaillantes tirades et des qualificatifs ronflants, les démarches chaloupeuses, les vomis abandonnés au bord des chemins, en l'honneur de ce qui n'est qu'un mauvais vin, mais dont c'était la fête en ce jour.

Oui, ils étaient bien là tous les faux-culs, les faux-bourgeois, fausses blondes, faux bonds et autres faux semblants et tout ce que le pays compte de charlatans, de tire-chapeaux à





plumes et qui, armés de leurs brosses à reluire, n'attendaient qu'une opportunité de pouvoir cirer les pompes de qui, le viticulteur ou le notaire, de qui le sergent de ville ou l'officier des gendarmes... Oui ils étaient bien tous là dans leur tenue de suffisance...

Esquissant une mimique de dégoût, il amorce avec précautions la levée du corps. Il a une grosse barre de fer au milieu du front. Il reste un temps assis puis, d'un effort surhumain, se met debout. Ça tangué, vacille un peu, mais ça finit par tenir. A pas lents, il se dirige vers le gros poêle à bois.

Il tente d'attraper du truc pour déjeuner, mais tout est parti depuis bien longtemps déjà et il ne se sent pas la force de courir après pour le rattraper. Il se contente d'un verre d'eau, qu'il trouve bonne; et conserve donc le pot à portée de main. Il s'assoit, regarde les mégots dans le cendrier, en choisit quelques uns, les rassemble dans une feuille comme il rassemble ses esprits, et se roule quelque chose à fumer qu'il allume dans un gros nuage opaque gris et bleu. Il pose sa tête dans ses mains. Dehors, l'oiseau chante.

Il va dans son atelier. Dedans, les tas d'instruments, d'outils qu'il y a bien longtemps maintenant que Maurice a inventé et qui attendent leurs heures de gloire, avec ses peintures et autres dessins, les tas d'objets en bois ou en pierre plus ou moins sculptés, les machines infernales ou utiles... Maurice est frustré. Il se sent seul aujourd'hui. Il n'a laissé aucun petit travail minutieux en plan qu'il pourrait exécuter en utilisant peu de forces, et il n'a le cœur à rien commencer. Il trouve finalement cette idée très mauvaise et va à la fenêtre.

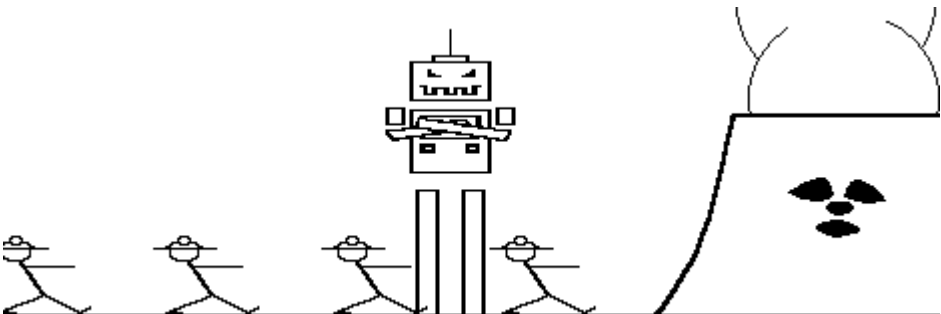
Le ciel est gris et les nuages sont bas. Il ne devrait pas pleuvoir

Une jardinière tirée par un grand cheval roule à l'horizon. On dirait la chariotte de Monsieur le propriétaire. Elle se déplace lentement sur le chemin qui mène au travers des bois du loup. Le Sieur propriétaire, Vicomte de son titre, possède un versant du vallon voisin et ses bois attenants, une grande partie de celui où habite Maurice, presque toutes les vignes du village, et au moins la moitié des prés et champs près de la rivière. Il habite une grande ferme fort bien entretenue, en possède deux ou trois

autres qu'il métaye, et emploi suivant la saison plus ou moins beaucoup de gens. Il est fort riche et respecté. Il a fait savoir à Maurice, il y a quelques temps déjà, qu'il désirait récupérer sa terre, celle que Maurice habite, et que donc il devait partir. Il a sûrement vendu beaucoup de vin hier, et peut-être se rend-il au maquignon du village voisin négocier quelques chevaux qu'il veut toujours les plus beaux du pays, mais en ce dimanche matin brumeux, la prestigieuse jardinière vide qui chemine doucement vers le village voisin à peu de chances d'y rencontrer âme qui vive.

Quand Maurice s'est installé ici il y a quelques paires d'années, personne ne songeait alors à cultiver cet endroit éloigné, aride, et caillouteux. Personne n'aurait même pu dire à qui étaient ces friches ou ne résidaient que lapins, faisans, blaireaux et autres cochons sauvages. Personnes n'a émis le moindre avis lorsque Maurice, avec ce qu'il a trouvé sur place et de ses mains a élevé sa bâtisse. Il a creusé et drainé l'eau pour faire une fontaine, nivelé cette grande partie devenue maintenant son jardin et qui le nourrit. Cette demeure est loin d'être ce que l'on fait de mieux, mais elle a fourni un toit à nombre de ses maîtresses et beaucoup de ses amis. Elle le protège du froid l'hiver, du vent et de la pluie, des grosses chaleurs d'été. Bon nombre d'animaux viennent lui rendre visite le matin souvent. Alors évidemment, Maurice n'a pas trop envie de partir.

L'ennui c'est que à Monsieur le propriétaire qui renouvelait à Maurice injonction de quitter l'endroit hier pendant la fête, Maurice a retourné quelques noms d'oiseau bien pressentis, et craché tout de go que le prestigieux nectar dont il abreuvait tout un chacun et pour qui tout le monde n'avait que louange à la bouche en ce jour ensoleillé n'était qu'une



dangereuse piquette, une vinasse qu'il ne songerait même pas à donner à sa mère de vinaigre. Bien sûr, le plus honorable Sieur des lieux, Vicomte de son titre, principal instigateur de la fête sur la place du village en ce jour depuis nombre d'années, et qui écoulait là le plus gros de sa récolte, ne pouvait être sans ignorer la qualité de ses produits. Mais pour ce qui était de ménager une relation déjà tendue, il est clair qu'il y avait mieux à faire...

Maurice tourne en rond dans sa grande pièce en marmonnant. Il est évident qu'il risque de payer cher cet écart. Il lui faut absolument rattraper cet impair pour ménager sa situation sur place devenue précaire. Si personne n'a opposé d'objection lorsqu'il s'est installé ici, qui donc pourrait maintenant le soutenir face au personnage le plus influent du village ? Personne d'important, évidemment ! Les élus n'en feront rien, pas plus que la gens d'armes, aucun commerçant, ni même personne du droit, tous largement arrosés par les largesses de Monsieur le Vicomte. Seuls quelques indépendants comme lui qui cultivent la terre ou sont exploités par les uns ou les autres, pourraient être de son côté. Peu de personnes en somme. Pas assez pour pouvoir opposer une fin de non-recevoir à celui qui fait la pluie et le beau temps dans la majeure partie de la région. De plus, serait-il nécessaire de les rassembler. Il bougonne.

S'il lui faut partir, il sait qu'il n'a nul part où aller : Pas d'amis suffisamment intimes et solides, pas de famille, et au pays, même s'il est une personne appréciée, personne n'acceptera d'aider si peu soit-il une personne qui a des rapports si tumultueux avec Monsieur le Vicomte. Il deviendra un vagabond qui n'aura d'autre solution que d'errer à la recherche de sa pitance et d'une quelconque opportunité à saisir. Il s'assoit dans la véranda.

Il ne peut bien sûr rien tenter contre cette personne. Il émet l'hypothèse qu'il lui faut tenter de négocier, de s'assurer au moins un peu de temps pour pouvoir se reconstruire quelque part. Mais pour cela, il lui faut aller à la rencontre du Vicomte. A regret, il se décide à se rendre demain matin au château demander une entrevue. Il s'excusera de tant d'outrecuidance, essaiera de proposer des choses et de trouver un terrain d'entente, demandera un peu de temps pour trouver une

alternative. Il se dit que c'est bien là le seul moyen de rester en odeur de sainteté avec les gens du pays, et de relayer la situation actuelle dans le calme.

Il ne sait pas encore vers où diriger ses recherches futures : Il sera certainement obligé de quitter ce vallon puisqu'il appartient au Vicomte. Ou aller alors ?

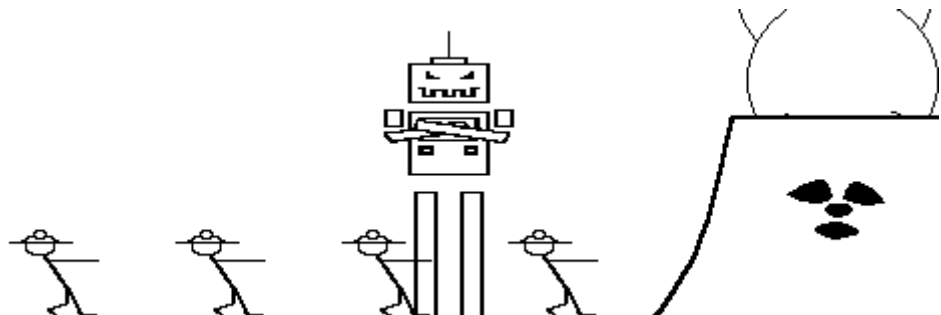
Il est plongé dans ses considérations lorsque une odeur de brûlé lui parvient aux narines : Le petit déjeuné a encore débordé ! Il souffle de lassitude, mais reste assis. Il grattera le poêle lorsque tout sera bien brûlé, comme d'habitude.

Peut-être peut-il essayer de voir au village voisin : Les habitants y sont accueillants, et il y a des terres non cultivées où il pourrait construire facilement quelque chose. Le problème est que l'eau y est rare, mais peut-être pourra-t-il creuser un puits suffisamment profond. Sa fontaine lui manquera pour laver son linge, lui-même l'été, mais il faudra bien qu'il s'en incommode. En contrepartie, il aura moins de vent en automne, et le marché y est intéressant. Oui, il va essayer de chercher par là-bas.

Il réalise soudain : Le petit déjeuné n'a pas pu déborder, puisqu'il n'y a pas de petit déjeuné. Ce doit être encore le conduit du poêle qui est encrassé. Décidément, il a du mal à réfléchir avec les traces de la journée d'hier. Il n'a pas trop la force de donner un caractère d'urgence à cette situation. Plus tard.

Il songe aussi à se rapprocher de la ville. Il doit s'y rendre de temps en temps pour rencontrer, et il y peint parfois sur des murs pour des gens. Il peut aussi acheter plein de choses qu'il ne trouve pas ici, et tout est à proximité.

Et puis non, décidément, il n'a rien mis dans le poêle ce matin. Il ne l'a même pas allumé hier au soir. Il y a donc quelque chose qui brûle. Il lève son postérieur.



Il jette un bref coup d'œil circulaire : Il ne voit rien, mais maintenant qu'il est debout, il se rend compte que la maison est enfumée à partir d'une certaine hauteur. Et puis il y a une odeur d'alcool frelatée. Aujourd'hui qu'il a des restes, il la détecte facilement : Elle lui flanque un haut-le-cœur.

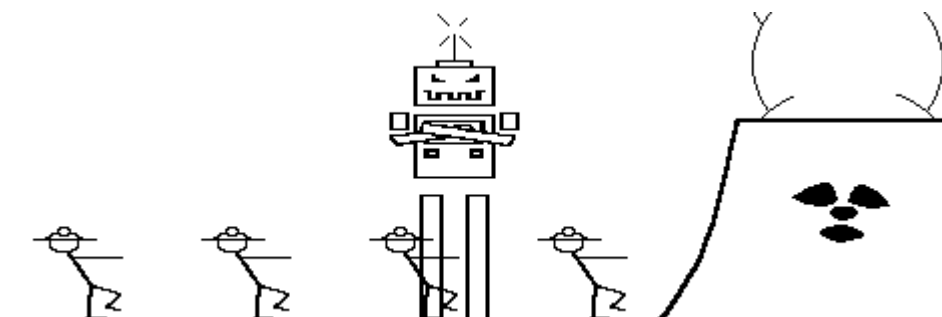
Il sort. Des flammes de plus d'un mètre s'échappent par le toit au dessus du cellier.

Maurice saisit un seau, le remplit dans la fontaine, cours derrière la maison et le jette dans le brasier. En se retournant, il a juste le temps de voir à bonne distance, disparaître une chariotte qui ressemble fort à la jardinière de Monsieur le Vicomte, et dont le cheval trotte bon train. Ce salaud aurait mis personnellement le feu à la maison de Maurice, mais il est beaucoup trop loin pour tenter quoi que ce soit, et de toutes façons la situation sur place réclame qu'il s'y consacre sans tarder.

Il court jusqu'à la fontaine, remplit son seau, commence à faire des allers et retours pour arroser le plus copieusement possible les flammes qui sont en train d'anéantir ses provisions et de gagner son système d'isolation en herbes sèches dans le grenier. Au passage, il attrape un autre seau, percé, pose une échelle contre le mur, et reprend ses navettes. Il court, enragé, grimpe, jette l'eau sur le feu qui commence à se propager dans les charpentes, retourne remplir.

Seaux après seaux, la fontaine se vide. Il est maintenant obligé de transférer l'eau d'un seau dans l'autre pour en remplir un. Il sera bientôt obligé d'attendre l'eau, alors que le feu est en train de se propager rapidement sous le toit. Il est donc quasiment trop tard. Il jette les seaux et s'engouffre dans la maison. Par endroits, le feu cours déjà au plafond, et la fumée à l'intérieur est épaisse. Il va vers la chambre, et ouvre la porte : Du côté du cellier, le plafond est tombé et le feu est dans ses rayonnages. Il ramasse le plus possible de vêtements, une couverture, et se dépêche d'aller les jeter près de la fontaine. Il retourne à l'intérieur, attrape ses papiers sur la table, ses chaussures, son manteau, une toile qu'il a peinte, et jette tout ça le plus loin possible dehors. Il retourne dans la chambre, soulève son matelas, ramasse une sacoche, prend une valise et un grand

sac en toile épaisse, et se recule alors qu'une flamme vient de lui lécher la chevelure en crépitant. Il sort en claquant la porte et en toussant. Il cours dehors, respire un peu, re-rentre à l'intérieur. La fumée est maintenant épaisse, pique ses yeux et sa gorge. Dans la grande pièce, des braises tombent, des flammes attaquent une des cloison en bois par derrière, une vitre éclate. le danger est grand d'y entrer. Il met un grand coup de pied dans la porte de l'atelier qui cède. Là, le feu qui a parcouru le lot de fibres de chanvre pendu au plafond festoie dans ses pots de peintures, diluants, en crépitant, fusant, coulant, sifflant dans un festival de flammes de toutes les couleurs. Il est en train d'attraper sa petite caisse à outils, sa grosse hache, et son gros livre marron quand un bastain rougeoyant venant du toit vient frapper l'établit à coté de lui. Il ressort jeter cela, tousse et respire un peu, regarde : Le toit est maintenant entièrement en feu. Il rentre encore alors que les flammes commencent à s'échapper en haut de la porte d'entrée. Autour de lui, le feu est partout : Sur les meubles, dans les cloisons, le plancher aux formes compliquées qu'il a lui-même patiemment ajusté pendant des jours. Une bouteille éclate sous l'intense chaleur qu'il fait. Il ne peut plus rien sauver à présent. Il attrape encore sa vieille cafetière, la lâche en poussant un cri de douleur car elle est brûlante, lui flanque un coup de pied qui l'expédie dehors en fumant et la suit immédiatement. En ressortant, il trébuche sur l'un des seau. Il le ramasse et de rage, le jette dans la maison qui n'est maintenant plus qu'un vaste brasier. Il n'y a plus rien à faire. Alors il s'assoit près de la fontaine, observe le fruit de son labeur partir en fumée, et commence à pleurer alors que le toit s'effondre doucement dans les murs en craquant. Tout est fini.



Le très mince trait bleu qui suis la crête des collines à l'horizon annonce qu'une journée pourrait, dans quelques moments, commencer à se lever. Il fait encore nuit quand Maurice s'éveille. Il a dormi là, près de sa fontaine, roulé dans la seule couverture qu'il a pu sauver. Toute la journée d'hier, il a contemplé sa demeure finir de s'en aller en essayant de prendre une décision. La nuit lui a porté conseil : Il s'en va. Il quitte ce pays devenu maudit dont il n'a plus rien à attendre. Personne hier n'est même venu s'inquiéter de savoir de ce qui pouvais en être de cette fumée qui a certainement été vu de tout le village, mais il n'aura pas fini de tourner les talons que les charognards seront là. Ses maigres appuis au pays ont suivis sa demeure dans les airs. S'il restait encore, il pourrait être pris d'envie de vengeance, voir de meurtre. Il va se rendre dans la plus grande des villes voisines à deux jours et demi de marche. Il n'aura même pas à traverser le village pour cela.

Un rapide coup d'eau de fontaine sur le visage...

Il emballe les quelques affaires qu'il a pu sauver dans le sac de toile, et la couverture, sa cafetière; le reste dans la valise, son gros livre marron, son maigre argent par dessus. En un instant tout est réglé. Reste la hache qu'il prend en main.

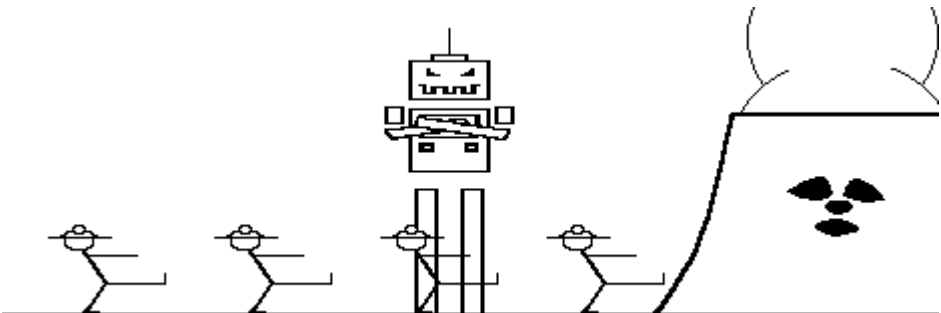
Il marche une trentaine de mètres en biais jusqu'à la crête de la colline, puis en descend une cinquantaine de l'autre coté. Là, juste à coté d'une pierre, il porte un grand coup à terre. Un bruit de terre cuite qui casse, suivi d'un bruit de bulle de tuyau qui se vide de l'intérieur se font entendre : L'amorçage, à encore cent mètres de là dans le vallon, de sa géniale pompe à réservoir souterrain à atmosphère comprimée et son double siphon sur circuit est rompu. L'eau, qui venait de presque un kilomètre à travers un paysage compliqué ne viendra plus. Sans l'accessoire qu'il a fabriqué et qui fait maintenant parti des restes calcinés de sa maison, son système est totalement inutilisable. Personne ne devrait pouvoir en re-fabriquer un avant longtemps. Déjà comprendre " Ca les fera jaser " dit-il.

Serrant le manche de l'outil dans ses mains, il retourne à la fontaine. Arrivé là, il lui porte un grand coup en son milieu. Puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que la belle pierre en grès rose et bleu patiemment sculptée pendant des heures et

des heures casse net en deux. Il jette l'instrument, met le sac de toile sur son dos, prend la valise à la main, jette un dernier regard vers ce qui fut son antre pendant plusieurs années. A la lueur du jour qui s'annonce, il perçoit la forme de la télé au milieu du tas de ruine qui, dans son bois imbrûlable, a survécu au sinistre. Malgré lui, Maurice esquisse un sourire. Il pense qu'un jour elle sera partout indestructible, forte, distillera lentement à l'intérieur des esprits un dangereux soporifique. Ce qui lui aura servi à attraper les ondes l'espace d'un moment, la plume de l'oiseau s'en va avec Maurice. Il ne cherche même pas à la casser : Il sait le cadeau empoisonné. Leurs chemin se sépare. Simplement. Maurice se met en marche.

Il se laisse dévaler la pente en trottant jusqu'au chemin qui suit la rivière, et parviens à la grande route alors que le soleil s'annonce derrière les collines. Devant, un gros char lourdement chargé que Maurice a tôt fait de rattraper, roule lentement. C'est le char de Monsieur le négociant en bois, sinistre de réputation, qui s'en doit aller livrer. Maurice sait qu'il ne pourra pas compter sur cet homme pour l'emmener. Deux bœufs tirent lentement cette lourde voiture au beau milieu de la route. Le conducteur, qui a perçu Maurice d'un coin d'œil très supérieur, ne change strictement rien à sa conduite, et demeure au beau milieu de la route.

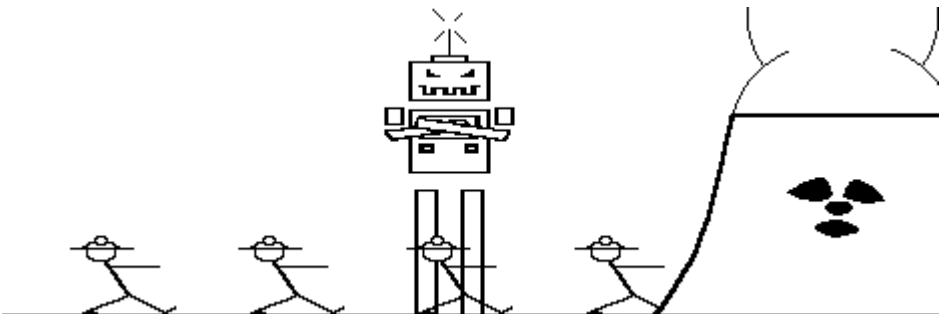
Maurice, voyageur à pied chargé aussi, chemine plus rapidement. Pourtant, la charrette ne fait strictement rien qui pourrait lui faciliter le passage. Maurice est donc contraint d'attendre sagement derrière à distance. Sourire jaune au coins des lèvres, il se met à broder :





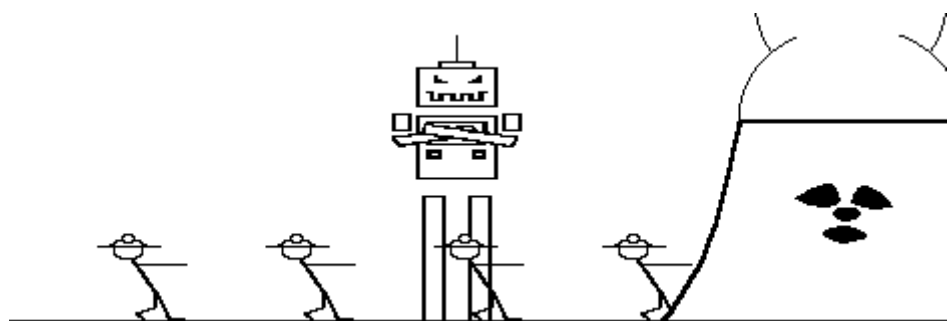
La route m'appartient  
La route n'appartient qu'à moi  
Et moi seul  
C'est ma route  
Et j'y fais ce que je veux.  
J'en prends le milieu si je veux  
Parce qu'on y est mieux  
Vous suivez le rythme que j'impose  
Et c'est très bien comme ça  
Je freine  
Maintenant par exemple  
Fort  
Je fais semblant d'être surpris par quelque chose  
Même si tout est normal  
Au dernier moment plutôt  
Ou même comme ça  
Sans raison  
Je fais semblant d'admirer le paysage  
Et puis j'accélère  
A toute puissance  
Comme ça vous ne passez pas  
Ou alors vous l'avez plus grosse  
Et je vous méprise  
Mais ça ne change rien  
Vous allez rouler vite  
Et disparaître  
Car je ne veux pas vous voir dans mon horizon  
Mal arrêté  
Ou aller comme une tortue  
Sinon je corne  
Je veux vous dominer

Asseoir ma position sociale  
Vous dresser  
Vous montrer ce que c'est la vie  
Car je n'ai que faire de la vôtre  
De toutes façons vous avez tort  
Vous n'avez rien à faire ici  
Sur ma route  
Je ne devrais même pas m'occuper de vous  
Mais j'y suis obligé  
Vous conduisez si mal  
Alors vous restez derrière  
Je fais celui qui ne vous a pas vu  
Vous attendez  
Et ne m'importunez pas  
Ou j'appelle les gens d'armes  
Trente-deux ans de route, moi Monsieur, au mois de mars !  
Alors vous pensez bien  
Vous allez pas m'apprendre à conduire !  
La route m'appartient  
La route n'appartient qu'à moi  
Et moi seul  
C'est ma route  
Et j'y fais ce que je veux  
C'est mon droit d'être seul sur la terre



Maurice se dit que de toutes façons sa route sera longue, et que donc il n'est pas à quelques minutes.

Il se colle la banane sur sa figure, poursuit son chemin en essayant d'imaginer de quoi il sera fait...



## CH 9

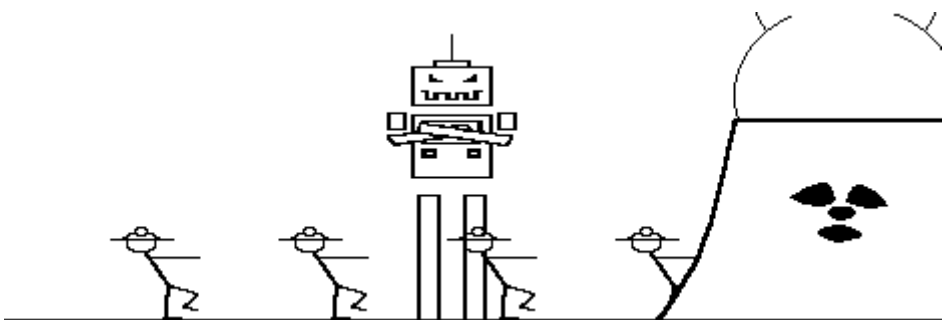
Quelque part suspendu aux confins du temps, de l'espace et des choses, notre petit comité communique toujours :

Et toi nuage variable, n'es-tu pas passé par la Terre autrefois ? N'as-tu pas quelques histoires à raconter ?

Je suis passé par la terre une fois. On n'était pas très loin : Toi tu emballais des mars, et moi j'avalais du bitume. J'étais routier.

T'as été routier toi !? Un vrai de vrai avec tous les tatouages et tout et tout ???

Ouais ouais !! Je conduisait des camions gros comme ça. Je faisais mon quotidien d'usines lugubres, de frontières, de ports, de tripots, de bureaux et de guichets d'accueil. On aurait pu se voir, mais je n'ai jamais transporté de mars. Ni de nucléaire d'ailleurs. De belles histoires, j'en ai eu une ou deux sur ce maudit bitume...



# La claire fontaine

En début d'une torride après-midi d'été, je me rendais dans une entreprise à environ trente kilomètres à l'est de ma ville d'attache pour charger de la camelote sur ma semi-remorque, destinée à être livrée le lendemain matin encore plus à l'est, à une centaine de kilomètres. Moi, j'habitais trente kilomètres à l'ouest de la ville, c'est à dire exactement de l'autre coté, pas vraiment le chemin de ma livraison. N'étant pas vraiment en retard, je pensait logiquement avoir le temps, après avoir chargé en vitesse, de rentrer chez moi pour donner un coup de main aux copains qui s'activaient aux préparatifs du concert Rock sous les étoiles de mon pays, ma bulle d'oxygène, et le temps me durait, poireautant sous le soleil, qu'ils veuillent bien daigner sortir de leur cachette ombragée et fraîche quelque part dans les tréfonds de cette entreprise glauque pour me donner ma came que je puisse foutre le camp.

Mais dans ce pays, faire attendre les routiers est un sport national. Et bien entendu, dans cette boîte de M... ou ils sont résolument trop C... pour ne pas dire S..., ou ils sont sûrs de rentrer chez eux bien à l'heure le soir quelque soit l'état

d'avancement de leur travail, la règle n'a aucune raison de déroger...

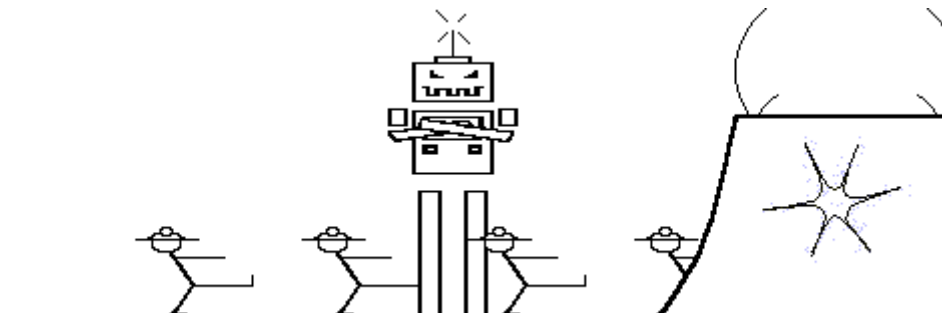
Je termine donc de sangler mon chargement alors que le soleil a déjà bien avancé dans l'après-midi. Il me faut encore sourire à la pétasse si je ne veux pas attendre plus d'une demi-heure les papiers de mon chargement, et je réussis finalement à sortir à point d'heure et quart passé exactement.

Réflexion : Le mieux pour moi est de décrocher ma semi-remorque quelque part sur un parking, et retourner chez moi en tracteur solo; mais bien deux heures seront nécessaires pour cela, auxquelles il faudra rajouter autant demain matin de bonne heure pour revenir la raccrocher, quatre heures de foutues en l'air. Quatre heures qui seront à prendre en compte dans mes temps de conduite pour éviter d'être en infraction. Je suis donc quasiment obligé, à cause de ces fainéants qui passeront la soirée chez eux - eux - de monter cash au client et d'y dormir, tant pis pour moi et pour le concert Rock. Mais petit problème supplémentaire : je n'ai avec moi aucune affaire de toilette.

Qu'à cela ne tienne, je trouverais bien un robinet sur une aire d'autoroute tranquille pour me débarrasser de cette moiteur de la journée. Me voilà barré.

En cette saison, toutes les aires d'autoroute, même celles sans station service, sont prises d'assaut par les touristes ! Pour se laver discrètement, il me faudrait attendre l'hiver ! Pas vraiment pressé, mais un peu marre de transpirer en continu sans pouvoir me rafraîchir. J'ai beau en faire plusieurs, toutes sont du même constat; Je poursuis ma route un peu contrarié.

La destination de ma livraison est au cœur d'une vallée de





montagne qu'il me faut remonter. Lorsque j'arrive à l'entrée de la vallée en début de soirée, je ne suis donc plus très loin du terme de ce voyage. Je sais très bien que sur place il ne sera peut-être pas possible de me laver, alors je roule lentement afin d'avoir le temps de bien tout voir : Je cherche une étendue d'eau propre et un peu cachée près de laquelle je puisse garer mon véhicule. On peut se garer facilement au bord de la rivière que l'on remonte tout au long, mais en cette saison elle est bleue-verte boueuse issue de la fonte des glaciers, impossible de s'y laver, bref : Ce qui serait bien, ce serait une petite rivière qui vient de la montagne se jeter dans la grosse.

Et soudain j'en vois une : Je viens de passer par-dessus, et j'ai cru voir, durant une fraction de seconde, de l'eau claire. Je peux stationner juste là, une place très courte à l'ombre sous les arbres faite juste pour moi, que j'aperçois au tout dernier moment. Clignotant, tout-debout sur les freins, je m'affaire à l'occuper. Ma vitesse était faible et irrégulière, mais les voitures qui me suivaient ont certainement été surprises, pourtant aucune ne me porte de coup d'avertisseur sonore. Ça le fait.

Je manœuvre un peu l'ensemble histoire d'être bien garé, puis j'arrête le moteur. Je peux dormir ici : la journée est donc terminée ! Je tourne la molette de mon contrôlographe de la position de travail vers celle de repos, puis quitte rapidement la grosse machine de fer brûlante en direction de ce qui semble être le paradis sans rien fermer du tout, porte, vitre... Je laisse même sûrement les clefs sur le contact.

A pied, je reviens un peu en arrière et m'apparaît qu'après l'effort, réconfort doit exister : Une belle onde pure qu'un chemin accompagne sous les arbres s'offre à moi. Il n'y a pas d'habitation alentour, l'endroit est discret, le chemin vaguement praticable me plaît, je l'engage.

La végétation au bord de la rivière en rend l'accès difficile à mais un peu plus loin, au raz d'un petit pont de chemin de fer, un passage d'animaux l'autorise. La SNCF est en grève pour nos retraites, il n'y aura donc aucun train de voyageur pour crier tous ensemble " A l'exhibitionniste ! " dans les portables.

Bref coup d'œil circulaire : Tout semble parfait.

Je me déshabille rapidement et approche de l'eau.

Un orteil, un pied, l'autre, les mollets, les genoux... elle est fraîche. Qu'importe : A la grâce de Dieu...

PLOUF ! D'un seul coup, le bonhomme est dans le bain.

Elle est même bien froide ! Ca surprend. Je gigote dans un peu tous les sens avec des râles et en soufflant le temps de m'habituer.

Ca fait un choc, mais qu'est ce que c'est bon !

Il y a du courant, juste assez de fond pour nager, alors je nage.

Je patauge, je fais des bulles, je gesticule.

Avec cette chaleur lourde, tout ceci n'est que bonheur pur.

Je jubile...

Je suis quelque par dans la montagne et le décor est superbe.

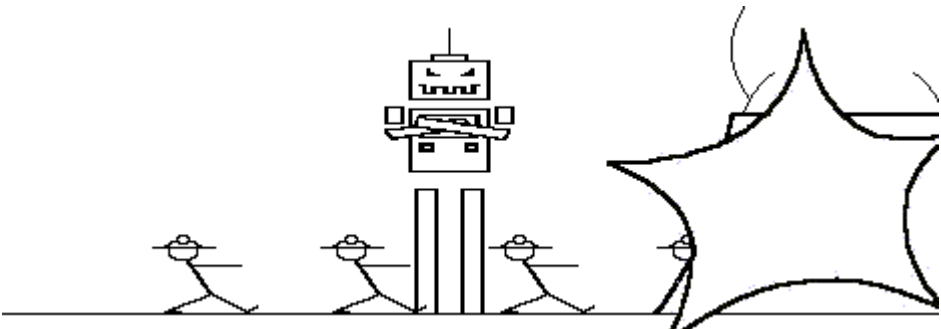
Je pense à mes collègues dans le même cas que moi, fatigués, obligés d'attendre leur tour à la douche du restaurant du coin au milieu des odeurs de cuisine pendant que je fais la planche...

Je pense au monde entier qui continue de tourner autour de moi, sans moi.

Je pense et je m'en fous, un sourire bea sur la face.

Je me sens tout petit devant ces montagnes, mais en harmonie avec mère nature qui me dispense sa douceur.

Debout sur les cailloux au milieu de la rivière, je me frictionne consciencieusement pour me débarrasser de mes soucis poisson de la journée. Je me caresse. Je prends soin. Je profite.



Madame rossignol n'a cure de mon bonheur et appelle avec force arguments son compagnon qui n'est jamais rentré à l'heure alors que tout le monde l'attend. Tout le quartier est maintenant au courant. Je suis content de ne pas être lui !

Moi je récupère des forces, je me détends. Je suis bien.

Debout les mains sur les hanches, fier comme un coq, j'admire en tournant lentement sur moi le décors qui m'entoure, les hauts sommets, les grands arbres, les fleurs colorées que butinent les papillons, et par-dessus des hautes herbes, immobile, un visage d'ange.

Je suis manifestement observé par quelqu'un de féminin alors que je suis à poil au milieu de la rivière !

Illico, je me jette à plat ventre dans l'eau. Un petit rire de fille mal contenu se fait entendre derrière les buissons...

Me voilà beau ! Mes fringues à vingt mètres !

Je décide donc d'attendre un peu comme ça que les choses progressent. J'imagine qu'elle va s'effacer, mais voilà qu'elle franchit carrément le pont du train. Coquine, je veux bien, mais je la trouve un peu gonflée...

- Vous allez ou comme ça ? demande-je directement

- Je cueille des fleurs, me répond-t-elle...

Il est bientôt neuf heures du soir, et elle voudrait que je la crois ? Mais elle a pourtant bien dans sa main un petit bouquet...

Elle me regarde tout en marchant doucement et je devine qu'elle voudrait me l'offrir. J'en aurais envie. Elle passe tranquillement, chacun de ses pas se faisant toujours plus lent que le précédent.

On se regarde : Ses cheveux châtons, de grands yeux verts. Elle est fine, troublante. On se dit bonsoir doucement, avec des sourires. Elle semble vouloir ralentir le temps. Lentement, elle s'éloigne. Disparaît.

Je m'assois dans l'eau un moment ainsi un peu groggy, dubitatif, abasourdi, rêveur... C'est sûr qu'elle peut maintenant me dessiner le postérieur les yeux fermés, ce qu'elle doit d'ailleurs commencer à faire. Les moustiques, qui se contrefoutent de tout ça s'en donnent à cœur joie sur mon dos. Je finis pourtant par les sentir. Aussi, je décide de sortir de cette

rivière qui me refroidit à vue d'œil, et commence à me sécher comme je peux. Je rassemble mes vêtements.

Lorsqu'elle reparaît devant moi, je suis debout totalement paralysé, incapable du moindre mouvement en face d'elle, je ne tente même pas de cacher ce qui peut l'être. " Alors comme ça, vous allez vous baigner sans serviette ? " me dit-elle en m'en tendant une en riant !

Cela avait-elle donc remarqué aussi. Depuis combien de temps m'observait-elle ? Où est ce joli bouquet de fleurs qu'elle avait il y a moins d'une minute douze ?

Maladroitement, bafouillant, je lui conte un peu le pourquoi du comment que. Elle écoute. On se regarde. On dirait qu'elle savait.

On dirait qu'elle s'en fout.

Je lui tourne un peu le dos, me sèche dans cette serviette qui sent bon, emballe le bonhomme dans ses quelques vêtements de la journée à défaut d'en avoir des propres.

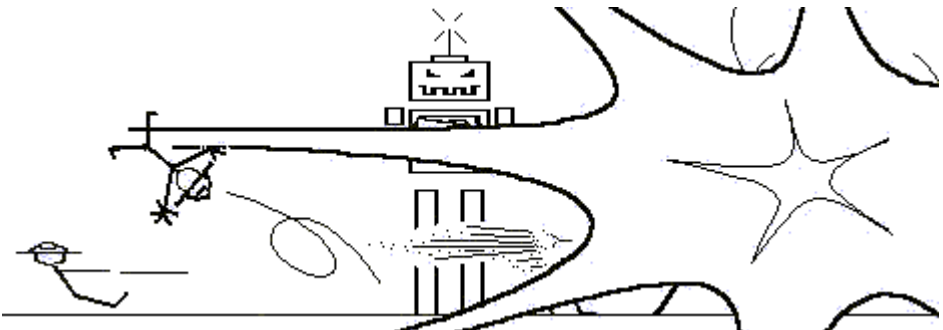
Les moustiques, qui se sont refile la bonne adresse, font festin de mes cuisses, mes bras, traversant mon tee-shirt. Je ne peux pas rester ici.

Elle s'éloigne de quelques pas. Je lui demande : " Tu es d'ici ? "

" Environ trois kilomètres ", me répond-elle, " lorsque je suis seule, j'aime bien venir me promener par ici. "

Elle prend son sac, le bouquet, son joli chapeau.

Je voudrais l'accompagner. Je me précipite pour l'aider. Sa peau est douce.



Nous ouvrons les yeux il est sept heures du matin. Je ne suis pas en retard, mais je dois partir.

Nous nous habillons, la tête pleine d'image, incapables de se regarder sans un sourire.

Assis sur le compartiment moteur entre les deux sièges du camion, nous observons le vide à travers la baie de pare-brise en parlant, un moment, de tout et de rien. J'aurais voulu que cet instant dure toujours.

Lorsqu'elle veut partir, je lui demande :

" Quel est ton prénom ? "

" Céline " me dit-elle.

Puis-je avoir ton numéro s'il te plait, Céline ?

Elle sourit, prend ma main, me fait un doux baiser sur la joue, encore un beau sourire, baisse son joli visage comme pour s'excuser, ouvre lentement la porte, puis descend du camion en me remerciant.

A quelque chose près, ma tête ressemble alors à celle que j'arborais lorsque, le cul dans le lit de la rivière, un ange venait de me frôler.

J'aurais passé la journée entière, d'ailleurs je l'ai passé, à me demander si je n'avais pas rêvé à coté de cette serviette qui portait maintenant nos effluves...

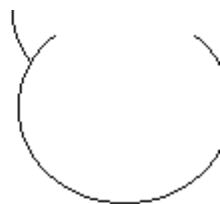
Plus rien n'eut prise, plus rien ne créa d'émotion ce jour là.

Plus rien d'autre n'existait, et j'en vivais.

Ce que je répandis dans Babylone sans un mot laissa quelque humain pantois.

D'un seul coup, je ne savais plus rien.

Sauf qu'à l'eau de la claire fontaine, je m'en retournerais baigner...



## CH 14

Ils sont toujours en communication quand un objet un peu différent vient jouer les intrus et faire semblant de troubler leur quiétude. C'est un objet tout carré qui s'exprime avec du son.

Sur un de ses cotés, défile aussi une image. Un présentateur un peu marginal tiens un discours. Ils l'écoutent :

" ...et cela soulève naturellement le problème de savoir quelle est la différence entre un sportif et un drogué. La réponse est pourtant simple : L'un des deux est sponsorisé.

Alors bien sûr, certains m'opposons qu'il est exagéré de causer ainsi, que les deux choses ne sont pas comparables, qu'il faut cesser de salir le sport... etc. Je vais présentement tenter de vous faire entrevoir l'ampleur d'une hypocrisie moderne.

Tous les sportifs recherchent, et c'est bien normal, à optimiser leurs performances. Ils suivent donc des programmes alimentaires et médicaux destinées à gérer leurs ressources, qui nourrissent l'effort d'abord, mais aussi facilitent le drainage des substances, réparent les tissus, et dans certains cas, diminuent la souffrance. S'il existe des programmes de base corrects, à partir d'un certain niveau ils peuvent être qualifiés de dopant. Mais la frontière qui les sépare est on ne peut plus flou.

Aujourd'hui, un programme de bon niveau, c'est à dire un programme qui dépasse le niveau " compléments alimentaires ", commence par approcher le taux d'hématocrite sanguin naturellement situé autour de 42-45%, des 50% limite maximum autorisée (suspect dès 47%), en injectant de l'EPO dans le sportif, ou un de ses dérivés. Le sang véhicule ainsi plus

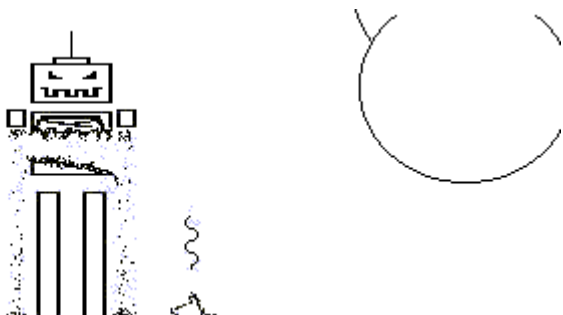
d'oxygène. On peut ensuite lui rajouter :

- D'autres produits transporteur d'oxygène supplémentaires (PFC, RSR 13...) pour faciliter le travail des muscles et la récupération pendant l'effort;
- Des hormones de croissances (G-CSF, GH...) qui développent les tissus et aident à leur réparation. Ils ont souvent l'inconvénient de modifier les métabolismes corporels (pointure du pied, largeur d'épaules...);
- Des corticostéroïdes qui ont des effets anti-inflammatoires et de résistance à la douleur. Ils aident aussi à la récupération. Il en existe de nombreuses sortes;
- Des anabolisants (Nandrolone...) qui accélèrent la synthèse des aliments en éléments de base de l'organisme pour accélérer l'assimilation;
- Des amphétamines (éphédrine...) stimulantes, des produits masquants (Actovégin...), de l'insuline...

Un bon programme est un cocktail d'un peu toutes ces choses. Il est d'abord un programme d'entraînement aux doses fortes et élevées pour développer de la masse musculaire, que l'on ajuste tout en surveillant ce qu'il y a dans le sportif à l'approche des épreuves pour pouvoir franchir les contrôles au plus juste.

Si certains produits sont issus de la médecine traditionnelle, les laboratoires pharmaceutiques ont là un bon terrain de travail et développent des produits spécifiques aux sports. La tendance actuelle est de chercher à faire sur-produire par le corps les substances naturellement dopantes. Les autorités de contrôle obtiennent difficilement leurs collaborations : Ils gardent une longueur d'avance pour protéger leur marché. Normal.

Pour l'athlète, ne pas se faire prendre est affaire de





calcul. Celui qui tombe est obligé de nier hypocritement tout dopage alors que dans le milieu sportif de haut niveau, tout le monde sait car tout le monde est obligatoirement confronté. Le pire c'est que cet athlète n'est peut-être pas plus malhonnête qu'un autre : Parfois, l'entraîneur d'un " copain " lui aura juste fait passer un truc par l'alimentation pour qu'il vire. Parfois, il tombe pour de la cocaïne ou du cannabis. En 2001, le Cannabis était est le deuxième produit dans l'ordre des détections après les corticoïdes.

Certains produits, s'il ne sont pas utilisés en totalité au cours de l'effort, se stockent dans les graisses. Ils peuvent être re-largués bien plus tard au cours d'un effort intense, d'où des contrôles positifs qui surprennent sportifs et entraîneurs parfois des années après.

Tous les produits ne sont pas recherchés. En raison de leurs trop grand nombre d'abord, du coût de leur recherche systématique ensuite, parce qu'ils ne sont pas encore connus, où plus simplement parce que le protocole de recherche n'est pas validé. Il y a donc parfaitement moyen de passer au travers des contrôles.

Et les chiffres parlent. Deux petits exemples :

- En 1989, 7 coureurs cyclistes ont réalisé la montée de l'Alpe d'huez en moins de 45 mn, contre 60 en 1997;
- En quelques années, la puissance au départ des coureurs de 100 mètres à pied est passée de 800 kg à 2 tonnes !

On fera abstraction des autres techniques de triche, comme par exemple l'utilisation de produits inconnus, les transfusions de dernière seconde ou le sang du sportif est remplacé après le contrôle par une espèce de soupe sur-vitaminée... etc.

De par tous ces procédés, ils trouvent de la force. Ils pourraient en obtenir plus, mais quelque chose les retient encore : La résistance des tendons, cartilages, fibres musculaires... la mécanique, quoi ! Les laboratoires y travaillent, et pour les années qui viennent, on injectera des cellules-souche génétiquement modifiées directement dans les tissus incriminés du sportif de manière les solidifier. Et là, les contrôles seront totalement impuissants.

Alors voilà : Une bande de drogués gravit nos cols, parcourt nos terrains de sport, franchis toutes sortes d'obstacles, écument les infrastructures spécialement construites à leurs intention... Ne serait-il pas plus judicieux de légaliser ces pratiques sous contrôle médical, plutôt que de continuer de se voiler la face, au moins par respect pour les " porteurs d'eau " ?

N'imp tripote tous les boutons dans tous les sens. Une autre image apparaît :

" ...et voici la question. La banane est : a) Une coiffure, b) une mimique de visage, c) un petit sac que l'on porte à la taille, d) un individu stupide.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac, tic-tac .....

Heu... la question n'est pas vraiment facile, je crois que je vais prendre un Joker, et demander l'avis du public.

C'est votre dernier mot Jean-Pierre ?"

Nuage variable englobe cet objet contondant et entreprend de le digérer. Sur Terre il serait poison, mais en éternité il ne risque rien.

C'était bien une télé, ça, Nuage variable ?

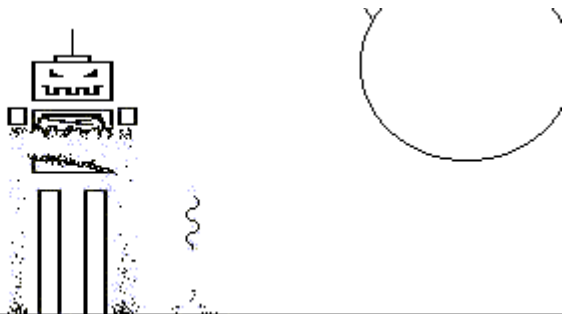
Pour sûr !

Comment a-t-elle pu arriver jusqu'ici ?

Aucune importance. Où est... vous parliez... Quelqu'un vient de dire quelque chose ?

Moi j'ai une question. Comment c'était avant la télé ? Tu sait toi N'imp ?

Le téléphone Arabe ! Loin d'être innocent, un de ses plus beau forfait s'admire encore sur les hôtels des églises...



# Jésus, ce pélo de base...

En ces temps jadis, sur des terres hospitalières, la vie s'écoule tranquillement.

La terre est encore plate, le soleil la bonne lampe du jour et le lune sa petite sœur.

Les saisons font défiler les années qui s'égrènent.

Le climat alterne les périodes douces avec les périodes de disette.

Différentes formes de vie cohabitent. Certaines immobiles, enracinées dans le sol, sur le sol, dans l'eau, entre deux eaux... Des algues, des plantes, des mousses, des arbres...

Certaines, mobiles, se déplacent sur le sol, dans le sol, dans l'eau, dans l'air...

La richesse de la diversité vivante sur cette planète est importante.

Parmi toutes, une est dotée. En effet :L'homme vit là. Presque partout. Regroupés en tribus, en villages, il utilise le feu, forme des objets.

Tout évoluant, constamment, irrégulièrement, des disparités existent.

Ici ou là, il déplace des poids sur le sol, compte les étoiles, flotte sur l'eau, cultive, forme le métal, élève d'autres animaux, fait rouler des roues...

De ci de là, il découvre, innove, travaille.

Il améliore son cadre de vie, accroît ses populations. Il y a des différences de culture, d'évolution, dans des cadres géographiques variés. Il connaît parfois la violence.

Il voyage à la surface de ce monde et échange. Il sait plus ou moins ce qui se passe dans les contrées voisines, et parfois même, au-delà. Il vit l'expansion démographique. Les plus avancés se hiérarchisent, convoitent des terres, des biens, rencontrent l'opulence.

Ce lieu un peu aride et ensoleillé est une terre de contraste. Des gens simples y vivent simplement. On y cultive le respect. Dieu y fait la pluie et le beau temps, et tout se déroule paisiblement. Bien sur, des voyageurs ont apporté des outils, mais tout étant en suffisance, il ne constitue qu'un plus, en aucun cas une raison valable de mettre un pied plus vite devant l'autre !

De l'autre côté de la mer, on avance. Rapidement. On fait largement usage des métaux, on est structuré, hiérarchisé, ambitieux, envieux. On cultive le profit, vie en concurrence, cherche les positions dominantes, écrase son voisin. On pratique la guerre, et cela est rentable. On s'aventure chez les voisins, on les colonise, on prend leurs richesses, on les exploite. D'abord les voisins proches, puis de plus en plus loin, on fait le tour de la mer, la traverse, peu importe...

Et sur cette terre de contrastes un peu aride et ensoleillée, s'opère ce jour là, un tragique choc de culture.

Car bien sur, l'occupant impose le progrès : Les impôts, les procédures, les lois... là ou n'existe que l'autogestion, et établit facilement sa domination sur un peuple désemparé, qui n'a, comme armes, que les cailloux sur le sol, et je ne crois pas que cela ait beaucoup changé là-bas depuis.



La guerre ne devrait se régler qu'entre soldats. Ce qui fait que la guerre est un problème trop sérieux, trop compliqué pour des militaires sans cerveau qui, livrés à eux même, exécutent trop d'innocents.

Les frais d'occupation, la tyrannie ambiante, font que la pression est forte, mais il y a pire : Récupérant les miettes, l'occupé cherche à se construire.

Cette contré n'a rien pour elle. Elle compte, bien sûr, ses traîtres à l'ennemi, son opposition, ses indécis, mais elle ne résiste pas, elle n'en a pas les moyens. Ignorant la guerre, elle ne désire peut-être pas faire front, mais elle souffre et subit l'injustice. Elle se cherche, et bien qu'elle l'ignore, ce qui tomberait à pic, et pour pouvoir mieux être à hauteur de l'occupant, ce serait quelqu'un qui parle leur langage, porte leur parole, sache les rassembler.

Dans un premier temps, elle rajoute aux soucis météorologiques de Dieu, ceux que lui cause l'occupant, ce qui n'est pas très sympa pour lui vu qu'il a d'autres choses à foutre, mais comme il est bon, il daigne s'en charger, et cela les rapproche encore.

A cette époque, la télé n'existe pas plus que la radio, ni même les journaux, mais il existe des tribunes d'expression libres dans les endroits stratégiques des villes, sur les places, près des monuments, des bâtiments... ou s'expriment les officiels, les voyageurs, les artistes, les curés et autres gourous, et d'une manière générale, tous ceux qui ont quelque chose à exprimer, et que les gens viennent écouter. Par exemple : " Oyez, oyez, à partir de dorénavant, il est interdit d'uriner contre le mur du temple, tout contrevenant se voyant confisquer l'objet... " ou encore : "J'ai vu de par ces terres sauvages, des monstres à huit têtes, dix sept pattes de cinq tonnes, partir d'un vol léger... " ou même : " Vends char de course bon état, toutes options, bandages de roues neuf, contrôle technique OK... " ... etc. Les médias.

La porte est donc grande ouverte et le terrain tout à fait favorable pour accueillir un quelconque prophète. Les habitants, qui n'ont pour eux que leur ventre un peu vide, complètement désabusés par la situation, vulnérables à souhait, emprunt de

cette naïveté de leur existence simple, sont prêts à se laisser bercer par le premier qui parlera leur langue et les fera rêver. Ils offrent un terrain tout à fait favorable à la culture de l'idole. Ils éliront donc le premier beau parleur qu'ils rencontreront. Bien malgré lui, ce beau parleur sera Jésus. Il ne sera pourtant pas tiré au sort par hasard...

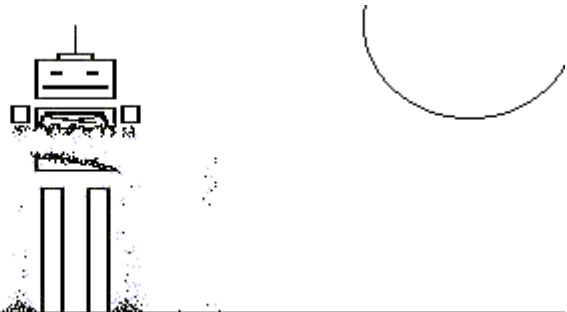
Jésus, vous connaissez, cet homme né en environ 35 avant lui-même, pile le jour de Noël, à Bethléem, en Judée, dans l'actuelle Palestine ? Pourtant, cet homme a existé. Il a été exécuté le vendredi 1<sup>er</sup> janvier 0000 parce qu'il n'était pas possible que cela se passa durant le sabbat qui est une période sacrée totalement chaumée chez les juifs.

Il a été crucifié le vendredi premier janvier 0000, mais ce calage du calendrier Grégorien que nous pratiquons de nos jours a pour base un calendrier plus ancien calé sur la lune qui était en usage à l'époque. Notre calendrier actuel a été modifié deux fois : une fois par les sbires d'un Pape Grégoire quelconque (D'où son nom) et une autre pour faire coïncider les années bissextiles.

Jésus était bel et bien un pélo de base, un mec moyen, un gars normal.

Un jour, sa mère se fait bomber la guérite par le Saint Esprit de viré sur terre, à qui elle offre le gîte pour la nuit, et qui se barre comme un malpropre une fois l'opération terminée mais passons, car là n'est pas le vif du sujet.

Celui qui porte le chapeau est charpentier, métier noble s'il en fut, mais qui ressemble à n'importe quel métier du bâtiment : Dur, et peu lucratif. Il tente d'apprendre le boulot à



Jésus qui s'y colle. Ca devient même un peu son truc : Il voit des poutres dans les yeux, et finira lui-même sur une paire de chevrons, cloué comme un sac mais CHUT ! il n'est pas encore au courant.

Jésus est intelligent, pas très courageux, mais appliqué. Et plutôt que de travailler, il préfère aller à Zion (prononcer "zaillone"), le mont Sion, chez les Sionistes, ou une poignée de rastas, baba cool, vivent sereinement à l'écart, en autarcie, isolés. Ils préfèrent refaire le monde avec les petites herbes qu'ils savent cultiver avant que Ducros ne les décarcassent. Un havre de paix, un sanctuaire magique, il y va souvent méditer.

Jésus se lance dans la vie en ne sachant pas faire grand chose, alors il zone. Il vit de petits boulots, de bric, de broc, fait la manche, plutôt calmement au départ : La tête pleine de fumée, il prêche la bonne parole : L'amour, la fraternité, la tolérance... exactement ce dont l'époque a besoin et lui aussi pour remplir son ventre qui gargouille. Jésus est un zonard.

Mais tout cela n'est pas très rentable, alors suivant le vent, Jésus bouge. Affamé de tout, Jésus apprend vite. Il remplit son cerveau. Et combine. A toute vitesse, dans sa tête qu'il enfume de chanvre et qui bouillonne. Il acquiert des connaissances, et joue l'épate avec. Ca marche. Il fait des rencontres, tisse son réseau, traficote, magouille. Jésus est une racaille.

Aussi, Jésus est un fêtard qui aime les bons plaisirs de la terre mère et dans un premier temps, on peut dire qu'il commence à tirer son épingle du jeu. Il est jeune, cette époque est la sienne, il surfe donc la vague. Mais de temps en temps il tombe, et parfois sur les romains. Garde à vue, Commissariat... quelle que soit l'époque, le pays, la musique est la même. Le cul dans la poussière, Jésus reste un troubadour, un saltimbanque, pas un gourou.

Si l'on peut voyager par goût, on le fait souvent par nécessité : Parce que l'on pense une opportunité là-bas, parce que ça commence à sentir le roussi ici... Humilié, Jésus ramasse son balluchon et se met en route. Il vit de ce qu'il sait faire : Les beaux discours, les jeux de scène... alors que le peuple adopterait facilement un sauveur miraculeux dans cette période

charnière, il parle d'amour et de paix, de respect et de fraternité. Avec l'accent, il conte l'ailleurs, il fait rêver, tout ce que les gens désirent entendre, et qui les rassure. Dans cette époque qui évolue trop vite, Jésus est tendance. Il ne s'en rend pas compte. Ça marche, et c'est tout ce qu'il demande. Une place est à prendre. Il y a de la concurrence, mais Jésus est trop proche du concept. Il n'en a cure. Le créneau est porteur, et ça le ravit ! Il assume son devenir de personnalité publique. Plus ou moins volontairement, il draine le marché. Il faut dire qu'il y met du cœur ! Il forge son nom. Il n'entend pas circuler les infos trop favorables derrière son dos. Tout s'emballe. Calmement.

Jésus fait aussi de petits boulots : la pêche dans les lacs, la cueillette des olives, les vendanges, intérimaire, saisonnier, intermittent... cela l'oxygène. Parallèlement, des informations, des affabulations sur lui se répandent d'autant plus vite que la rareté de ses apparitions entretient un certain mystère, bâtissant ainsi les fondements de la légende Jésus. Et bien malgré lui, il est célèbre. Ses apparitions dans les villes déplacent maintenant du monde, et la gestion de sa " petite affaire " devient un boulot à part entière. Un jour, il retourne à Nazareth qu'il avait quitté en termes très moyens, un peu secoué par les romains. Mais la nouvelle de sa venue l'a précédé. Entrant dans la ville comme n'importe qui, il est reconnu illico. Las ! Il ne gère plus rien du tout ! Ça frise l'hystérie, l'émeute. Il cherche son salut dans la fuite vers Zion (le mont des oliviers), mais la foule le poursuit. Il essaie de négocier, pas moyen. Il est obligé d'user de ruse, de belles paroles et d'artifices pour leur faire rebrousser chemin, et préserver la tranquillité de l'endroit d'abord, et son propre avenir





à Zion ensuite. Le vrai miracle, ce jour là, c'est qu'il parvienne à le faire sans faire usage de grossièretés !

La pêche dans les lacs, la vigne, les olives n'occupent pas Jésus l'année complète. Il a beau être très nature, il lui faut compléter ses revenus, voir du monde, faire la fête, aller en ville, mais il lui est délicat de rendre visite à Marie-Madeleine autrement qu'en rasant les murs ou avec une grande capuche sur la tête, surtout l'été. Et puis, il serait stupide de ne pas tirer manne de cette popularité échoyante. Aussi, n'a-t-il aucun mal à recruter une équipe d'émergence spontanée dans ses compagnons de galère, et qui lui sert de service d'ordre, attachés commercial, troupe de scène, manager, public relations...

Ainsi bardé, s'aventure-t-il en ville, en relative sécurité. Relative, car les occupants ne voient pas forcément d'un très bon oeil, l'arrivée d'un gouvernement de transition au sein des territoires occupés; Cela non plus n'a pas du beaucoup changer là-bas depuis...

Ils font rouler le truc. Ca marche. Ca leur permet d'en vivre. Ils se déplacent ainsi. A l'heure du téléphone arabe, Jésus même pion sur l'échiquier.

Toutes les religions, en structure hiérarchique, ont à leur tête des gourous, plus ou moins rangés par ordre, et qui représentent la religion. Ils sont en ligne directe avec Dieu, et édictent les conduites à tenir : Dieu a dit, Dieu a fait, Dieu n'a pas fait, Dieu a interdit... Blasphème, offrande, châtement, pénitence, bénédiction... Ils énoncent les principes. Lorsqu'ils ne sont pas le pouvoir en place, ils sont relations aux pouvoirs.

Toujours dans cette hiérarchie, il y a les chiens de garde, qui se réclament du dieu d'abord, du gourou local ensuite. Comme leur nom l'indique, ils vérifient la bonne application des sacro-saintes écritures et des principes. Ce sont eux qui traînent un quelconque quidam devant le gourou-juge en vu d'une lapidation, par exemple. Ils appliquent, et font appliquer Dieu à la virgule, mais ils ont d'autres métiers.

Et puis il y a tous les autres, ceux qui écoutent le gourou par défaut, et obéissent aux chiens de garde par tranquillité. Ils

sont plus ou moins croyants, mais la nécessité de vivre chaque jour les poussent à plein d'interprétations. Ils sont de dociles toutous et s'en satisfont. Aussi, bercés d'une douce musique à leurs nimbes, sont-ils capables d'opérer rapide centrages, inconscients de mettre en péril les fondamentaux même du système. Ceci est paramètre connu du pouvoir.

Aussi, le pouvoir aime-t-il faire la part belle aux religions qui garantissent dans un système une certaine tranquillité : Un Dieu tout puissant et invisible laisse plus à craindre qu'un humain tout seul, même puissant, déboulonnable.

Retour au décor. Avant occupation, cette contrée a comme pouvoir le respect, les principes de la religion, et la religion. L'envahisseur est très structuré. Il n'a pas de mal à asseoir son autorité et prélever une part du Produit Intérieur Brut. Il n'a cure des fredaines de dieu de gens qu'il considère comme des sauvages inférieurs. De plus, la majorité des gourous s'est laissé corrompre et collabore, signant un processus de paix qui semble durable, en surface. Gentiment, la pression populaire pousse à la création d'un poste de rassembleur des territoires occupés. Comme la religion est seule présente sur l'échiquier du pouvoir, c'est une place de " gourou en chef " qui est à pourvoir.

Personne ne sait qui tombe pile en face.

Jésus commence à être carré dans son organisation. Sa logistique est au point, et il peut se lâcher sur scène. Il fait recette. Il n'est pas un gourou, pas un chien de garde. Il voyage, voit la souffrance, les différences, la galère, connaît la misère, voit et subit l'injustice, est célèbre. S'il croit en Dieu, il le haït



dans ses moments de colère, mais lui pardonne que la vie fut ainsi.

L'occupant prélève, la denrée est rare pour le voyageur, et cela est nouveau. Victime du modernisme, atteint de célébrité, Jésus est un rebelle. Le voilà poussé sur les planches en direct live. Il n'a pas le choix. Debout parmi ses semblables, il parle leur langage, il les connaît bien, il les berce, il les aime, Jésus est un poète.

Il a quelques tours de passe-passe, quelques as dans ses manches, quelques souvenirs à montrer, quelques outils dont il use, quelques notes de musiques... Jésus est montreur.

Il fait rouler son fond de commerce ainsi. Il s'adapte. Aux gens venus l'entendre, il sert la bonne parole, les valeurs. Que leur dit-il ? : " Soyez responsables, la solution est en vous, nous avons tous besoin les uns des autres... " Comme il est beaucoup interpellé sur Dieu, il le renvoie à un pivot commode autour duquel il peut manoeuvrer.

Il nourrit la révolution pacifique sans trop jouer la provoc', mais en la jouant un petit peu quand même. Il est humble, généreux, modeste. Il ne cherche pas à s'emparer de commandes. Son monologue est fleur bleue. Il caresse dans le sens du poil, mais use de satyrisme. Peut-être même, tout cela est-il en musique. C'est un échange de bons procédés, une communion diront certains. Il atteint des sommets. Jésus est conteur.

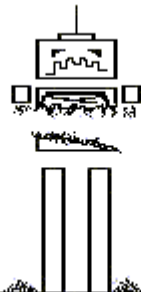
Sa popularité est maintenant importante, ses déplacements planifiés ne lui laissent plus le temps d'aller égarer son esprit à Zion au milieu des petites herbes, il est devenu star. Personne, dans ce pays, ne fait de telles parts d'audience.

C'est pure insolence pour les grands prêtres qui subissent baisse de fréquentation, surtout dans le segment jeunesse, le plus important, tiens donc ! La guerre psychologique fait rage. Jésus n'a jamais souhaité de conflit, mais en guerre psychologique, il est sur son terrain. Il subit la désinformation mais ne mène aucune attaque en règle, répond de façon appropriée aux objections, par exemple à l'aide d'images, et démolit brique à brique les mythes. La foule est avec lui, et en pivotant autour de Dieu, il se met à bouffer aussi du curé.

Poliment, il dépoussière les vieux clichés. Plus pragmatiquement, il opère le plus fantastique recentrage religieux jamais entrepris. Il offre aux gens quelque chose de terrible : De nouveaux yeux. Il sépare bien la religion de l'état, l'occupant, et à sa botte, les curés. Mais de cela ne reste que peu de choses. Certes, on ne peut pas être bon partout, mais en tous cas, Jésus dérange, et il est très fort !

Si les romains avaient, dans un premier temps, vu l'arrivée de ce hippie sur l'échiquier des décideurs d'un oeil suspect, il n'ont en réalité que faire de ce Jésus qui prône l'amour du prochain, la non-violence, la tolérance, le pardon, qui les respecte, même s'il ne les cautionne pas, qui fait marcher son truc sans faire trop de vagues chez eux, qui divise l'occupant. Ils retournent à leurs orgies.

Cela est loin d'être le cas dans la religion officielle, celle d'Abraham, père des Chrétiens et des Musulmans (Là, c'est la tendance Chrétienne mais on s'en fout) ou les prêtres sont restés aux sacrifices de bestiaux, d'humains, qui ne jurent que par le châtiment suprême, s'accordent le droit divin sur n'importe qui, font la pluie et le beau temps, usent de propagande et de censure, protègent leurs prérogatives en déposant aux pieds des romains, font tout et n'importe quoi au nom de Dieu; Il y a chez eux comme avis de tempête. Jésus leur retire plusieurs siècles de domination populaire. Il rend à chacun ce qui lui appartient, la liberté, le droit de décider de faire ce qu'il souhaite, quand il le souhaite. Jésus de-procédurise et simplifie les rapports de l'homme à Dieu en apprenant aux gens à lire la bible entre les lignes. L'air de rien, sans sembler trop y toucher, sans même certainement s'en rendre compte, Jésus met les curés hors-jeu. Toutes les rumeurs qu'ils propagent se diluent, leurs entreprises



de déstabilisation sont vouées à l'échec, et ils marchent sur des œufs. Même si leur audimat ne subit qu'une faible baisse - les gens continuant d'aller à l'église parce que ça ne se fait pas de ne pas y aller - leur sermons n'ont plus l'impact. Les ouailles trouvent inconsciemment ailleurs un certain réconfort. Ils conservent, bien sûr, des fans, mais certains curés, lentement, commencent à glisser, à s'adapter. Ils auront beau être bannis, répudiés, condamnés, le vers est dans la pomme, les gourous ne font plus la pluie est le beau temps. Il devient plus qu'urgent de l'isoler.

A force d'à force, ils connaissent un peu ses habitudes, mais ils ne savent pas très bien le reconnaître au milieu de son troupeau de hippies. Ils mettent officieusement sa tête à prix.

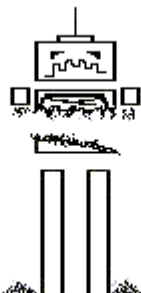
Parallèlement, Jésus est un peu dépassé par tout ça, peine à se ressourcer et fatigue. Ses sermons sont pris au pied de la lettre ce qui produit bien souvent l'effet contraire. Ses paroles sont aussi utilisées à d'autres fins. De plus, il a tendance à prendre la grosse tête et il vieillit. Il devient irritable, colérique, inattentif, absent, et donc, plus vulnérable. La routine s'installe. Depuis maintenant un certain temps, il est attendu à chacune de ses apparitions, comme le messie d'abord, au virage ensuite. Il a ses détracteurs. Aux mots, il ne peut être mis en porte-à-faux. Il doit être isolé. Et puis, son procès par les corbeaux permettrait à bon compte et pour peu de frais, de ravalier la façade d'une église en perdition. En voilà du challenge...

Cette vie, Jésus commence à ne plus la vivre comme la sienne. Bien sûr qu'il est homme de contact, cela lui plait, il assume, mais l'ampleur de la chose lui fait peur. Le vent tourne, et il pressent des ennuis. Surtout, il en oublie qui il est : Le voyageur, le manchard, le saisonnier, le zonard, le troubadour... et les raisons qui l'ont amené à cette situation : La galère, les voyages intérieurs, extérieurs, la richesse des rencontres, l'ivresse d'un verre de vin, d'un morceau de pain dans un ventre vide... Il parle aux gens de ce qu'il connaît finalement de moins en moins. Il ne progresse plus. Comment le pourrait-il ? Il ne peut plus changer de vie : Il est trop célèbre ! Il ne peut plus se déplacer sans son équipe qui planifie ses tournées, gère sa popularité... Tout ce qu'il dit est aussitôt avalé, ingurgité, ou contré, manquant son but : Remettre

en question, faire réfléchir... Il pourrait bien les insulter que cela serait ramené à de la bénédiction et gobé. Il le refuse, même s'il ne se prive plus de parfois bien les secouer, mais c'est un constat d'échec qu'il dresse. Sa marge de manœuvre est faible dans le créneau qu'il exploite de plus en plus malgré lui. Il lui faudrait faire une pause, se faire oublier un temps, mais ce n'est pas possible. Il lui faudrait se saborder, mais ses disciples ne le laisseront jamais faire, et puis quoi devant ? Le vide..! Il ne peut s'y jeter, il n'a pas le droit d'y précipiter ses amis. Il lui est désormais interdit de redevenir le pèlerin qu'il était, il restera à tout jamais Jésus.

Il est conscient des tensions qu'il a créées à l'ouest du Jourdain, du fossé qu'il a creusé par la seule force de l'amour dont il a trop vite, et trop fortement fait usage, mais il est dans un cul de sac. Et puis il prend de l'âge. Il y a bien Marie-Madeleine, mais il n'a pas de petit cœur plus proche, pas d'enfants qu'il voit gambader. Et puis où se réfugier ? Il a été maintes fois repêché à Zion, il y est maintenant grillé (Les rastas n'aiment pas trop le show-biz). Lorsqu'il s'enfuit, il est toujours vite rattrapé. De plus, il court de gros risques, car à force de tailler, il a maintenant des ennemis, et il lui est difficile de passer inaperçu. Il peine à lâcher l'affaire. Que lui reste-t-il ? Le boulot ? Les gueuletons de fin de semaine avec ses potes ou il fait tourner le calice de vin ? Quoi d'autre ? Rien ! La vérité, c'est que Jésus prend marre.

Un Jésus dépassé par son affaire, qui ne parvient pas à négocier de virage, qui néglige la plus élémentaire des prudences face à d'insistantes rumeurs de complots, pas besoin d'être grand médium pour deviner que la tête de Jésus va choir.



C'est ainsi qu'à la fin du traditionnel repas de fin de semaine, Jésus est balancé, tombe dans un traquenard, et souffle dans le ballon.

Il est ainsi isolé, et peut être traîné devant la justice divine. Voilà qui le change de la routine. Il est accusé mais, qu'a prise sur lui ? Il connaît bien la bible, joui d'un cerveau efficace qu'il a beaucoup rempli, il a même eu le temps de se préparer. Il est non seulement en terrain connu, mais à ce jeu-là, il est sur SON terrain. Les curés vont lui faire avouer à l'aide des outils de l'inquisition, et Dieu sait s'ils sont nombreux !!! Mais ils marchent sur un fil, et sont néanmoins soumis à l'impératif de ne pas trop l'abîmer car on le sait en leurs mains, et il est très populaire. Ils jouent gros. Le tout pour le tout même, mais ils ont trop besoin de réparer la casse. Ils le tiennent, c'est déjà ça. Mais lui faire avouer quoi au juste ? Oui, voilà, lui faire avouer ce qu'on veut qu'il avoue ! Résultat : Jésus n'avoue rien du tout. Bâton merdeux !

Les curés sont perplexes. Il vont voir les romains pour qu'ils le condamnent. On leur livre le manant pieds et poings liés, avec en guise d'accusation et en tout et pour tout qu'il se serait clamé roi des Juifs.

Le premier qui les écoute s'appelle Pilate. Pons de son prénom. Ou l'inverse peut-être. Il ne capte rien de l'énorme problème que lui content des curés, ne voit vraiment pas de quoi on lui parle, ne comprend pas ce qu'il devrait faire de ce gentil fêlé que le laisser déambuler librement, refuse de se mêler d'affaires qui ne le concernent pas, s'en lave les mains au propre comme au figuré, et envoi tout ça paître.

Panier de crabes !!! Mais ils ne peuvent plus reculer. Ils vont donc réveiller tous les Romains de la ville à la recherche de celui qui voudra bien effectuer cette sale besogne à leur place, leur retirant ainsi la grosse épine qu'ils ont dans le pied. A force de leur prendre la tête, ils vont finir par trouver un ou deux tyrans plus trop à cela près, et qui vont accepter de faire quelques heures supplémentaires pour rendre services (ou sévices ?) aux amis.

Et voilà notre Jésus crucifié, laissant environ soixante kilos de viande en pâture aux curés qui font OUF ! Jésus n'existe plus,

et il a fini de venir leur sucer les doigts de pieds pendant leur sommeil, pensent-ils. Ils offrent ainsi à leur église une nouvelle devanture en guirlandes de tripes à bon compte, et aboient pour racoler un peu, et tout va redevenir comme avant. Pensent-ils

Mais il est dit que le vers est dans le fruit. Les clients reviennent mollement. Le téléphone arabe est en marche, les idées de Jésus poursuivent leur révolution. Elles seront finalement admise par les curés aussi, comme quoi il n'était nécessaire de crucifier personne, question de temps. L'église a mis des siècles à reconnaître que la terre était ronde, après avoir fait subir un sort similaire à celui qui avait osé prétendre cela : Galilée. Mais cela est une autre histoire.

Lundi matin. La vie reprend son cours normal.

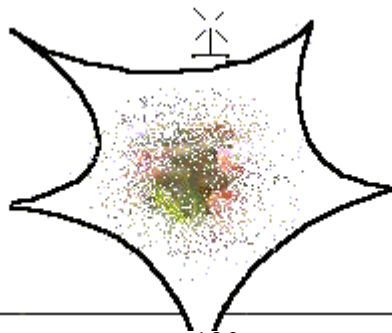
Chez les apôtres, la situation est de crise et la gueule de bois, tout en un. C'était bien du Jésus de vouloir une grande fête et du vin pour ses funérailles !

Mais l'équipe est décapitée : La situation est sérieuse. Etant donné qu'il faut bien vivre tous les jours, le mieux est de continuer ensemble. Il faut se recentrer et poursuivre.

Certains ne sont pas de cet avis : Il faut voir qu'un des leurs, et non des moindres, est tombé. Il y a donc eu de la balance. Suivez mon regard.

Celui-ci partira le second. Mais comme toujours dans ce genre de situation, d'autres suivront.

Le reste de la troupe continue de tourner. Le public est bien sûr là aux nouvelles, faisant ainsi vivre l'esprit de Jésus. Puis la nouvelle troupe se cherche : Il est clair que sans sa tête de file, l'équipe orpheline n'a plus la même raison d'être. les prestations patinent, et le niveau baisse. Le public se raréfie





doucement. Les recettes ne sont plus, la troupe ère sans but précis, bref, c'est la fin.

Alors doucement, ils se serrent la main en prêtant serment, et chacun part de son côté. La plupart va voyager. On les retrouve, qui sur les bords du lac de D'ibéride (Ca, ça a du changer depuis) qui au Moyen Orient (ça aussi)... mais tous resteront dans le même créneau Jésus, car ses paroles et leurs hauts-faits ont fait le tour de la méditerranée largement avant eux. C'est Pierre qui rassemblera le premier les chrétiens en fondant l'église catholique au cœur même de l'empire Romain. Il deviendra le premier Pape, Pierre premier, et finira crucifié... à l'envers ! Maintenant, on les fout sous Tranxène avec des perfusions partout, et on leur pose des anus artificiel pour les faire durer le plus longtemps possible...

La légende fera de Jésus un magicien capable de guérir un tel, de transformer cela, de faire apparaître ça ou ça... mais il n'en a jamais rien été. Jésus était un pélo de base. Un artiste, dans une troupe logistique dont la seule richesse était la différence, les connaissances, la complicité.

Alors bien sûr il y avait la magie de la scène et des représentations, mais il y avait surtout le téléphone arabe. Ce n'est tout de même pas un miracle, pour une dizaine de personnes qui s'incrument dans une fête, d'amener quelques fûts de vin ! De là à ce qu'il soit de l'eau transformée, il n'y a pas grand chose.

Une vigne.

Du travail.

C'est ça qui est magique !

Et c'est tout !



## CH 13



Maurice ne comprend plus rien du tout.

Il cheminait tranquillement, et voilà qu'il ne reconnaît plus rien. Mais alors, plus rien du tout.

Il est évident que depuis tant de jours qu'il marche, il a dans les jambes beaucoup de kilomètres, les horizons les plus divers et étonnants se succèdent, et la fatigue commence à se faire sentir. Mais ce n'est pourtant pas une explication satisfaisante : Voilà qu'il flotte en l'air à présent !

Depuis son départ, Maurice n'a pas suivi de route vraiment précise. Il a été là où elle le portait. Il a commencé par aller dans cette grande ville qui était son but premier, puis sur les conseils d'un voyageur, il est parti pour une autre. En chemin, il a ramassé des légumes pour un agriculteur pendant quelques semaines, puis il a trouvé une rivière poissonneuse sur sa route et l'a suivie. Il a cueilli des fruits, dormi dans les foin, aidé diverses personnes à diverses tâches, et n'a cessé de changer de parcours. Ces derniers temps, il marchait sud-est en se disant qu'il s'arrêterait peut-être à la mer quand il la rencontrerait. Il venait de franchir une passe non loin des neiges, et les habitants de cette vallée étaient différents. Pas désagréables, plutôt chaleureux, mais discrets : ils parlaient peu. " Le Hottu ! " disaient-ils parfois.

A aider le meunier, Maurice avait été payé avec un cheval, une vieille jument très gentille et douce, mais résolument âgée. Maurice ne la montait pas. Oh bien sûr avait-il essayé : Elle faisait bravement son travail, régulièrement, mais lentement et surtout, elle s'essouffait, et c'était pitié de la faire travailler dans ces conditions. Il se contentait de lui faire porter ses affaires, ce

qui lui allait très bien, et libérait Maurice qui continuait d'aller à pied. Lorsqu'ils étaient arrivés dans ce paysage de marécages, elle s'était fait courtiser par un petit étalon sauvage qui paraissait hors de tout troupeau qui semblaient pourtant nombreux dans cette région, et cela ne semblait pas lui déplaire. Il s'était joint au convoi qui avait cheminé un temps ainsi. A un moment, une large rivière leur avait barré la route. Maurice avait choisi de la descendre, et cela les avait conduit vers une ville. Le jeune étalon avait alors commencé à suivre avec plus de distance, et la jument avait ralenti. Parfois, il hennissait en se cabrant pour appeler, et la jument s'arrêtait. Après avoir causé un moment avec elle, Maurice lui avait alors donné sa retraite bien méritée dans ces marécages. Il avait repris ses affaires sur son dos, lui avait dit adieu, et avait continué sa route.

Il avait traversé la rivière par le pont de bois de la ville, et le paysage qu'il a alors parcouru dès lors était devenu des plus chaotiques. Maurice avait tendance à s'y perdre mais dans le fond il s'en moquait. Toujours envie de voir la mer qu'il n'avait jamais vu, mais pas vraiment pressé, il n'en avait rien à faire de s'égarer. Mais enfin là, il était vraiment paumé sévère !

Aussi, il fallait voir la tête du dernier personnage à qui il avait demandé son chemin, le premier qu'il avait rencontré à plus de trois heures de marche du pont, assis en tailleur sur une pierre à l'ombre d'un grand chêne : Probablement centenaire passé, un mètre vingt cinq de haut, un oeil qui dit zut à l'autre, quelques rares dents clairsemées de-ci de-là, des rides jusqu'à l'os car rachitique comme pas croyable, bossu, bancal, cheveux rares longs et frisés dans tous les sens, des pustules sur le crâne, mais une bouille radieuse, et un sourire jusqu'aux oreilles. Avec



sa canne et son tout petit bonnet pointu de lutin, il paraissait tout droit sorti d'un conte de fée. Il avait indiqué à Maurice son chemin avec un engouement peu commun. Trop peut-être ? Maurice a bien suivi ce qu'il lui avait indiqué en mangeant de ces fruits qu'il avait trouvé en ville et qu'il ne connaissait pas, comme d'habitude complètement perdu dans ses pensées, et quand il a voulu revenir sur Terre, et bien il n'était plus du tout sur Terre justement ! Se serait-il trompé quelque part ?

Un instant, il songe à rebrousser chemin, mais où est le chemin ?

Où sont les arbres, l'herbe, les collines, les nuages, les insectes et les oiseaux ?

Où est le soleil ? Le ciel bleu ? Non, là, vraiment, il ne comprend plus rien du tout...

Lorsque N'imp apparaît, Maurice ouvre de grands yeux éberlués. N'imp dit :

Regardez cette plaque. La voyez-vous ?

Maurice contemple cette chose d'un air halluciné, puis l'objet qu'il lui montre.

Pour sûr que je la vois ! Répond Maurice. Comment pourrait-il en être autrement ?

Comment il pourrait en être autrement ? En étant juste dessus ! Car si vous la voyez, c'est que vous êtes à côté !

On est toujours à côté de la plaque.

Car voyez-vous, on use de choses qui semblent calées et apparaissent invariables en guise de repères, on manœuvre, et un bref instant on se situe pile-poil sur la plaque. Mais tout bouge perpétuellement, et si l'on ne fait rien, on finit par se retrouver à côté.

Lorsque nous vaquons à nos occupations, nous perdons nos repères des yeux ;

En outre, nos repères se meuvent, plus ou moins lentement, les uns par rapport aux autres, chacun de son côté ;

La plaque se meut...

Il nous faut aussi nous reposer ; Et elle n'est pas endroit pour cela.

Pour toutes ces raisons, nous sommes à côté de la plaque. Sa recherche monopolise tout. On croit être sur la

plaque, on se veut sur la plaque, mais la plaque n'existe pas. Nous la voyons comme nous voyons un mirage, un fantôme.

Nous passons notre temps à passer à côté des choses.

Pourquoi ?

Et bien peut-être qu'au fond, rien n'est parfait;

Peut-être aussi sommes-nous d'éternels insatisfaits...

Mais, ici ? Risque Maurice

Ici ? Demande N'imp. Ou ça ?

Ma fois : Ici, là, tout ça...

Vous voulez dire : ce que nous existons ?

Euh... Oui ! En quelques sortes...

Ce que nous existons présentement n'est rien.

?!??

Regardez autour de vous. Voyez-vous quelque chose de consistant ?

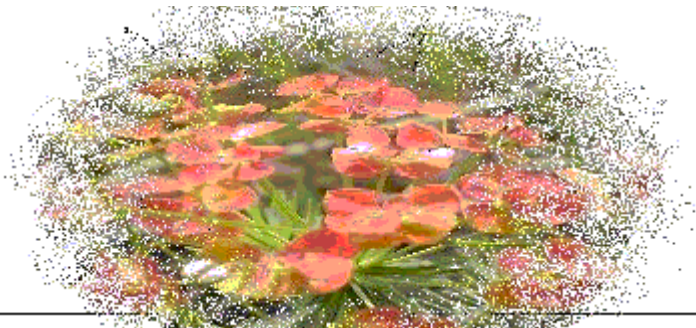
En tous cas, cela en a tout l'air : Ce gros objet là, solide, que nous pouvons toucher. Ou même ce nuage multicolore qui passe tranquillement; Tout ceci n'est rien ?

Exactement. Tout ceci n'est rien.

Vous-même, vous n'êtes donc rien du tout non plus ?

Pareil ! Mais vous êtes vous seulement examinés ? Avez-vous porté attention, ne serait-ce que l'espace d'un instant, sur ce qui faisait vous ? De quoi êtes-vous fait ?

Etes-vous solide ? Matériel ? Dur ? Avez-vous la sensation d'exister ? Comment vous sentez-vous ? Avez-vous des besoins spécifiques ? Quels sont-ils ? Avez-vous mal ? Etes-vous bien ? Eprenez-vous des émotions ? Avez-vous peur ? Aimez-vous ? Avez-vous sommeil ? Avez-vous des désirs ? Recherchez-vous quelque chose ?



Que pensez-vous de cette vision totale dans simultanément toutes les directions ?

Que pensez-vous de ce mode de communication non sonore ?

Etes-vous étonné, de flotter ainsi sans dépendre de quoi que ce soit, de l'absence de haut, de bas, de points de repères ?

Auriez-vous des doléances ? Désirez-vous quelque chose ?

Quelle heure est-il ? Avez-vous faim ?

Non ?

Qu'êtes-vous donc, alors ?

Et que pensez-vous de ceci ?

Nous sommes dans un déambulateur. Nous voici donc déambulant. Nous savons comment nous y sommes venus. Et... et quoi d'autre en fait ?

Que nous pouvons en repartir ? Pas sûr !

Mais nous y sommes en paix, et aucun train ne vient.

Le calme. Rien de grave ne peut arriver. Ni rien de bon. D'ailleurs, nous n'attendons rien.

Les joies, les bonheurs, tout cela fait parti du passé.

Si vous avez voulu cela, mais vous ne saviez pas.

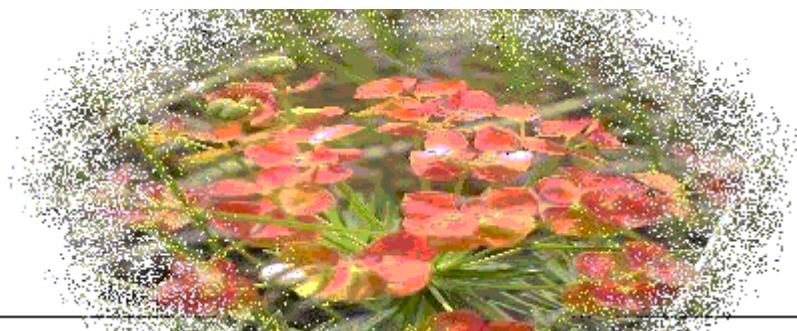
Si vous repartiez, vous oublieriez.

Vous voici neutre.

**Alors peut-être la**

# Fin

**ressemble-elle à cela...**





## CH 14

Maurice reste quand même un peu septique. Il demande :  
Et Dieu dans tout ça ?

La question semble carrément jeter un froid. Maurice en remet donc une couche :

Car question difficile quoi qu'en disent les curés, judicieuse quoi qu'en disent les athées, pertinente quoi qu'en disent les grenouilles de bénitier et autres fêlés du turban, N'est-il pas ?

Un long silence suit, que N'imp rompt :  
Dieu, Dieu, Dieu, Il n'y a pas que Dieu !  
Il y a nous aussi, et c'est largement aussi important.  
Et puis Dieu n'existe pas.

En tout cas, rien ne permet d'affirmer qu'il existe, que l'existence elle-même. On serait là, bon d'accord, mais sur terre, les araignées, les ours, les pieuvres, les vers de terre, les kangourous, les géraniums, les baleines se regardent dans le blanc des yeux, se retournent vers... enfin ils regardent, dirons-nous, tous dans la même direction, et posent ensemble la grande question qui remet en cause tous les grands principes fondamentaux du système de base : Et alors ?

Et moi je sèche.

Je sèche parce que je n'ai pas la réponse à une question aussi compliqué.

Attendez, partez pas encore, Je me rappelle d'un seul coup, là. Vous n'êtes pas encore venu pour rien, j'ai quand même quelques éléments de réponse qui... oui, OK-OK, je déballe :

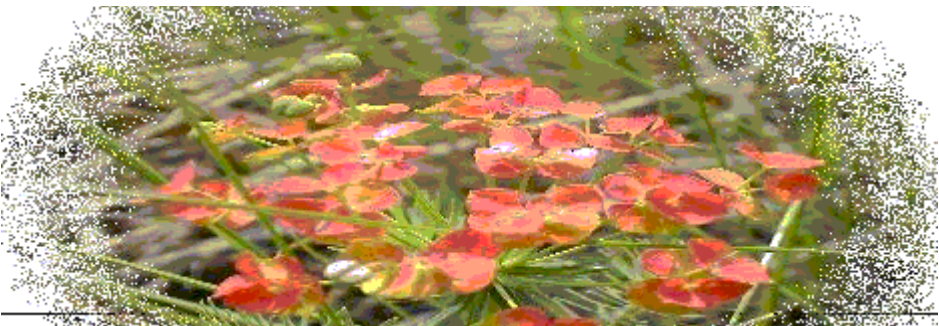
Donc on est tous là à se tourner les pouces dès que l'on ne fornique plus parce qu'on est là. Mais Dieu n'est pas là parce qu'il n'est qu'un truc terrestre à la mode. En fait, nous serions la seule preuve qu'il puisse exister. Dieu est une invention. Il est la tentative de matérialisation des impulsions que font naître les judicieuses questions issues des mystères que provoquent la marche de la vie et donc la mort sur les pauvres cerveaux des homos sapiens, et je ne sais plus sortir de cette phrase; J'en suis sorti ? Super ! J'en commence donc une autre.

On trouve des Dieux sous toutes les latitudes, sur toutes les planètes, toutes les cultures, et qui comptent aussi leurs païens. Un Dieu apparaît de la façon suivante : Les humains ressentent l'occulte dans un domaine, et y collent un Dieu pour tenter d'expliquer des choses plus ou moins précises. Par exemple, tout ce qui touche de près ou de loin à la mer sera regroupé sous l'égide du Dieu de la mer. Il en ira de même pour le Dieu du feu, le Dieu de la Terre, le Dieu de la montagne, le Dieu de la guerre, le dieu des arrêts d'autobus... etc. Tous ces dieux sont regroupés sous l'autorité d'un seul et unique Dieu : Dieu !

Le boulot d'un Dieu est de faire des miracles ou de fournir des mouchoirs.

Mais comment apparaît techniquement un Dieu ? Toujours pareil.

Un bonhomme heureux et souriant qui prend la vie du bon coté, rencontre un contemporain triste et effrayé par le quotidiens, les catastrophes et tout et tout. Il le rassure et tente de lui remonter le moral. Ca marche. Que se passe-t-il ? Le malheureux en redemande. Normal.



Et voilà notre troubadour bien embêté qui ne peut plus s'en défaire. Alors y fait quoi le troubadour ? Il s'empêtre un moment les pinceaux dans ses machins, puis il se cherche une porte de sortie. Puisqu'il ne la trouve pas du côté matériel, il va... vers l'irréel, tient donc ! Et butte son discours contre un Dieu pour couper court. Ca y est il est prophète.

Le naïf digère le truc, se dépêche de ne rien comprendre excepté comment il s'est fait embobiner en un tour de main, tourne cela comme ça l'arrange, apprend à l'utiliser, puis joue l'usine : Il fait ingurgiter ça à son tour à d'autres naïfs et les fait marcher pour lui. Ca y est il est prêtre. D'ailleurs, il embrigade déjà.

Quand les choses se passent mal, par exemple une grosse tempête, il dit que le Dieu concerné - le siens, celui de tout le monde, LE Dieu - est en colère. Il monte un scénario à base d'homme pas sages qu'il rajoute par dessus la catastrophe, appelle haut et fort ceux à qui il a fait ingurgiter du Dieu à toutes les sauces et qui l'ont admis sans rien comprendre aux sacrifices. Voici la propagande, les profits... etc.

Tous les ingrédients sont là, et la sauce monte. Un nouveau Dieu est à rajouter sur la liste déjà longue de ces individus fictifs. Il est le moteur d'une mécanique que font tourner les Prêtres. Ca continue en temples, ça se poursuit en charrias... etc, avec au passage du Lard de fait bien sûr.

En général, le prophète radine sa fraise sur ses entre faits. Comme ce n'est pas exactement comme cela qu'il voyait la chose au départ, les prêtres le matent un peu de travers.

S'il a tendance à sortir la langue de sa poche, il commence à se faire haïr, et les prêtres organisent la répression : La contestation, c'est dangereux, ça donne de mauvaises idées aux naïfs, alors les prêtres lancent la foule obnubilée aux trousses du prophète avant que ce ne soit le contraire, et il se fait crucifier, lapider, suicidé d'une balle dans le dos, ou que sais-je encore.

Et ou est Dieu dans tout ça ? On va dire qu'il est évoqué à l'origine, et puis personne n'y pense plus. Les prêtres se sont approprié l'étincelle qu'ils ont vu dans les yeux du prophète,

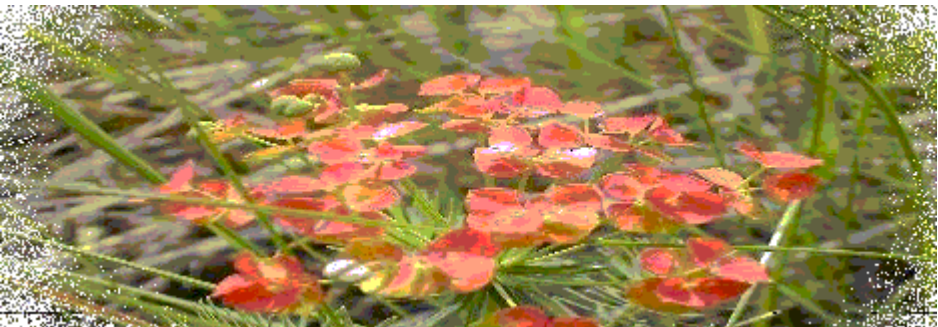
monté leur affaire avec, ils gomment le prophète, seul homme à pouvoir leur faire de l'ombre.

Les curés, lamas, ayatollahs nous modèlent une image de Dieu adaptée à nos têtes du moment et à leur porte-monnaie. Tu peux choisir un camp en sachant que la lutte est inégale. Tu peux aussi choisir d'être un mouton sous la pression qui préfère le camps du plus fort. Il est la grande majorité malléable. Il est caressé dans le sens du poil, et botté au cul. Sa richesse fait les offrandes : Il paie aux prêtres, chefs et autres, et demeure ainsi un mouton. Si le troupeau commence à grogner, on augmente les offrandes et il retrouve son calme. Quelque soit le prophète qui pointe son nez, on le lynche ou plutôt, le troupeau le lynche pour lui apprendre à avoir des idées pareils : Vivre sans chef, quelle utopie !!!

Il est des endroits ou il est possible de s'exprimer, même s'il est toujours de l'intérêt du chef d'interdire l'expression : Quand trop de monde fait trop de beurre sur le dos d'un troupeau populaire devenu trop petit, il est important que les gueules restent fermées.

Le plus troublant c'est que tout marche ainsi. Remplace prêtre par président, roi, patron, ministre, chef... prophète par révolutionnaire, syndicaliste, dissident, militant, résistant... le troupeau étant toujours le peuple, et bien c'est pareil ! Les parrains font vivre le Dieu drogue, les politiciens la société, les patrons l'argent... Les rebelles appellent à plus de raison et se font mater. On les lapide parce qu'on n'a pas le droit d'avoir des idées différentes de celles du chef. Et il y a des chefs parce que Dieu n'est jamais là quand on a besoin de lui. D'ailleurs, il n'est jamais là tout court.

Alors, il est ou ton Dieu maintenant ?



Il est quel genre d'accessoire ? Une statuette de plâtre ?  
Un papier à monnaie ? Un outil ? Un principe ?

Maurice reste cois. Il n'a jamais été aussi cois de sa vie.

Je vais te dire : Moi j'y crois en Dieu. Je ne fais pas de  
propagande avec.

Je l'ai jamais vu.

Alors quoi ?

S'il est, il est moi, il est toi, il est tout.

Et quoi que tu crois, cela ne changera rien.

Rien !

Et la vérité, la voici : Dieu est un problème interne et  
personnel à chacun qui n'a qu'à s'en démerder tout seul comme  
un grand, sans casser les burettes de qui que ce soit avec ses  
histoires de cul.

C'est ton droit de refuser d'assumer tes craintes et de  
prendre un abonnement chez Dieu pour ce faire. Mais même s'il  
te paye en retour, ça restera ton bénéfice, et tu n'ira pas t'en  
venter partout au risque de te le faire prendre, alors arrête ta  
propagande.

Ton Dieu il existe parce que tu le fais exister.

C'est tout.

Et cette foi-ci j'arrête l'histoire pour de bon.

# Fin

Non mais sans blagues !

Rien à voir (Quoique...)

# Histoire d'infortune

Chaque arbre abattu  
Est une bibliothèque brûlée.  
Cette histoire d'infortune  
Ou dialogue rime avec chance  
Le prouve aisément.  
Elle démarre un beau jour  
qu'il fait nuit  
Par un lointain appel  
Comme celui-ci :  
" Ici l'ombre,  
Les transferts gagnent aux transferts;  
Et voici nos chantages du jour :  
Le portable est sur le meuble.  
Je répète :  
Le portable est sur le meuble "  
" Et je ne le vois pas.



Quelqu'un l'a-t-il déplacé ? "  
Mais un gars de renchérir:  
" Y'a pas de portable ici  
Et y'en a jamais eu  
Car les prestations dépendent  
De la vitesse du vent  
Dans les barreaux de chaise,  
Et d'autres facteurs  
Comme le facteur x  
Où le facteur cheval.  
Si vous cherchez un paramètre  
Il vous faut aller vers la gare;  
Ils disposent de solutions  
Simples comme bonjour  
A votre problème étique,  
Et même plus :  
Avec un peu de chance  
Ils conditionnent parfois des boites à savoir;  
Comme ça vous trouverez la force  
d'affronter la réalité;  
Vous pourrez sortir des sentiers battus  
Et repeindre vos envies  
D'un rayon de vélo,  
Mais hâtez-vous :  
Ils n'ouvrent pas en journée.  
Ils préfèrent brunir leurs os sur la plage  
Pendant que nous ricanons des heures durant  
A remplir les tâches quotidiennes.  
Vous ne pouvez pas vous tromper :  
C'est tout droit.  
Dès que vous voyez une voiture bleue  
Vous tournez à gauche.  
La rue est barrée  
Mais vous tournez la page

Pour lire la suivante;  
Vous continuez  
Comme pour aller au jardin public :  
Vous remontez la jarrettière,  
Lentement, en douceur,  
Jusqu'en haut de la cuisse,  
Où vous prenez le feu

.....  
Je parle feux tricolores !  
Vous écoutez ce que je raconte  
Au lieu de vous égarer  
Avec je ne sais qui ?  
Alors vous l'éteignez  
Car vous prenez maintenant  
Le deuxième en pleine poire !  
Il y en a un troisième un peu plus loin  
Au milieu d'un îlot  
A coté du kiosque  
Visible de biais;  
Mais si !  
A angle droit du pont en retrait  
Qui retourne un peu sur la ville,  
A gauche du panneau " toutes directions " pour en face  
Et derrière le panneau " autres directions "  
Qui part à droite.  
Vous le voyez ?





Et bien ce n'est pas lui.  
Il faut tourner celui d'avant  
Dans l'autre sens  
S'il marche, bien entendu.  
De là vous allez vers le café des Arts  
Où de la République  
Je ne me rappelle pas,  
Une petite porte discrète rose et verte.  
Vous frappez sans sonner  
Et c'est là !  
Vous trouverez ce qu'il vous faut  
Près de ces gens forts convenables  
Qui sauront vous faire parler.  
Voilà !  
Il ne vous reste plus qu'à vous exécuter;  
Soyez prudent tout de même :  
Des percepteurs guettent le contribuable sans défense  
Si vous êtes attaqué : Criez !  
Cela suffit souvent à les faire fuir.  
Et si en chemin vous rencontrez Emile,  
Mon ami d'enfance  
Dans sa tenue de touriste irlandais,  
Ce ronchon de première  
S'il n'as pas bu sa tisane de queue de radis,  
Mon pote de chez pote Emile,  
Dites-lui que je compte sur lui :  
Ma calculatrice ne marche plus,  
Et j'ai laissé mes doigts dans une autre poche.  
Comme je ne sais plus trop faire de tête,  
Je me sent dans l'obligation  
D'aller en parler à mon cheval. "

## Je voulais vous dire aussi:

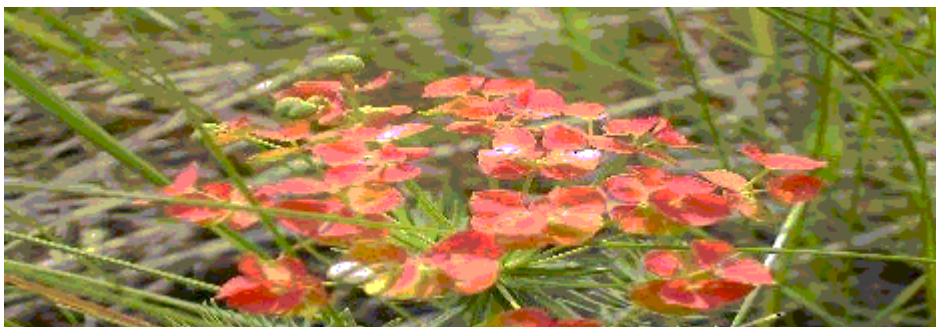
### **“ Café bouillu, café foutu. ”**

Ah ça non, franchement trop dégueulasse de nos jours. Mais ceci n'est pourtant pas un proverbe reconnu comme tel. Tiens ? Qui a donc dit cela alors ? Grattons un peu.

Depuis qu'une machine qui se branche au mur nous fait parfois automatiquement le café, on a un peu oublié la recette de base : De l'eau dans une gamelle - de préférence une cafetière, pot en fer blanc un peu haut - café dessus, on chauffe. Quand l'eau commence à bouillir, on la retire du feu avant qu'elle ne déborde, puis on fait descendre le marc au fond du pot avec une braise du feu de bois, ou un filet d'eau froide, ou on touille et on laisse reposer... il y a plusieurs méthodes pour faire descendre le marc, mais pour être franc, l'opération est délicate, hasardeuse, rarement parfaite, et quoi qu'il en soit le marc reste dans le café.

On peut alors déguster. On remettra plus tard sur le feu le café restant. Il pourra être réchaffé et re-bouillir sans problème, et il sera même encore meilleur. Bref : D'où l'origine du mot cafetière → café d'hier.

Alors ça veut dire quoi ? D'abord, nos grands-mères n'auraient jamais fait une faute de français pareille. Ensuite, le jour s'éclaircit un peu si l'on dit que la séparation du café de son jus est un événement récent.



Au début, on faisait le café à la recette plus haut. Le fait d'avoir du marc dans les tasses a poussé nos palais délicats à l'isoler dans une chaussette lors de sa préparation.

Puis on a chauffé l'eau toute seule, et on l'a versé sur la chaussette au dessus d'un pot séparé. A partir de ce moment, le café a cessé d'être le café : Il est devenu le jus de chaussette. Plus tard, on est arrivé, raffinement suprême, au filtre en papier jetables, puis à la cafetière électrique. Le café séparé de son marc ne peut plus cuire, où si vous préférez, le jus de chaussette ne peut pas bouillir.

Qui a donc dit cela alors ? Un marchand de cafetières électriques ?

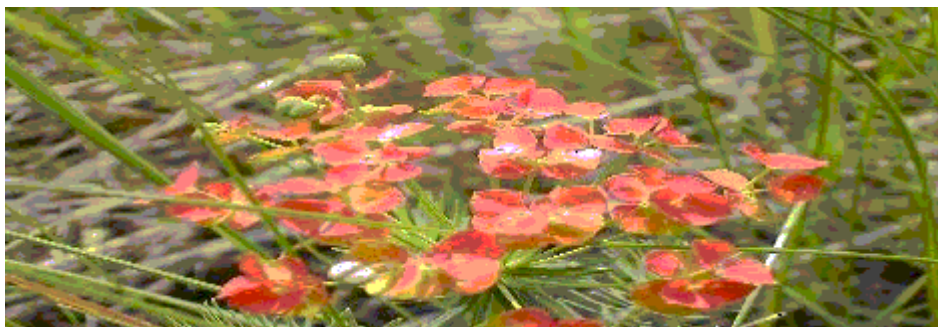
Tout juste. Par l'entremise d'une petite mémé qui a fait rire toute la France en mille neuf cent soixante treize.

Une copine de la mère Denis (Ca c'est vrai ça !)

Une pub dans la télé.

## Cadeau

Impossible de clore cet ouvrage sans porter à votre connaissance ce texte offert à l'humanité tout entière.



# “ Allez tranquillement...

...parmi la hâte et le vacarme, et souvenez vous de la paix qui peut exister dans le silence. Sans aliénation, vivez autant que possible en bons termes avec toute personne. Dites doucement et clairement votre vérité; et écoutez les autres, même le simple d'esprit et l'ignorant : Ils ont eux aussi leur histoire. Evitez les individus bruyants et agressifs, ils sont une vexation pour l'esprit. Ne vous comparez avec personne : vous risqueriez de devenir vain où vaniteux. Il y a toujours plus grand ou plus petit que vous. Jouissez de vos projets aussi bien que de vos accomplissements. Soyez toujours intéressés à votre carrière, si modeste soit-elle; C'est une véritable possession dans les prospérités changeantes du temps. Soyez prudents dans vos affaires, car le monde est plein de fourberies. Mais ne soyez pas aveugles en ce qui concerne la vertu qui existe; plusieurs individus recherchent les grands idéaux, et partout la vie est remplie d'héroïsme. Soyez vous-même. Surtout n'affectez pas l'amitié. Non plus ne soyez cynique en amour, car il est en face de tout désenchantement aussi éternel que l'herbe. Prenez avec bonté le conseil des années en renonçant avec grâce à votre jeunesse. Fortifiez-vous une puissance d'esprit pour vous protéger en cas de malheur soudain. Mais ne vous chagrinez pas avec vos chimères. De nombreuses peurs naissent de la fatigue et de la solitude. Au delà d'une discipline saine, soyez doux avec vous-même. Vous êtes un enfant de l'univers, pas moins que les arbres et les étoiles. Vous avez le droit d'être ici. Et qu'il vous soit clair ou non, l'univers se déroule sans doute comme il le devrait. Soyez en paix avec Dieu, quelle que soit votre conception de lui, et quels que soient vos travaux et vos rêves, gardez dans le désarroi bruyant de la vie, la paix dans votre âme. Avec toutes ses perfidies et ses rêves brisés, le monde est portant beau. Prenez attention. Tachez d'être heureux. ”

Trouvé dans une vieille église de Baltimore en 1692.

Auteur inconnu.





